



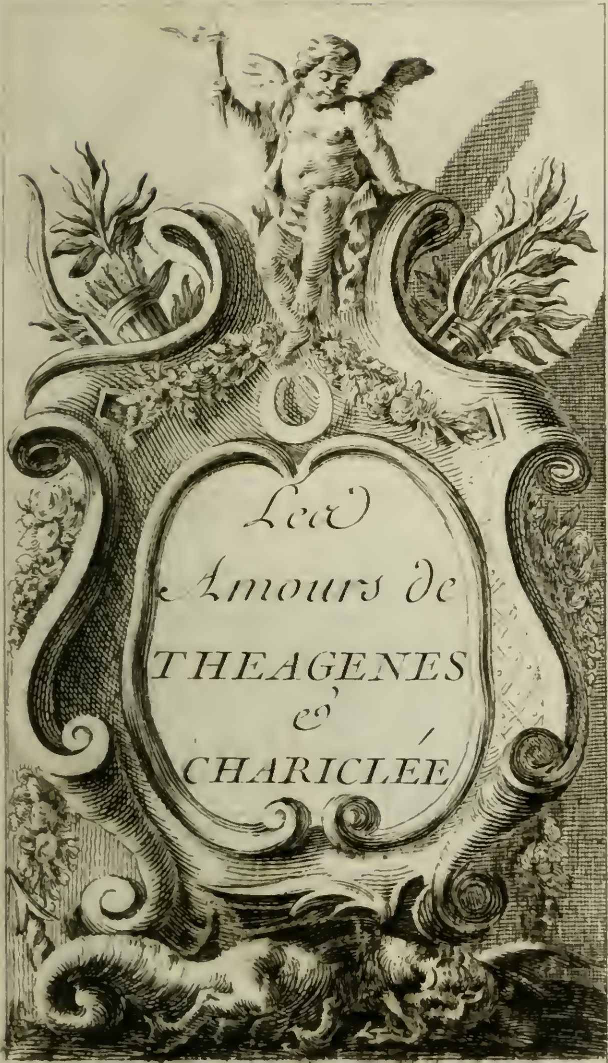


[illegible] rt. ([illegible]

[illegible]

[illegible] rage, [illegible]

[illegible]


Les
Amours de
THEAGENES
&
CHARICLÉE



Heliodorus, of Emesa

AMOURS DE THEAGÉNES ET CHARICLÉE:

HISTOIRE ETHIOPIQUE.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez COUSTELIER.

M. DCC. XLIII.

PRÉFACE.

SI, comme l'a dit La Fontaine, Heliodore peut prétendre par son mérite le pas que l'ancienneté semble déferer à Clitophon ; si son Histoire Ethiopique est digne, ainsi qu'elle l'est effectivement, des éloges qu'elle a reçus de Photius, de Saumaise, & de tant d'autres excellens Critiques ; j'ai quelque lieu d'espérer que, pour peu que ma Traduction réponde à l'Original, elle sera agreablement reçue du Public.

J'ose dire que j'ai travaillé cette Version avec tout le soin dont je suis capable, & que je n'ai rien oublié pour faire passer dans notre langue les graces naïves de mon Auteur. Je ne sçais si j'ai réussi à cet égard. Quoiqu'il en soit, ceux qui n'auroient jamais connu ce Roman sans ma traduction, me sçauront sans doute quelque gré de leur avoir mis sous les yeux une suite d'événemens intéressans. Je craindrois que, trop rempli de mon objet, je n'admirasse ce qui mérite de simples louanges, si je n'avois pour garands de mon propre goût tous ceux qui ont eu occasion de parler de l'Histoire des Amours de Theagénes & de Chariclée.

Il n'y en a pas un qui n'y ait loué la diſpoſition du ſujet, la varieté des Epiſodes, l'art avec lequel ils ſont liés à l'action principale, le jeu des paſſions, la vérité des ſentimens, l'honnêteté des mœurs, l'artifice du dénouement (1); & l'on peut dire que ſi Homere eſt la ſource de toute bonne Poëſie, Heliodore l'eſt auſſi de toute bonne fiction en proſe (2). On peut ajoûter, que la lecture de l'Hiſtoire Ethiopique doit même être très-utile à ceux qui ſe deſtinent à l'Epopée, dont cet Auteur a connu & obſervé toutes les régles (3).

Heliodore, Evêque de Tricca en Theſſalie, ſous l'Empire d'Arcadius & d'Honorius, a toujours paſſé pour le Pere de ce Roman; & il n'y a je crois que Sorel (4) qui ait révoqué en doute un fait atteſté par Socrates (5) & par Photius (6). Il va même juſqu'à nier que l'Auteur des Amours de Theagénes & de Chariclée ait été Chrétien, & cela parce

(1) *Voyez* la Préface de M. de Saumaiſe à la tête de ſon Edition d'Achilles Tatius *de Amoribus Clitophontis & Leucippes.* Lugd. Batav. 1640. in 12.

(2) *Traité de l'Orig. des Romans*, p. 36. & ſuiv.

(3) Guil. Canterus Lib. III. cap. XIX. *Nov. Lectionum.*

(4) Not. ſur le XIII. Liv. du *Berger Extravagant.*

(5) *Hiſt. Eccleſ.* Lib. V. Cap. XXII.

(6) Cod. LXXIII. Μυρι'ϐιϐ.

qu'il ſe dit fils du Soleil (7). Mais Sorel devoit réfléchir que cet ouvrage étant de pure fiction, il n'eſt pas bien ſurprenant qu'Heliodore ait déſigné la nobleſſe de ſes Ancêtres ſous la figure de ce qu'il y a de plus noble dans la Nature, qui eſt le Soleil (8).

On convient moins parmi les Critiques de l'âge auquel Heliodore a compoſé ſon Roman. La plus commune opinion eſt que cette Hiſtoire fut un amuſement de ſa jeuneſſe; & peut-être que M. Ménage ne ſe ſeroit pas écarté du ſentiment ordinaire, ſans l'intérêt particulier qu'il avoit, de groſſir le Catalogue des Eccléſiaſtiques qui ont traité des matieres galantes (9).

On ne doit pas faire plus d'attention à ce que dit Eybenius (10), qu'Heliodore avoit écrit ſon Roman en Langue Ethiopienne; & il ne lui ſervira de rien, auprès des Lecteurs un peu éclairés, de l'appuyer de l'autorité de G. Calixte (11), trop habile pour avoir commis une faute auſſi groſſiere, & qui ne peut être comparée qu'à celle d'un autre Bibliographe Alleman, qui a mis l'Hiſtoire Ethiopique d'Heliodore parmi les

(7) Lib. x. à la fin.
(8) Bayle, *Diction. Crit.* Art. *Héliodore.*
(9) Dans l'*Anti-Baillet.* Tom. 2. p. 334.
(10) Ad Eponymol. Criticum Magiri. p. 419.
(11) De Conjugio Clericorum, p. 419.

Livres néceſſaires à ceux qui veulent apprendre l'Hiſtoire d'Ethiopie.

Il y a un trait fabuleux ſur Heliodore, qui a fait fortune, & qui fournit encore aujourd'hui de vives & pathétiques exclamations à ceux qui écrivent & qui prêchent contre la Lecture des Romans (12). On prétend qu'un Synode craignant que les Amours de Theagénes & de Chariclée ne corrompiſſent les jeunes perſonnes, & n'allumaſſent dans leurs cœurs une flamme dangereuſe & difficile à éteindre, ordonna à Heliodore de jetter lui même ſon ouvrage au feu, ou de renoncer à l'Epiſcopat : cruelles extrémités pour un homme qui aime ſa profeſſion, mais qui connoît le prix d'un bon Livre ! Heureuſement pour Heliodore, il ne s'eſt jamais trouvé dans cet embarras ; & c'eſt une fable de Nicephore, laquelle ne mérite aucune créance (13), ainſi qu'on le peut voir dans les Auteurs cités au bas de la page.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait connoître Heliodore : il manqueroit une partie eſſentielle à ma Préface, ſi je négligeois de parler des meilleures éditions de ſon Hiſtoire Ethiopique.

(12) V. la *Telecomanie* de M. l'Abbé Faydit.

(13) Vid. M. de Valois *ad Socratem* p. 72. le P. Petau & le P. Vavaſſeur p. 149. de *Ludicra Dictione*, &c.

Elle a paru pour la premiere fois à Basle en 1534. in 4°. par les soins & avec une Préface de Vincent Obsopœus. Cet homme, à qui les Lettres n'ont pas de médiocres obligations, en avoit acheté le Manuscrit d'un Soldat, que quelques ornemens dont le Livre étoit enrichi avoient rendu plus avide à l'enlever, lorsque la belle & inestimable Bibliotheque de Matthias Corvin fut abandonnée au pillage (14). Ceux qui voudroient nous donner le texte d'Heliodore dans toute sa pureté, doivent nécessairement avoir recours à cette Edition, qui est toute Gréque, & que le Sçavant M. Fabricius de Hambourg, qui m'a fourni la plus grande partie de mon érudition, dit avoir vue dans le Cabinet de Marquardus Gudius, collationnée par A. Schott, ou par G. Canterus, avec d'excellens *Mss* (15).

Seize ou dix-sept ans après il parut une Version Latine d'Heliodore (16); & quoique Barthius ait montré évidemment qu'elle devroit être comptée pour rien (17), on ne voit pas que l'on ait songé sérieusement à en donner une meilleure. M. Bourdelot

(14) En 1526.
(15) Bibl. Græcæ Tom. VI. p. 786.
(16) En 1551. à Basle, in fol.
(17) *Adverſ.* Lib. III. cap. II. Lib. V. cap. XX.

l'a bien promise (18) ; & il étoit très-capable de réüssir : il faut que d'autres occupations l'ayent empéché de tenir parole, & de publier ce qu'il avoit recueilli sur les Romanciers Grecs, & sur Heliodore en particulier ; car l'Edition Gréque & Latine qu'il en a donnée (19), n'est pas digne de sa réputation ; & il seroit à souhaiter, que quelque habile homme fit enfin en faveur de cet Ecrivain, ce que l'on a fait pour tant d'autres d'un moindre mérite.

Heliodore a été plus heureux dans ses Traducteurs en langues vulgaires. Les Espagnols, les Anglois, les Hollandois, les Polonois, & les Allemans, ne lisent pas sans plaisir les Versions qu'ils ont chacun en leurs Langues des Amours de Theagénes & de Chariclée. Il paroît que cet ingénieux Roman a encore mieux réussi en France ; puisqu'on en peut compter jusqu'à trois Traductions différentes, qui ont vû le jour depuis la renaissance des Lettres.

La premiere n'est point complete : Octavien (20) de S. Gelais, Evêque d'Angoulê-

(18) *Voyez* la Préface de son *Edit. d'Heliodore.*

(19) En 1619. à Paris in 8°.

(20) Sorel p. 477. de ses Rem. sur le Berger Extravagant la donne *à Mellin de S. Gelais, Evêque d'Angoulême*, & tous ceux qui ont parlé depuis de cette Version, ont copié la même faute. Mellin de

me, qui en eſt l'Auteur, s'eſt contenté de mettre en vers les morceaux qui l'ont frappé davantage ; & ces vers ne ſont pas mauvais pour le tems. Il ne faut pas cependant comparer cette traduction à celle de Jacque Amiot, qui fut imprimée à Paris en 1549. & en 1559. *in-fol.* C'eſt par-là que cet homme, que l'on doit regarder comme le pere de la Langue Françoiſe, commença à ſe faire connoître dans le monde; & cet ouvrage lui valut l'Abbaye de Belloſane après la mort de Vatable. Il s'en faut cependant beaucoup, qu'elle ne fût dans les premieres Editions au point où il l'a portée après ſon voyage au Concile de Trente. Les Editions de 1575. & de 1583. (21) ſont vraiment dignes de lui.

Quoiqu'il y ait eu deux traductions d'Heliodore depuis Amyot (22), cette derniere n'a rien perdu de ſa réputation ; ce n'eſt pas ſans quelque eſpéce de pudeur, que j'oſe lutter contre ce grand homme. Mais dans la réſolution où je ſuis de publier une traduction des meilleurs Romanciers Grecs, j'ai

S. Gelais n'a jamais été Evêque ; c'étoit ſon Pere Octavien, comme on le peut voir dans M. de T*hou*, & par-tout ailleurs.

(21) In 12.

(22) L'une en 1623. in 8°. La derniere eſt de M*** & paſſera toujours pour une dépravation, plutôt que que pour une traduction de l'Hiſtoire Ethiopique.

cru devoir commencer par celui auquel les Sçavans ont toujours donné la préférence.

Quoique je ne me sois pas attaché à copier scrupuleusement tous les mots du texte, je crois pourtant que ma traduction est assez fidéle pour être appellée littérale. J'ai suivi l'œconomie des faits, qui m'a paru admirable dans mon Auteur; & si je m'en suis un peu écarté en quelques endroits, c'est uniquement parce qu'ils m'ont paru trop peu conformes à nos mœurs & à notre façon de penser. Par exemple, je me suis contenté de faire donner des signes équivoques à ce Mort qu'Heliodore fait parler; & j'ai supprimé le soufflet que Theagénes donne à Chariclée devant la Ville de Memphis. J'ai retranché quelques songes, quelques Oracles un peu trop fréquens: j'ai abregé quelques descriptions trop détaillées, & qui devenoient puériles; quelques épisodes qui ne sont encore que trop longs & trop peu intéressans. J'espére que ces petits changemens, en choses légeres & assez indifférentes, bien loin de nuire à cet ouvrage, feront valoir la traduction que je donne au Public.





AMOURS DE THEAGENES ET CHARICLÉE.

HISTOIRE ETHIOPIQUE.

LIVRE PREMIER.



PRES une horrible tempête, le Ciel avoit repris sa premiere sérénité ; les vents étoient tranquilles, & déja l'aurore brillante commençoit à dorer le sommet des montagnes, & annonçoit de toutes

parts aux mortels raſſurés un jour encore plus brillant qu'elle : lorſque des Brigands, poſtés ſur une colline, qui commande la mer à cette embouchure du Nil, qu'on appelle Heraclée, ſe mirent à parcourir des yeux toute cette étendue immenſe d'eau qui paroiſſoit humiliée ſous leurs pieds, & qui ſembloit leur annoncer quelque riche butin. Mais ayant perdu toute eſpérance de ce côté-là, ils jetterent la vûe ſur le plus prochain rivage, & apperçurent auſſi-tôt un vaiſſeau qui étoit à l'ancre & abandonné, quoiqu'on pût aiſément conjecturer qu'il étoit chargé de marchandiſes. Ils furent bien plus ſurpris de voir le rivage couvert de morts & de mourans, au milieu des ſymboles de la paix & des débris d'un feſtin. On voyoit des tables renverſées, des viandes diſperſées çà & là, le vin qui couloit au travers, des poignards fumans & des épées enſanglantées. On voyoit des tiſons ardens, des bâtons, des fléches confondues avec des couronnes de fleurs, & tout le reſte d'un repas malheureux que la guerre venoit de finir, ſans qu'on pût diſtinguer de quel côté étoit la victoire.

Un ſpectacle auſſi nouveau tint quelque tems interdits les eſprits de ces Pirates. Ils

ne sçavoient que penser d'un évenement aussi bizarre ; si ce n'est que la Déesse de la discorde avoit changé l'appareil d'un festin, dont ils voyoient par tout des marques, en une scène sanglante. Quelques pensées differentes qui leur vinssent là-dessus, ils ne perdirent point celle qu'ils avoient eue d'abord de piller le vaisseau qui leur paroissoit abandonné. Ils descendirent sur le rivage, dans l'espérance de partager entr'eux le butin, & de jouir seuls des fruits de la victoire. Ils approchoient déja du bord de la mer, quand ils apperçurent derriere un rocher une fille d'une beauté plus qu'humaine, & dont la profonde douleur exprimée sur son visage, répondoit parfaitement à l'état où elle se trouvoit. Elle avoit sur la tête une couronne de laurier, & un riche carquois pendoit sur ses épaules : d'une main elle essuyoit ses larmes, & de l'autre elle montroit un jeune homme, qu'on voyoit étendu à ses pieds, tout couvert de blessures, & qui donnoit à peine quelques signes légers d'une vie incertaine ; mais au travers des horreurs de la mort où il paroissoit enseveli, on voyoit briller les traits d'une rare beauté. Les graces, dont la nature l'avoit pourvû si libéralement, sembloient vou-

loir l'accompagner jusques au tombeau. De tems en tems néanmoins on eût dit qu'il revenoit à lui, & que la présence de cette aimable fille le rappelloit à la vie. Il tournoit vers elle des yeux languissans, qu'il refermoit aussi-tôt, & poussoit des soupirs que l'amour sembloit arracher à la mort; il vouloit parler, & la parole se déroboit à ses desirs : enfin rappellant toutes ses forces, Est-ce vous, dit-il d'un ton languissant, est-ce vous, ma chere Chariclée? le Ciel vous auroit-il sauvée seule des horreurs de ce malheureux combat! Non, la mort n'a pu vous séparer de moi, & votre ombre inquiete de mon sort, vient observer sur ce rivage quelle sera ma malheureuse destinée. Ma vie, répondit Chariclée, dépend de la vôtre; & ce que vous voyez à mes pieds, auroit déja tranché le fil de mes jours, si les Dieux n'avoient conservé à Theagénes un reste de vie.

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'elle descendit du rocher, & fit par ce mouvement inopiné une si grande peur aux Pirates, qu'ils resterent quelque tems immobiles, & comme des gens frappés de la foudre. Ils contemploient avec une admiration mêlée d'effroi la majesté de cette fille, qui

leur paroiſſoit avoir quelque choſe de la divinité. Au bruit qu'elle fit avec ſes fléches ; à l'éclat de ſa robe chargée d'or & de pierreries, qui ſembloit renvoyer au Soleil l'éclat qu'elle en recevoit ; à ſes cheveux épars & couronnés à la maniere des Bacchantes, ils la prirent, les uns pour Diane, les autres pour la Déeſſe Iſis, qu'on adore en Egypte : d'autres enfin crurent que c'étoit une Prêtreſſe agitée d'une fureur divine, & dont le funeſte entouſiaſme venoit de cauſer tout le déſordre qu'ils voyoient ſur le rivage.

Cependant Chariclée étoit retournée vers Theagénes. Senſiblement touchée de ſon état déplorable, elle eſſayoit de lui faire trouver quelque conſolation dans les témoignages de ſa tendreſſe : elle avoit les yeux attachés ſur lui, elle eſſuyoit ſes plaies, & le tenoit enſuite étroitement ſerré entre ſes bras.

Les Brigands, qui obſervoient toutes les démarches de cette fille, commençoient à perdre quelque choſe de la haute idée qu'ils en avoient d'abord conçue. Quoi ! ſe diſoient-ils à eux-mêmes, eſt-ce-là une divinité ! Sont-ce-là les ſoins d'une Déeſſe ! & ſi elle étoit immortelle, s'attendriroit-elle

comme elle fait ſur la malheureuſe deſtinée d'un homme près de mourir! Ce premier ſoupçon leur inſpira le deſſein d'en approcher, pour approfondir ce myſtere, & ſçavoir à quoi s'en tenir. Ils approcherent en effet, & trouverent cette amante éplorée dans la même ſituation où ils l'avoient déja vue couchée aux pieds de ſon amant, & qui paroiſſoit uniquement occupée à le contempler : mais ils n'eurent pas la hardieſſe d'aller juſqu'à elle; au contraire, ils ſe trouverent tout d'un coup ſaiſis d'un reſpect religieux, qui ne leur laiſſa plus de liberté, ni pour parler, ni pour agir. En cet état, ils reſterent immobiles derriere elle; & comme ils avoient fait du bruit en s'approchant, & que leur ombre vint à frapper les yeux de la prétendue Déeſſe, elle ſe leva auſſitôt, & ſe mit à conſidérer d'un œil tranquille & aſſuré, tout ce qu'il y avoit de bizarre dans la figure & les armes de ces Pirates, après quoi elle retourna à ſes premiers ſoins. Il n'y a qu'une paſſion médiocre qui ſe laiſſe diſtraire par d'autres penſées; mais l'amour violent ne s'occupe que de lui-même, & tout ce qui lui eſt étranger lui eſt indifferent.

Quand les Pirates eurent un peu rappel-

lé leurs eſprits, & qu'ils ſe furent raſſurés, ils voulurent ſe ſaiſir de cette belle affligée : mais s'étant apperçue de leur deſſein, elle ſe releva tout d'un coup ; & leur dit d'un ton de voix ferme, & qui paroiſſoit inſpiré : Si vous êtes les ombres de ces morts étendus ſur le rivage, que venez-vous chercher dans des lieux arroſés de votre ſang, & marqués de toute votre fureur ? Vous êtes morts, la plûpart, de vos propres mains ; ou s'il y en a quelqu'un qui ait péri ſous nos coups, ce n'a été qu'en repouſſant par une légitime défenſe l'injure que vous vouliez nous faire. Si vous êtes vivans, il paroît par vos armes & par tout ce qui nous environne, que vous êtes des Corſaires accoutumés au brigandage. Venez donc exterminer ces miſerables reſtes, que la Déeſſe de la diſcorde a épargnés : vous ſerez moins cruels qu'elle, puiſqu'en nous ôtant la vie, vous nous déroberez aux maux qui nous ſont réſervés. Il paroiſſoit tant de majeſté ſur ſon viſage, & elle avoit prononcé tout ce qu'elle avoit dit d'un air ſi grand & ſi peu conforme aux idées de mépris qu'ils en avoient conçues, que quoiqu'ils n'entendiſſent rien à ce qu'elle leur diſoit, parce qu'ils étoient Egyptiens, & qu'elle leur parloit

Grec, ils résolurent de la laisser tranquille sur son rocher, du moins jusques à ce qu'ils eussent fait entr'eux le partage des marchandises, comptant assez que l'état où ils voyoient réduit ce jeune homme, joint à sa propre foiblesse, ne lui permettroit pas d'aller bien loin. Ils furent donc au vaisseau, qu'ils trouverent sans défense, & chargé de tout ce qu'il y a de plus propre à assouvir la cupidité d'un Corsaire. Ils eurent bientôt fait un riche butin. Mais pendant qu'ils s'empressoient à partager leur prise, dont ils étoient impatiens de faire usage, une autre troupe plus nombreuse des deux tiers, & commandée par deux Cavaliers, s'approchoit du rivage. Les premiers ne s'en furent pas plûtôt apperçus, qu'ils prirent le parti de s'enfuir, sans même emporter rien avec eux, de peur de donner à leurs ennemis l'envie de les poursuivre, & leur abandonnerent ainsi un butin qu'ils ne se sentoient pas en état de leur disputer.

Chariclée changeoit pour la seconde fois de maître, sans être encore captive. Elle ne sçavoit si elle devoit se plaindre, ou remercier les Dieux d'un changement, qui ne paroissoit pas devoir lui faire esperer une meilleure fortune. Elle avoit la tête appuyée

ſur une de ſes mains ; de l'autre elle eſſuyoit ſes larmes , & cachoit ſon viſage , comme ſi elle eût voulu ſe dérober pour quelques momens la vûe de ſes ennemis. Bientôt après elle fut éclaircie de ſon ſort : car Thyamis , le chef de cette Troupe, après avoir donné quelque tems à conſidérer tous ces morts étendus ſur le rivage , & tout ce déſordre , qu'il croyoit avoir été cauſé par ceux qui fuyoient devant lui , vint à Chariclée , & la prenant par la main , lui ordonna de ſe lever & de le ſuivre.

Quoiqu'elle n'entendît rien à ce qu'on lui diſoit , elle comprit bien ce que l'on vouloit ; & tantôt prenant la main à Theagénes , qui de ſon côté faiſoit des efforts pour ne la point quitter ; tantôt approchant un poignard de ſon ſein , elle donnoit à entendre à Thyamis , qu'elle étoit réſolue de ſe tuer à ſes pieds s'il entreprenoit de les ſéparer.

Thyamis voyant cette réſolution , ne pouſſa pas plus loin la violence ; & ſoit qu'il fût déja épris des charmes de ſa captive , ou que la phyſionomie avantageuſe du jeune homme lui donnât l'eſpérance d'en tirer de grands ſecours s'il revenoit de ſes bleſſures ; ſoit enfin qu'il fût attendri de l'état où il les voyoit l'un & l'autre , il fit en leur

faveur plus qu'on ne devoit attendre d'un homme de ſa profeſſion : car deſcendant de cheval, & en faiſant pareillement deſcendre Thermutis ſon Ecuyer, il fit monter Theagénes ſur le cheval de Thermutis, & donna le ſien à Chariclée, ordonnant à ſes gens de ſe charger du butin, & de le ſuivre. Thyamis ſuivoit lui-même de fort près nos deux amans, & leur rendoit tous les ſervices qu'on auroit pu attendre de l'eſclave le plus affectionné. L'eſtime qu'il avoit conçue pour Theagénes, & l'amour qu'il commençoit de ſentir pour Chariclée, partageoient ſes ſoins, & l'occupoient tout entier. Il paroiſſoit au milieu de ſa victoire plus petit & moins libre que ſes eſclaves : tant il eſt vrai que le mérite & la beauté ont ſur les cœurs les plus féroces des droits qui ſe font ſentir ! En cet état ils marcherent quelque tems le long du rivage ; puis laiſſant la mer à droite, ils tournerent vers la montagne, qu'ils paſſerent, & deſcendirent enſuite vers un lac, qui s'eſt formé au milieu de la plaine, par les inondations du Nil. Ce lieu eſt appellé par les Egyptiens *Boucolie* ; c'eſt-à-dire, retraite des Paſteurs : il eſt auſſi la retraite des Pirates, qui s'y retirent avec leurs femmes & leurs enfans,

obſervant entr'eux une forme de Républi-que, & obéiſſant à un Souverain, qu'ils ſe choiſiſſent, & qui eſt obligé lui-même d'o-béir à leurs Loix. Ce Souverain, qu'ils nomment *Prince*, n'eſt diſtingué du reſte de ſes ſujets, que par une autorité ſubor-donnée à leurs uſages, & dont il ne ſçau-roit abuſer. Son Palais eſt une maiſon faite de roſeaux comme toutes les autres : du poiſſon deſſeché au Soleil eſt ſa nourriture ordinaire ; ſes richeſſes, une portion des pri-ſes qui ſe font ſur ſes voiſins. Les femmes y ſervent leurs maris, & veillent à l'éduca-tion de leurs enfans. D'abord elles les nour-riſſent de leur lait, puis elles les accoutu-ment à manger de ce poiſſon cuit au So-leil, qui doit être leur aliment le plus or-dinaire. Quand ils commencent à marcher, elles leur attachent à l'un des pieds un cor-don de la longueur de leur barque, & les laiſſent ainſi ſe débattre dans l'eau pendant quelque tems. Par-là ces enfans ſe fortifient peu à peu, & ſe familiariſent avec un élé-ment ſur lequel ils doivent paſſer le reſte de leur vie. De ſorte qu'il n'eſt point là d'ha-bitant qui ne cheriſſe ces marécages comme on cherit ſa patrie, & qui n'en regarde les Citoyens comme ſes freres, avec leſquels il

vit ſous les mêmes Loix, & dans une obligation commune de combattre les uns pour les autres ; ſoit qu'il faille faire des courſes ſur les terres de leurs voiſins, ou défendre les leurs propres contre les entrepriſes de leurs ennemis.

Ce lieu eſt d'autant plus propre à favoriſer leur brigandage, qu'il eſt rempli de petites Iſles, qui paroiſſent floter au milieu d'un grand lac environné de marais impraticables & couverts de roſeaux. On y a même creuſé pluſieurs petits canaux, qui forment cent détours inconnus à d'autres qu'à ces bandits. Et quoique la nature ait ſuffiſamment pourvu à leur ſûreté, ils n'ont rien oublié de leur côté pour mettre à couvert leur retraite de la ſurpriſe & de la violence.

Ce fut dans ce lieu qu'arriva vers le Soleil couchant Thyamis avec ſa troupe. Comme il étoit le Roi de ces marais, on vit bientôt accourir au devant de lui comme un peuple aquatique, qui ſembloient autant de Tritons empreſſés à ſe ranger autour du char de Neptune, & qui venoient ſe réjouir de l'heureux retour de leur Roi, & du ſuccès de ſon expédition. Il étoit tard, & la nuit commençoit à déployer ſes voiles ; mais

elle n'étoit pas ſi obſcure, qu'elle ne laiſsât appercevoir à ces Pirates étonnés toute la richeſſe du butin, & toute la beauté de Chariclée. Ils crurent que leurs camarades venoient de piller quelque Temple, dont ils avoient enlevé la Prêtreſſe. Ce ſcrupule n'inquiéta pas beaucoup des gens accoutumés au brigandage, & ne diminua rien de la joie que leur inſpiroit une priſe auſſi abondante. Ils accompagnerent leur Roi juſques dans ſon Iſle, appellée l'Iſle du Prince, en chantant ſes louanges & ſa victoire; après quoi Thyamis les congedia, en leur ordonnant de le venir trouver le lendemain, & ne retint avec lui que le peu de perſonnes qui avoient accoutumé de compoſer ſa Cour. Pour les deux Eſclaves, il les donna en garde à un jeune Grec, qui avoit été pris peu de tems auparavant, & qui leur ſerviroit d'interpréte : il lui ordonna d'apporter aux bleſſures du jeune homme tout le reméde dont il étoit capable, & d'empêcher avec la derniere attention qu'il ne fût fait aucune injure à la beauté de Chariclée. Il s'enferma enſuite dans ſa chambre, pour y prendre la nourriture & le repos dont il avoit beſoin.

Cnemon (c'étoit le nom de ce jeune

Grec) conduiſit les deux priſonniers dans ſa Cabane, qui étoit proche de celle du Prince, & leur donna tous les petits ſecours dont ils pouvoient avoir beſoin. Il s'appliqua ſur-tout à panſer les plaies de Theagénes ; il y appliqua des ſimples, & tout ce qu'il crut de plus propre à le ſoulager.

Cependant Chariclée étoit en proie à ſes douleurs. L'obſcurité de la nuit, jointe au ſilence qui regnoit dans l'Iſle, rappelloient à ſon eſprit affligé toutes les horreurs de ſa mauvaiſe fortune. Elle ſe voyoit captive dans une Iſle remplie de bandits, ſous la domination d'un Corſaire ; & quoiqu'elle n'eût pas encore de grands ſujets de s'en plaindre, elle ſentoit bien qu'elle en avoit tout à apprehender. Elle repaſſoit dans ſa mémoire tous les bons traitemens qu'elle en avoit reçus, & croyoit y entrevoir plus d'amour que de compaſſion. Cette réflexion la déſoloit, & lui faiſoit pouſſer de profonds ſoupirs : enfin cedant à la violence de ſa douleur, elle éclata en plaintes & en reproches contre les Dieux, qu'elle regardoit comme les auteurs de ſon infortune.

Dieux cruels, diſoit-elle, êtes-vous ſatisfaits ; & ſuis-je donc aſſez punie ? Eloignée de ma patrie, privée du ſecours de

mes proches, battue de la tempête, devenue la proie des Pirates, à quoi faut-il que je m'attende encore désormais ? Et quelle récompense préparez-vous à ma vertu ? Si vous en voulez à ma vie, il me sera doux de vous la rendre aussi pure que je l'ai reçue ; mais si je suis destinée à satisfaire la brutale passion d'un Tyran, ha ! ma main me tiendra lieu de divinité, & conduisant dans mon cœur un fer secourable, sauvera d'une honte éternelle une vertu qui s'est défendue contre les charmes de Theagénes, & qui fait toute la gloire de ma vie.

C'est ainsi que la triste Chariclée, prévoyant les désastres nouveaux que sa destinée lui préparoit, s'entretenoit de ses malheurs présens au milieu des ombres & du silence de la nuit. Theagénes, qui n'étoit pas loin, l'avoit entendue ; & la reprenant avec douceur, lui dit : Votre douleur, ma chere Chariclée, peut être juste ; mais vos plaintes ne le sont pas : ce n'est point par des murmures & des reproches que l'on appaise les Dieux irrités, c'est par des prieres & des sacrifices. Ces paroles toucherent Chariclée, & la firent rentrer en elle-même. C'est avec raison, dit-elle, que vous me blâmez, & je ne suis pas digne d'une

meilleure fortune, puisque je soutiens si mal les épreuves de la mauvaise. Mais vous, continua-t'elle, en quel état êtes-vous? Assez bien, lui dit-il, depuis les soins que le jeune homme a pris de moi; & je me flate de passer assez tranquillement cette nuit.

Cnemon qui avoit entendu les louanges que Theagénes faisoit de ses soins: Vous serez, lui dit-il, encore mieux demain matin, & quand j'aurai appliqué sur vos plaies d'une herbe que je connois, & dont je me sers toujours avec succès, vo· · serez guéri dans trois jours. Cette assurance remplit les deux prisonniers de la joie la plus vive. Ce n'étoit pas une légere consolation pour eux, d'être tombés entre les mains d'un homme qui leur donnoit des marques de l'attachement le plus sincére. La conformité qui paroissoit dans leur fortune, leur inspiroit les uns pour les autres cette sorte d'inclination, que nous sentons pour des personnes dont nous croyons les dispositions semblables aux nôtres; & la facilité de se faire entendre au milieu d'une terre étrangere, leur faisoit naître cette confiance, qui cherche dans le r.cit d'une vie malheureuse, le soulagement qu'on trouve à la raconter & à en être plaint.

Ne

Ne ſoyez pas ſurpris, diſoit Cnemon à Theagénes, ſi je vous fais paroître tant de zéle & d'empreſſement. Votre fortune a tant de conformité avec la mienne, que je vous rends avec joie des ſervices dont je ſens que j'aurois peine à me paſſer en pareille occaſion. D'ailleurs votre accent, & la langue que vous parlez, me font aſſez connoître que vous êtes Grecs; & je le ſuis auſſi. Vous Grec! s'écrierent les deux priſonniers, tranſportés de joie. Et de quel endroit de la Grece? D'Athenes même, répondit Cnemon: Et puiſque la fortune m'a conduit ici, j'eſpere qu'elle s'adoucira enfin, & qu'elle me comblera de ſes plus douces faveurs. Theagénes, à qui ce diſcours donnoit de la curioſité pour les avantures de Cnemon, le pria de vouloir leur en faire le récit. Je le ferois volontiers, lui dit le jeune Grec, ſi je n'appréhendois de rappeller le ſouvenir de vos malheurs, par le récit des miens. D'ailleurs la nuit ſuffiroit à peine à vous les raconter, & vous avez beſoin de prendre du repos. J'en prends ſi peu depuis quelque tems, interrompit Chariclée, que je ſerois charmée de trouver une occaſion de n'en pas chercher inutilement.

Cnemon demeura quelque tems les yeux

baissés dans un si profond silence, que Theagénes en fut surpris. Enfin se déterminant tout d'un coup : La bonne opinion, dit-il à ses Hôtes, que j'ai de vous, & la confiance que j'ai en votre amitié, ne me permettent pas de résister à l'envie que vous avez d'apprendre mes avantures. Gardez-moi, ajoûta-t'il, un secret inviolable, & écoutez avec patience le récit que je vais vous faire.

HISTOIRE DE CNEMON ET DE DEMENÉTE.

JE suis, dit Cnemon, fils d'Aristippe, Citoyen d'Athenes. Mon pere s'étant trouvé veuf de bonne heure, songea bientôt à se remarier, persuadé qu'un seul enfant n'étoit pas capable de l'assurer d'une longue posterité qu'il s'étoit promise. La personne qu'il choisit avoit de l'esprit & de la beauté, mais sur-tout beaucoup de cette inclination artificieuse, qui rend toujours une femme la souveraine de son mari. Elle paroissoit sur tout ce qui regardoit sa personne, d'une attention qui alloit jusques à l'importunité, & le dédommageoit par mille caresses des reproches qu'elle lui faisoit quand il se re-

tiroit trop tard, ou qu'il s'exposoit à quelque accident. Cet artifice lui réussit parfaitement; & elle prit sur son mari un tel ascendant, qu'elle parvint à disposer souverainement de toutes ses volontés. Ce qui achevoit de gagner le cœur du bon vieillard, c'est qu'il voyoit que Demenéte ne me témoignoit pas moins d'affection qu'elle avoit de tendresse pour lui. En effet elle me traitoit comme si j'eusse été son fils, & ne m'épargnoit pas même ces petites caresses, qui sont le témoignage de l'amitié maternelle, ne manquant jamais de les accompagner d'un souris gracieux, qui sembloit me faire entendre qu'elle avoit regret de ne pouvoir être que ma belle-mere. Jeune, vive, & tendre, cette femme ne trouvoit point dans un vieux époux ce qu'elle auroit trouvé dans son fils; elle ne put long-tems retenir ses mauvais desirs, & elle me les fit bientôt connoître.

Un jour qu'elle me parut plus empressée qu'à l'ordinaire, & que je trouvai ses embrassemens plus vifs qu'il ne convenoit, & à la pudeur de son sexe, & à ce qu'elle devoit à mon pere, je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise, & je repoussai, comme je devois, des caresses dont

j'avois horreur. Cette femme amoureuſe vit bien que ſa paſſion étoit découverte, & prenant la parole : Je vous en ai trop laiſſé voir, me dit-elle, pour eſperer de vous cacher le reſte : je vous aime, Cnemon, il n'eſt que trop vrai ; & le penchant qui me porte vers vous eſt ſi violent, que j'entreprendrois inutilement de le combattre. Je ne ſçais pas ſi le Ciel prépare à mon amour quelque choſe de funeſte, je ne le crois pas ; mais quand cela devroit être, je vous aime avec trop de tendreſſe pour n'en pas courir tous les riſques. Je ne vous rapporterai point ici toutes les paroles douces & galantes qu'elle me dit, ni les promeſſes qu'elle mit en œuvre pour me faire conſentir à ſes infâmes deſirs, gardant cependant devant mon pere toutes les bienſéances, mais ſe livrant, quand elle étoit ſeule avec moi, à tout le déreglement de ſa paſſion.

Le tems de célébrer les Jeux en l'honneur de la Déeſſe Minerve arriva dans ces circonſtances. J'y parus avec les jeunes gens de mon âge ; & j'oſe dire que je m'y diſtinguai autant par les graces naturelles, que par le goût & la magnificence de mes habits. Dès que Demenéte me vit rentrer au logis dans le même équipage que j'avois pa-

ru à la ſolennité, elle perdit toute retenue, & m'embraſſa de la maniere du monde la plus paſſionnée. Jeune Hyppolite, me dit-elle, vous ſerez déſormais mon Theſée. Cet extravagant compliment me donna une confuſion qu'elle auroit dû avoir elle-même, & je rougis pour elle. Mais la paſſion dont elle étoit préoccupée l'empêchoit de s'en appercevoir : elle crut meme m'avoir aſſez accoutumé à ſes careſſes, pour pouvoir faire auprès de moi une derniere tentative. L'abſence de mon pere, qui devoit paſſer la nuit avec les autres Sénateurs dans les réjouiſſances des Panathenées, lui en fourniſſoit l'occaſion. Elle en profita : m'étant venue trouver dans ma chambre vers le milieu de la nuit, elle redcubla auprès de moi tous ſes empreſſemens, & mit en œuvre tous les artifices de la plus fine coqueterie pour me faire conſentir à ſa paſſion. Une femme qui a pris ſur elle d'en venir là, eſt bien preſſante; elle croit ſa gloire intéreſſée à réüſſir dans une entrepriſe où elle a tout haſardé pour ſe ſatisfaire. D'abord je parus étonné de cette démarche hardie de Demenéte, & je lui fis ſentir tous les dangers qu'il y avoit de s'expoſer à venir ſeule dans ma chambre à une heure indue. Va, no

crains rien pour moi, dit-elle, ton pere eſt abſent, & tout dort dans le logis; je ſuis la ſeule qui ne dors pas, & c'eſt l'amour qui m'en empêche, & qui ne me donne de repos que quand je ſuis auprès de toi. Quand je vis que toutes mes remontrances étoient inutiles, & qu'en vain je lui remettois devant les yeux toute l'horreur de ſon crime, pour tâcher de la faire rentrer dans ſon devoir, je fus contraint de la repouſſer vivement, & d'une façon qui lui ôtoit toute eſperance.

Pour lors le dépit & la rage s'emparerent de ſon cœur: elle me quitta plus tranſportée qu'elle n'étoit venue, en me faiſant mille menaces, qu'elle n'executa que trop bien; car appellant la fourberie au ſecours de ſa colère, elle paſſa le reſte de la nuit à imaginer les moyens de ſe vanger, & de me perdre. Elle n'en trouva point de plus court, que de me charger du crime qu'elle avoit voulu commettre. Le lendemain matin, comme mon pere ne trouva pas en rentrant Demenéte levée, il en parut ſurpris. On lui dit qu'elle étoit indiſpoſée; & il courut à ſon lit pour lui demander ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il l'avoit quittée. Cette femme, inſtruite dans l'art de fein-

dre, dont elle avoit un grand uſage, ſe fit preſſer quelque tems pour augmenter la curioſité de ſon mari; puis cédant comme malgré elle à ſes vives inſtances : Votre fils, dit-elle, en pouſſant un grand ſoupir, ce fils que vous aimez, & je ne crains point de le dire, les Dieux m'en ſont témoins, que j'aimois comme mon propre fils, en eſt venu avec moi aux dernieres extrémités; & profitant de votre abſence pour me déclarer une paſſion criminelle, il a oſé attenter à mon honneur & à votre gloire. Je me ſuis ſauvée comme j'ai pû de ſa violence, & ce n'a été que par les derniers efforts, & au hazard même de ma vie, que j'ai pû me garantir de cette infamie.

Ce diſcours, qui étoit accompagné de larmes & de ſanglots, fit ſur l'eſprit de mon pere toute l'impreſſion que vous pouvez vous imaginer. Il diſſimula cependant ſa colere & ſa douleur; & ſans me dire un ſeul mot, me fit battre de verges par ſes Eſclaves. Après un traitement auſſi rude, je me crus en droit de lui demander quelle étoit ma faute : mais je n'en pus tirer que des invectives; & m'appellant infâme, perfide, courut rendre compte à ſa femme des effets de ſon reſſentiment.

Que pouvoit ſouhaiter de plus la haine de ma belle-mere ! Et n'auroit-elle pas dû être aſſouvie ? Mais à quoi ne ſe porte pas la colere d'une femme, quand elle naît d'un amour mépriſé ! Demenéte, également injuſte & malheureuſe, crut ne pouvoir trouver de ſûreté pour ſon honneur, & même pour ſa vie, que dans ma perte inévitable ; & voici comment elle y travailla. Elle avoit auprès d'elle une Eſclave nommée *Thisbé*, bien faite, jolie, qui chantoit & jouoit des inſtrumens avec une grace particuliere J'avois aſſez aimé cette fille, mais ſans fruit : & comme je n'avois pû lui donner de l'amour, je m'étois inſenſiblement défait de celui que j'avois pris pour elle. Ma belle-mere, qui n'ignoroit pas cela, crut cette fille propre à me faire donner dans le piege qu'elle me préparoit. Elle lui ordonna de feindre de l'amour pour moi ; & il n'en falloit pas davantage pour m'en inſpirer : le moindre ſoupir r'allume aiſément un feu mal éteint. Mon cœur s'embraſa de nouveau pour Thiſbé, & avec d'autant plus de violence, que je ne trouvois plus en elle cette inſenſibilité qui avoit refroidi ma premiere paſſion. Tous les jours elle me donnoit de nouvelles marques de ſon amour, & j'y répondois d'une

façon à devoir m'en attirer d'autres. Enfin la tendresse fut poussée à bout, & l'intrigue consommée. Thisbé ne gardoit plus de mesures ; & dans l'ardeur qu'elle avoit de se satisfaire, elle paroissoit avoir oublié tout ce qu'elle devoit à sa propre sûreté. Comme je l'aimois véritablement, je l'avertissois de prendre garde d'etre surprise par sa maîtresse, qui ne lui pardonneroit pas de se trouver avec moi à certaines heures de la nuit ; & l'inquiétude que j'avois de la voir exposée pour moi à quelques mauvais traitemens, étoit aussi grande, que son amour paroissoit violent. Mais qui peut connoître le cœur d'une femme, & toutes les ruses dont il est capable ! Thisbé rioit de mes frayeurs ; & pour me rassurer elle me dit un jour : » Que vous êtes simple, Cne-
» mon, d'imaginer qu'il y ait pour moi
» quelque danger à être surprise avec vous,
» tandis que Demenéte, qui se pare de la
» réputation de prude, & qui d'ailleurs est
» liée par la foi conjugale, ne laisse pas de
» se consoler tous les jours de l'absence de
» son mari entre les bras de son amant. »
Cessez, lui dis-je, un discours aussi incroyable qu'il est injurieux. N'en doutez pas, ajoûta-t'elle ; je suis dans cette confidence,

& il ne tiendra qu'à vous de vous en convaincre par vos propres yeux. Vous devez même avoir du ressentiment de l'injure qu'on vous a faite, & je serois charmée de trouver occasion de me vanger de toutes les peines & les inquiétudes que cette femme me donne tous les jours.

Persuadé par l'assurance avec laquelle cette fille me parloit, je lui dis que je me servirois de la confiance qu'elle me témoignoit, pour tirer une vengeance éclatante de l'outrage que m'avoit fait ma belle-mere. La nuit suivante Thisbé me vint réveiller, pour me dire que l'occasion étoit belle pour me vanger. Votre pere est allé à la campagne, me dit-elle : je viens de laisser Demenéte couchée auprès de son amant, & vous pouvez, par un seul coup d'épée, vous vanger, & vanger celui à qui vous devez plus dans cette occasion, que l'honneur & le respect. A ces mots le feu me monte au visage ; & soit justice ou vengeance, vous le sçavez, grands Dieux, je courus à un poignard, que je pris d'une main, & mon épée de l'autre. Je suivois ainsi à grands pas la lumiere d'un flambeau, que Thisbé portoit devant moi. J'entre dans la chambre de ma belle-mere, & je m'ap-

proche du lit comme un furieux prêt à la percer avec ſon galand ; quand mon pere (que ce bruit réveilla) ſortant la téte hors du lit, me vit en cet état comme un aſſaſſin. Ha, traître, me dit-il, tu t'en prens encore à ma vie, après avoir attenté à mon honneur ! Achéves ton crime, & arraches-moi un reſte de vie que les années ont reſpectée. Je ſuis trop coupable d'avoir mis au monde un monſtre tel que toi.

A cet objet & à ces paroles, je demeurai ſaiſi d'étonnement, comme un homme frappé d'un coup de foudre. Je parcourus des yeux le lit & la chambre, & n'apperçus plus Thiſbé, qui s'étoit retirée je ne ſçais comment, après avoir laiſſé le flambeau comme pour éclaircir le myſtére de ſa perfidie. Je voulois parler, & je ſentois que ma langue s'embaraſſoit ſans pouvoir proferer un ſeul mot. Ma ſurpriſe fut telle, que les armes me tomberent des mains : je demeurai comme immobile. Par malheur ma belle-mere s'en apperçut ; & profitant de ce moment pour me déſarmer, elle mit mon pere en état de ne me plus craindre. Dès-lors je me vis livré à tout ſon reſſentiment. Mais il fit venir quelques Eſclaves, & me fit attacher juſques au jour, ſans qu'il

me fût permis de dire un mot d'excuſe ou de juſtification. Cependant je liſois dans les yeux de ma belle-mere un trouble que j'attribuois au plaiſir qu'elle ſentoit de goûter une vengeance compléte; il ſembloit qu'elle avoit de l'impatience que le jour fût venu pour me voir livré à toute la ſévérité des Loix. Il arriva enfin ce jour, qui ſembloit devoir être le dernier de ma vie ; & à peine parut-il, que mon pere me fit conduire lié comme un criminel en l'aſſemblée du peuple, devant lequel mon pere parut auſſi avec ſa femme la tête couverte de cendres, & revêtu de ſes habits de deuil ; & prenant un ton de voix triſte & conforme au perſonnage qu'il y venoit faire : Je ne m'attendois pas, dit-il, ô Citoyens d'Athénes, d'avoir jamais à vous demander juſtice pour un ſujet de la nature de celui qui m'amene devant cet auguſte tribunal. Vous voyez devant vous mon fils, ce fils que je regardois comme le ſoutien de ma vieilleſſe & la conſolation de mes dernieres années ; ce fils que j'ai fait élever avec un grand ſoin dans tous les exercices qui convenoient à ſon âge & à ſa condition, dans l'eſpérance de le voir un jour un digne Citoyen de la premiere République du monde. Ce fils, hélas ! ou,

bliant ce que j'étois & ce qu'il me devoit, a porté sa fureur incestueuse jusques dans le lit de son pere ; & par un dernier attentat, vient d'entreprendre cette nuit derniere sur mes jours infortunés : je ne sçais comment je lui ai échappé ; mais soit protection visible des Dieux, ou que la nature allarmée se soit refusée à son barbare dessein, je l'ai vu tremblant, incertain, laisser tomber à mes pieds le fer dont il venoit me percer le cœur. J'ai profité de cet instant pour me mettre à couvert des funestes effets de sa fureur ; & quoique les Loix permettent à un pere en pareille occasion de tirer lui-même une juste vengeance, & de punir de ses propres mains un fils qui a osé attenter à sa vie, j'ai mieux aimé le livrer à votre jugement, & qu'il ne doive sa perte qu'à la sévérité de votre justice.

En disant cela mon pere versoit des torrens de larmes ; & Deménéte, qui ne paroissoit pas moins touchée que lui, avoit encore l'assurance d'insulter à mon infortune. Pour prévenir les accusations que je pouvois former contre elle, elle m'accusoit elle-même, & me reprochoit toutes les noirceurs dont elle étoit seule coupable. Un moment après elle déploroit son sort, com-

me ſi elle eût perdu quelque choſe en me perdant, & ſembloit ſe reprocher d'avoir hâté ma mort.

Cependant je demandois à haute voix d'être entendu, & on ne pouvoit pas me le refuſer. Un Greffier s'approcha de moi, & me fit cette interrogation en ſtile concis: Avez-vous attaqué votre pere à main armée? Je répondis qu'oui, mais qu'il étoit néceſſaire à ma juſtification d'entendre comment cela s'étoit paſſé. Il ne me fut pas permis d'en dire davantage: on jugea par l'aveu que je faiſois de ma faute, que j'étois inexcuſable; & il s'éleva une voix générale qui me condamna à la mort comme ingrat, perfide, parricide & inceſtueux. Pendant cet intervalle de tems, tout ce que je pus faire, fut de m'écrier; cruelle marâtre! C'eſt par les artifices diaboliques d'une marâtre que je péris: mon ſeul crime eſt d'avoir refuſé d'etre auſſi coupable qu'elle l'auroit voulu. Ces plaintes réiterées frappérent quelques perſonnes qui ſoupçonnoient déja la vérité du fait: mais à peine pouvois-je être entendu; & l'affluence tumultueuſe du peuple, jointe à la préoccupation des eſprits, étoient devenus pour moi des obſtacles inſurmontables. Quand il fallut comp-

ter les voix, il s'en trouva dix-ſept cens qui opinoient à la mort, & mille à un banniſſement perpétuel; & ces derniers n'avoient pas voulu me donner la liberté de me défendre, tant la cauſe de mon pere paroiſſoit juſte.

Mon bonheur voulut que ceux qui avoient opiné à la mort n'étoient point d'accord entre eux du genre du ſupplice : les uns vouloient que je fuſſe lapidé ; les autres que je fuſſe précipité dans l'abîme ; & d'autres enfin que je perdiſſe la vie par les mains du bourreau. Cette diverſité de ſentimens fit retarder l'exécution, & ce retardement me ſauva la vie : car ayant trouvé le moyen de m'échapper de ma priſon, je trouvai heureuſement un vaiſſeau qui faiſoit voile pour l'Iſle d'Egine, & m'y embarquai ſans être connu de perſonne. Notre navigation fut des plus heureuſes : les vents, de concert avec mes ennemis pour m'éloigner de ma patrie, nous porterent en peu de tems ſur les côtes d'Egine. Il ſembloit que la fortune eût honte de me perſécuter; car je m'apperçus qu'elle s'adouciſſoit un peu. Elle me fit trouver, dans cette terre étrangére, plus de protection & de douceur que je n'en avois trouvé dans la maiſon de mon pere. Les

bons traitemens que je reçus à Egine de la part des parens de ma mere, me dédommagérent un peu de mes infortunes passées. J'y restai quelque tems ; & comme j'allois souvent me promener au bord de la mer, où l'inconstance de cet élément, tantôt calme, tantôt agité, me fournissoit mille réfléxions sur les vicissitudes de la vie humaine, qui entretenoient agréablement mes rêveries, je vis un jour arriver au Port une chaloupe, d'où je crus voir sortir un homme qui ne m'étoit pas inconnu, & qui sembloit avoir beaucoup d'empressement de me parler. Je ne laissai pas d'etre surpris, quand un moment après je reconnus Charias, l'un de mes camarades, & le meilleur de mes amis, qui m'ayant apperçu le premier, n'avoit pas eu la patience d'attendre qu'on eût jetté la planche pour descendre, & avoit sauté sur le rivage pour me venir embrasser. Le plaisir qu'il eut de me voir, l'empêcha quelque tems de parler ; mais enfin ayant repris peu à peu ses esprits : Mon cher Cnemon, me dit-il tout transporté : je t'apporte de bonnes nouvelles, te voilà bien vangé, ta belle-mere est morte. J'attendois qu'il m'en racontât davantage ; & comme il ne me rapportoit aucune circonstance de cette

cette mort, qui m'intéressoit tant, & qui me paroissoit trop précipitée pour n'être pas un châtiment du Ciel ; car il n'y avoit pas plus de vingt jours que j'étois arrivé. Seroit il possible, mon cher Charias, lui disje, que Demenéte eût échappé à la justice des Dieux, & que le genre de sa mort ne fût pas proportionné à l'énormité de ses crimes ! Non, me dit-il ; & le Ciel, qui paroit quelquefois oublier les injustices des méchans, ne les dissimule pour quelque tems, que pour en tirer un jour une vengeance plus éclatante. Ensuite il me raconta comment cette mort étoit arrivée.

Le bruit de votre évasion, reprit il, s'étant répandu dans la Ville presque aussi-tôt que vous fûtes parti, votre pere, qui se repentant des démarches qu'il venoit de faire, sollicitoit votre grace auprès du Sénat, perdit toute espérance de vous revoir. Il tomba dans une mélancolie affreuse que rien ne put vaincre, & se retira à la campagne outré d'ennui & de tristesse. Sa femme, qui étoit restée à Athénes, abandonnée aux remords de sa conscience, mais dont la folle passion pour vous n'avoit rien perdu de sa premiere fureur, se vit en proie à tout ce que les furies ont de plus cruel pour tour-

menter une ame dont elles ſe ſont emparées. Elle ſe reprochoit à tout moment votre perte, & ſe regardoit comme la premiere victime de ſes jaloux emportemens. D'autres fois elle s'en prenoit à la trop fidelle Thiſbé, & lui reprochoit dans les termes les plus injurieux la perte d'un amant, qu'elle avoit elle-même ſacrifié. Malheureuſe que je ſuis! diſoit-elle, quelle étoit ma penſée! & à quelle extrémité me ſuis-je laiſſée emporter! J'ai perdu ce que j'aimois; j'ai éloigné de moi ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie: quelle rivale pouvoit m'être plus funeſte que je l'ai été à moi-même! Et toi, cruelle Thiſbé, lui diſoit-elle quelquefois, en l'accablant de reproches, eſt-ce là la vengeance que tu me faiſois eſpérer! Et ne m'as-tu ſervie que pour me livrer à toute l'horreur de mon triſte ſort! Sans tes déteſtables ſoins, je jouirois encore de la vûe d'un ennemi qui m'eſt plus cher que la vie: il m'aimeroit peut-être; ou du moins ſoutenue par l'eſpérance d'en être un jour aimée, je chercherois dans ſes yeux un ſoulagement aux maux qu'ils ont cauſé: je le gagnerois par mes paroles; je l'éblouirois par mes promeſſes; je mettrois tout en œuvre pour m'aſſurer de ſon cœur: je le

verrois se défendre foiblement, puis céder à mes charmes, & me rendre la plus glorieuse & la plus contente de toutes les femmes. Mais, ajoûta-t'elle, pourquoi m'occuper ainsi de vaines chiméres ! l'amour m'inspire une résolution : il faut que je sorte de la Ville, que je cherche l'infortuné Cnemon au milieu des périls où je l'ai jetté ; trop heureuse si je le trouvois dans quelque Isle déserte, de partager avec lui ses infortunes, ou d'en souffrir de plus grandes. En disant cela elle se disposoit à partir ; puis revenant tout d'un coup à elle-même : Quelle extravagante pensée me vient à l'esprit ; disoit-elle ? Ai-je donc oublié que celui que je veux suivre a dédaigné cent fois mes foibles charmes, qu'il a vû couler mes pleurs ; & qu'il les a méprisées. Rigide observateur des bienséances que le devoir exige, dois-je espérer qu'il devienne plus traitable à la vûe de sa plus cruelle ennemie ? En disant cela elle tomba dans un abattement qui la contraignit, malgré elle, à fermer quelque tems la paupiere ; mais elle n'eut pas la consolation de sentir ce doux sommeil, qui seul pouvoit suspendre ses cruelles inquiétudes. L'image de son amant errant & fugitif, se présentoit alors à son esprit : elle croyoit

le voir & le retenir entre ſes bras ; puis un moment après elle le perdoit de vûe , & il ne lui en reſtoit qu'un ſonge affreux & un ſouvenir qui la déſeſpéroit.

Pendant ce tems-là Thiſbé étoit dans un étonnement dont elle ne pouvoit revenir. Elle admiroit comment ſa maîtreſſe avoit pu paſſer d'un amour violent à une haine extrême , & de cette haine à un amour encore plus violent ; & jugeant bien que ſon mal étoit ſans reméde , elle ne ſongea plus qu'à prévenir par ſon induſtrie, le danger où l'indiſcrétion de Demenéte l'alloit jetter. Elle commence par flater ſa paſſion d'un eſpoir trompeur : elle lui fait de grandes plaintes de ce qu'elle ſoupçonne ſa fidélité , dans un tems où elle venoit de ſervir ſi efficacement ſa vengeance , & où elle ſe ſentoit plus diſpoſée à ſervir ſon amour. Et que dois-je attendre de ce zéle pour le ſoulagement de ma paſſion , lui répondit ſa maîtreſſe ! Cnemon eſt bien loin , & les Dieux qui le protegent pour mon malheur , n'ont pas manqué de le conduire dans des lieux où je ne puis eſpérer de le revoir. Il n'eſt pas ſi loin que vous le penſez , répondit l'artificieuſe Thiſbé : on croit dans la Ville qu'il eſt ſorti du territoire d'Athénes ; mais

l'inquiétude où je vous ai vue m'a donné la curiosité de m'informer secrétement de son sort, & j'ai appris qu'il étoit caché dans la maison d'Arsinoé, & que cette fille l'a retiré, dans l'espérance de partir avec lui, & de partager sa bonne ou mauvaise fortune.

Trop heureuse Arsinoé! s'écrie Demenéte, qui as sçu toucher le cœur de l'indifférent Cnemon! ha que les momens que vous allez passer ensemble seront heureux; mais qu'ils couteront cher à la triste Demenéte!

J'irai trouver Arsinoé, reprit Thisbé; je feindrai auprès d'elle, d'avoir avec un jeune homme, qui est chez elle, une affaire de cœur, qui demanderoit qu'elle nous laissât en liberté dans sa maison. Les gens de notre métier, qui se connoissent de longue main, se refusent rarement une pareille complaisance. Quand elle y aura consenti, il ne me sera pas difficile de vous y introduire, & de surprendre, par cet innocent artifice, la tendresse de Cnemon, qui croyant embrasser sa chere Arsinoé, se trouvera, sans le sçavoir, entre vos bras. Si votre passion n'est pas satisfaite dans cette premiere nuit, on pourra vous en ménager d'autres; & profitant d'une erreur favorable, vous au-

rez tout le tems de rendre à l'infidéle Cnemon l'amour malheureux qu'il vous a donné. Ce discours de Thisbé, quoique peu vraisemblable, fit sur le cœur de sa maîtresse toute l'impression qu'elle avoit prévû. Elle ne douta plus de son bonheur; & sentant réveiller ses espérances avec sa passion, elle donna mille louanges à cette fille, & l'envoya sur le champ exécuter un projet aussi heureusement imaginé.

Thisbé, fort contente de ce premier succès, va trouver Arsinoé son amie, à qui elle fait la fausse confidence dont elle venoit de parler, & tire parole de cette fille, qu'elle la laisseroit en liberté dans sa chambre la nuit suivante.

Après ces préparatifs, elle courut à la campagne chercher mon pere. « Seigneur » Aristippe, lui dit-elle, en l'abordant tou» te éplorée, je viens vous avouer le plus » noir de tous les crimes, & me soumet» tre à toutes les peines qu'il plaira à vo» tre justice de prononcer contre moi. J'ai » servi contre votre fils la haine cruelle de » ma maîtresse : elle m'a portée à tout ce » que j'ai fait pour perdre l'innocent Cne» mon. Hélas ! je n'y ai que trop bien réussi ; » il a péri dans le piége que je lui ai tendu.

» Il se flatoit, comme je le lui avois fait
» espérer, de surprendre sa belle-mere au-
» près de son amant, & l'alloit sacrifier à son
» ressentiment & à votre gloire, quand vous
» l'avez surpris les armes à la main. Vous
» sçavez le reste ; & c'est à regret que je
» viens vous rappeller le cruel souvenir d'u-
» ne aventure qui a causé la perte de vo-
» tre fils. Mais, Seigneur, continua-t'elle
» en se jettant à ses pieds, je n'ai pu soute-
» nir plus long-tems l'idée affreuse de mon
» crime. Punissez votre Esclave comme elle
» le mérite ; ou si vous la jugez digne de
» quelque compassion, daignez écouter ce
» qu'elle a à vous dire, & éprouvez du
» moins sa fidélité en cette occasion.

Après quelques momens pour reprendre ses esprits : « Pardonnez, Seigneur, lui dit-
» elle, si je révéle ici toute la honte de votre
» maison. L'infidéle Demenéte, oubliant
» son devoir & vos bontés, exige demoi que
» je serve une passion qu'elle a prise pour
» un jeune homme d'Athénes. D'abord j'en
» ai eu horreur : mais à la fin j'ai été obli-
» gée de faire paroitre que je l'approuvois,
» & je suis chargée de l'accompagner cette
» nuit dans la maison de son galand. C'est
» ainsi qu'elle répond à votre amitié, & que

» par un double crime, elle devient tout à » la fois la plus ingrate & la plus infidelle » de toutes les femmes.

Ariſtippe, qui depuis le départ de ſon fils étoit agité de mille ſoupçons, n'eut pas beaucoup de peine à croire ce que lui diſoit cete fille; mais voulant s'en aſſurer par lui-même, non ſeulement il lui pardonna, mais il lui promit encore ſa liberté pour prix de ſon intrigue, ſi elle venoit à bout de le convaincre par ſes propres yeux de l'infidélité de ſon épouſe. Thiſbé, qui ne s'étoit pas attendue à un traitement auſſi favorable, fut trop encouragée par cette promeſſe; & après avoir averti ſon maître de ſe trouver le même jour ſur le ſoir dans le jardin des Epicuriens, elle courut vers ſa maîtreſſe, qu'elle trouva dans une extrême impatience de ſçavoir le ſuccès de ſa négociation. Tout va bien, Madame, lui dit-elle; mes ſoins ont mis toutes choſes en état de vous ſatisfaire, & il ne tient plus qu'à vous d'être auſſi heureuſe que vous le déſirez. L'officieuſe Arſinoé m'a promis tout ce qu'on peut attendre d'une fille complaiſante. Demenéte l'interrompit pluſieurs fois pour lui donner mille louanges, & l'aſſurer de ſon affection. Elle l'embraſſoit étroi-

tement, & lui diſoit : Ma chere Thiſbé, c'eſt donc aujourd'hui que l'amour va me dédommager de tous les maux qu'il m'a fait ſouffrir ! ha que ſes faveurs doivent être douces, puiſque l'eſpérance en eſt ſi flateuſe ! Mais quelle obligation ne t'ai-je pas ! & tranſportée de joie, elle ſe diſpoſoit à partir, & ſon imagination remplie d'un ſonge agréable la faiſoit courir à ſa perte. Elle attendit la nuit avec une impatience qui éclatoit à tout moment. Jamais jour ne lui avoit paru ſi long ; elle ſe plaignit de la lenteur du Soleil, & l'accuſa plus d'une fois de rallentir malicieuſement ſon cours, pour retarder les heureux momens après leſquels elle ſoupiroit.

Il arriva ce tems ſi déſiré, & que Thiſbé avoit diſpoſé pour le dénouement de ſon intrigue. Elles ſortirent toutes deux ſans être apperçues de perſonne. La nuit, toujours favorable aux larcins & aux amours, couvroit leur marche de ſes ſombres voiles ; & quoique Demenéte eût quelque regret de voir ſes charmes effacés par l'obſcurité de la nuit, elle eut plus de joie encore de ſe dérober à la faveur des ténébres. Comme elles approchoient de la maiſon, Thiſbé voulut que ſa maîtreſſe s'arrêtât un peu, tan-

dis qu'elle iroit tout diſpoſer pour la recevoir. Elle employa cet inſtant à prier Arſinoé de lui céder ſon appartement, comme elle en étoit convenue, parce que ſon amant, jeune encore, lui diſoit-elle, & nouvellement initié dans les myſtéres de l'amour, ne s'accommoderoit pas aiſément de la préſence d'un tiers. Thiſbé n'eut pas plûtôt obtenu de ſon amie de reſter ſeule dans ſon appartement, qu'elle alla rejoindre ſa maitreſſe, qui l'attendoit avec toute l'impatience & tout le trouble d'une perſonne amoureuſe, qui touche au moment favorable où ſa paſſion va être ſatisfaite. Elle l'introduiſit ſecrétement dans la chambre d'Arſinoé; & après l'avoir miſe au lit, elle éteignit toutes les lumieres, pour ne donner, à ce qu'elle diſoit, aucun ſujet à Cnemon de ſoupçonner la vérité. Cependant la trop crédule Demenéte ſe croyoit la plus heureuſe de toutes les femmes, & ſe repaiſſoit agréablement des plus douces idées que peuvent donner l'amour & l'eſpérance. Mais la ſcene changea tout-à-coup. Ariſtippe entre dans la chambre; & arrivant au lit à la faveur d'un clair de Lune aſſez foible : Je te tiens, je te tiens, dit-il, déteſtable ennemie des Dieux. . . . . Nous ſommes per-

dus ! s'écrie à l'inſtant Thiſbé, en ouvrant la porte avec une précipitation affectée. Voilà le galand qui s'échappe : prenez garde qu'elle ne vous échappe auſſi. Pour mieux s'en aſſurer il la faut lier & garder à vue juſqu'au jour, dans le deſſein de la faire conduire devant le peuple pour être jugée. Demenéte étourdie de ce fracas inopiné, ne ſçavoit à quoi ſé réſoudre. La voix de mon pere la trouble, & ne lui permet pas de douter de la trahiſon de Thiſbé. Le dépit, la honte, & le déſeſpoir, s'emparent tour à tour de ſon ame : elle ne ſçait ſi elle doit avoir recours à de frivoles excuſes, ou chercher à ſe dérober par la fuite au péril dont elle ſe voit menacée. Dans ce triſte état, qui lui laiſſe à peine le loiſir de délibérer ſur le parti qu'elle doit prendre, elle ſe détermine à une de ces réſolutions violentes, qui ſont la reſſource des perſonnes que l'honneur & la raiſon abandonnent. Elle trouve le moyen de tromper à ſon tour la vigilance de ſes gardes, & va ſe précipiter dans un puits. Telle fut la fin de la plus méchante & de la plus criminelle de toutes les femmes. Elle fit une triſte expérience des artifices d'une Eſclave dont elle ſe ſervit pour me nuire, & laiſſa à la Ville d'Athénes un

exemple mémorable des déſordres d'un amour effréné. Cette nouvelle ayant été portée à mon pere, il s'écria : Oh je ſuis donc vangé de toi, ſans que la juſtice s'en ſoit mêlée ! S'étant rendu en l'aſſemblée du peuple, il fit un long récit de ce qui s'étoit paſſé, & termina ſon diſcours par la demande de la grace & du rappel de ſon fils. J'ai appris de Thiſbé elle-même, me dit Charias, tout ce que je viens de vous raconter : un voyage précipité m'a laiſſé ignorer le reſte ; mais je ne doute pas qu'Ariſtippe n'ait obtenu du Sénat ce qu'il a demandé pour vous, & qu'il ne vous faſſe chercher avec ſoin, pour vous remettre en poſſeſſion de toute ſa tendreſſe.

De vous dire à préſent, continua Cnemon, comment je ſuis ici, & par quelle avanture je me trouve dans cette Iſle, ce ſeroit un diſcours de trop longue haleine : le tems ne me le permet pas. La fortune m'a été ſi contraire juſqu'ici, ajoûta-t'il, que l'Hiſtoire de ma vie ne ſeroit qu'un long tiſſu de peines & de malheurs : ce qu'il ne put dire ſans verſer quelques larmes.

Theagénes & Chariclée, qui ſentoient dans leur propre diſgrace aſſez de ſujet de s'affliger, profiterent d'une occaſion, qui

leur laiſſoit une entiere liberté de mêler leurs larmes avec les ſiennes. Ils s'abandonnerent à leur vive douleur, juſqu'à ce qu'un doux ſommeil vint leur fermer les yeux pour leur procurer quelque repos, dont ils avoient grand beſoin.

Sur le point du jour on vint avertir Cnemon, que le Prince demandoit à lui parler. Thyamis avoit été pendant la nuit travaillé d'un ſonge myſtérieux. Il avoit cru voir le Temple d'Iſis tout brillant de lumiere, & rempli d'une affluence extraordinaire de peuple qui venoit aſſiſter à un Sacrifice : il avoit vu l'Autel chargé de victimes, & des flots de ſang couler comme des ruiſſeaux autour du Temple. Un moment après il avoit vu la Déeſſe elle-même ſortir de ſon Sanctuaire, tenant d'une main Chariclée ; & que s'étant approchée de lui, elle lui avoit dit : Je confie cette vierge à ta foi ; cependant tu l'auras ſans l'avoir : tu commettras une injuſtice ; tu tueras une étrangére, & elle ne mourra point. Il s'étoit réveillé à ces paroles myſtérieuſes, & avoit eſſayé inutilement d'en pénétrer le ſens ; mais connoiſſant l'intelligence du jeune Grec, il l'avoit mandé pour lui expliquer cette énigme.

Cnemon, qui avoit déja pensé à faire épouser cette belle prisonniere à son maître, dans l'espérance d'en obtenir la liberté ; expliqua le songe dans le sens le plus propre à conduire les choses à ses fins. Il dit à Thyamis que le sens de cet Oracle étoit, qu'il auroit Chariclée pour femme sans l'avoir pour Esclave, & qu'il la blesseroit des traits de l'amour en lui conservant la vie.

Cette interprétation flatoit trop les sentimens de Thyamis pour qu'il ne l'approuvât pas. Mais comme il ne pouvoit exécuter ce dessein sans le consentement de ses sujets, il les fit assembler le même jour dans son Isle, & ordonna à Cnemon d'y amener les deux prisonniers. Theagénes, qui attendoit le jour avec cette impatience qu'on a de voir ce qu'on aime, se leva aussi-tôt que le Soleil parut. Il vit Chariclée, & la trouva plus belle qu'il ne l'avoit encore vue, malgré la douleur & le trouble qui paroissoient sur son visage. Pour lui il avoit repris ses forces, & la vue de celle qu'il aimoit lui donnoit une joie qui lui rendoit sa premiere beauté. Après s'être considérés quelque tems sans se rien dire, comme gens qui reviennent d'un profond sommeil, Chariclée, qui se voyoit dans une entiere li-

berté de se plaindre, car ils étoient seuls dans la cabane, poussa un profond soupir; & jettant les yeux sur Theagénes : J'ignore, lui dit-elle, ce que le destin nous prépare; mais j'ai un pressentiment secret de quelques nouveaux malheurs. Les grands événemens, lui répondit Theagénes, ont leur source dans le Ciel; & les Dieux, en les ordonnant, ont voulu que nous nous trouvassions dans ce pitoyable état, pour avoir la gloire de nous en tirer, & nous forcer à reconnoître leur providence. Je veux bien me flater de cette pensée, reprit Chariclée, & croire, si vous voulez, que les Dieux ne font qu'éprouver une vertu qu'ils ont dessein de couronner : mais si le Prince me trouve à son gré, & que j'aye le malheur de lui plaire assez pour qu'il souhaite de m'épouser, comment ferai-je pour lui échapper? Je suis son Esclave, il est mon maître, ou plûtôt mon tyran, & je suis fort trompée si les bons traitemens que nous en avons reçus, ne partent d'un cœur passionné. Funeste beauté! ajoûtoit-elle, dont la nature aveugle a orné mon visage, que ne disparois-tu avec tous tes charmes, pour faire place aux rides & à la plus affreuse difformité? Et vous, Theagé-

nes, qui le premier m'avez fait reſſentir le pouvoir de l'amour, que ne me délivrez-vous par la mort d'une penſée qui me rend la vie inſupportable ! Ne ceſſerez-vous de vous plaindre, lui dit Theagénes, tantôt contre les Dieux, & tantôt contre moi-même ! Echappés à la fureur des flots & à l'avarice des Pirates, quels ſujets avons-nous de nous plaindre des Dieux ? S'ils avoient voulu nous perdre, ne l'auroient-ils pas déja fait ? Ne voyons-nous pas au contraire des marques viſibles de leur protection contre les efforts des élémens & des hommes conjurés contre nous ? Vous redoutez la tendreſſe de Thyamis, & je la crains moi-même plus que toutes ſes rigueurs ; mais quels que ſoient ſes deſſeins, je ne ſçais point me faire des malheurs imaginaires, ni chercher dans un avenir incertain le ſujet d'une peine préſente. Je compte ſur votre amour autant que ſur la protection des Dieux ; & s'il eſt néceſſaire d'avoir recours à quelque expédient pour flater la paſſion du Tyran, vous trouverez dans le fonds de votre cœur autant de reſſources qu'il en faudra pour nous mettre à couvert de ſes pourſuites.

La moitié du jour ſe paſſa ainſi en plaintes du côté de Chariclée, & en conſolation

du côté de Theagénes : c'eſt l'ordinaire des perſonnes qui s'aiment, & ſouvent celles qui prennent le parti de conſoler les autres, auroient elles-mêmes beſoin de conſolation, & ne ſont pas les moins affligées.

Ils en étoient là quand Cnemon les vint avertir que le Prince les demandoit. Ils s'y étoient bien attendus ; & ſi cet ordre les effraya, il ne les ſurprit pas. Cnemon, qui s'apperçut de leur trouble, eſſaya, autant qu'il put, de les raſſurer. Il leur dit qu'ils ne devoient pas juger du Souverain par les ſujets ; que Thyamis étoit bien d'une autre naiſſance que ces inſulaires ; que la nature & l'éducation lui avoient inſpiré tous les ſentimens d'un homme d'honneur, & qu'il étoit très-ſuſceptible de compaſſion ; que s'il s'étoit aſſocié à des bandits accoutumés à vivre de rapines, c'étoit plûtôt par une néceſſité qui l'y avoit contraint, que par un choix où ſon goût eût quelque part ; qu'ils devoient même s'être apperçus, par la façon dont il en avoit uſé à leur égard, qu'il n'étoit pas tout-à-fait inſenſible au mérite, & que la beauté de Chariclée & la nobleſſe de Theagénes, étoient d'une nature à trouver par tout des égards & des conſidérations. Avec ces paroles, qui ne les raſſuroient pas

infiniment, Cnemon conduisit ses prisonniers devant le Prince. Il trouva Chariclée si belle, que cette entrevûe lui eût donné de l'amour pour elle, si elle ne l'avoit pas déja enflammé de la plus violente passion. C'est pourquoi, sans perdre de tems, & pour ne laisser à aucun de ses insulaires la moindre espérance de s'en faire aimer, il leur déclara la résolution qu'il avoit prise de l'épouser, & voulut qu'elle fût présente à sa harangue, aussi bien que son frere, afin que celui-ci eût occasion de déclarer en public les sentimens de bienveillance qu'il croyoit s'être attirés par ses bons traitemens depuis qu'elle étoit son Esclave. Son discours étoit conçu en ces termes.

» Chers compagnons & fidéles amis (car » c'est ainsi qu'il appelloit ses sujets) vous » n'avez pas oublié, qu'ayant été, contre » toutes les Loix, exclus du Souverain Pon- » tificat de Memphis, je vins vous présen- » ter mes services ; & que vous futes si con- » tens de ceux que je vous rendis d'abord, » que vous m'élutes pour votre Prince. J'ac- » ceptai cette dignité, plûtôt par déféren- » ce pour votre choix, que par une ambi- » tion de vous commander ; & vous sçavez » comment j'en ai usé, & comment je me

» ſuis comporté dans le partage du butin &
» des Eſclaves. J'ai toujours partagé avec
» vous les travaux comme les fruits de la
» guerre : quand nous avons fait des priſes,
» la diſtribution en a été faite ſans diſtinc-
» tion ni préférence ; les priſonniers les plus
» forts ont été mis dans vos troupes, & les
» plus belles femmes vous ont été données
» pour épouſes. Aujourd'hui je vous ai aſ-
» ſemblés pour vous demander ſi vous êtes
» contens de mon gouvernement ; & pour
» vous déclarer que je ſuis prêt à obéir à
» un autre, s'il y en a qui ſoient plus affec-
» tionnés que moi à vos intérêts : que ſi
» vous êtes contens de mes ſervices, je vous
» en demande la récompenſe.

Ayant ainſi ceſſé de parler, il s'éleva dans l'aſſemblée un murmure comme de gens qui applaudiſſent & qui témoignent, quoique d'une maniere confuſe, qu'ils ſont perſuadés & touchés de ce qu'ils viennent d'entendre. Thyamis les ayant vus dans ces favorables diſpoſitions : » Voici, mes amis,
» continua-t'il, une occaſion propre à me
» prouver votre affection & votre reconnoiſ-
» ſance. Vous voyez devant vous cette jeune
» Eſclave ; c'eſt là toute la récompenſe que
» je vous demande, & la part que je pré-

» tens au riche butin que nous fîmes hier.
» C'eſt une vierge conſacrée à Diane, com-
» me il eſt aiſé d'en juger par les ornemens
» ſacrés dont elle eſt revêtue ; & vous n'i-
» gnorez pas que le reſpect dû aux Dieux
» ne permet à aucun de vous de la prendre
» pour femme, & qu'elle eſt, par ſa qualité
» de Prêtreſſe, deſtinée à devenir l'épouſe
» d'un Pontife. Quoique par là je me voie
» ſeul ici en droit d'y prétendre, je veux néan-
» moins que vous en ſoyez contens, & ne
» devoir qu'à votre générosité ce que je
» pourrois ne devoir qu'à la faveur des Loix.

A ce diſcours tout le peuple fit de grandes acclamations, approuvant le choix du Prince, & lui ſouhaitant mille plaiſirs, une longue vie, & des Succeſſeurs dignes de ſon Pontificat. Thyamis les remercia de leur affection, & leur dit qu'il vouloit que tout le peuple fût témoin des ſentimens de cette belle Prêtreſſe ; que ſon deſſein n'étoit pas de lui faire aucune violence, & que ce n'étoit que dans un parfait accord des volontés qu'il vouloit former les nœuds de ſon hymenée. Il ordonna à Cnemon de ſervir d'interpréte à cette fille, pour lui déclarer ce qui venoit d'être arrêté, & l'informer en préſence de l'aſſemblée, de ce qu'elle ve-

noit de résoudre. Cnemon s'acquita de sa commission avec beaucoup de zéle, & n'oublia rien pour faire valoir à Chariclée le choix du Souverain. Ce Prince, qui attendoit d'elle une réponse favorable, la voyant rêver profondément, la pressa de lui déclarer ses intentions, qu'il ne doutoit pas devoir être conformes à l'état présent de sa fortune, & aux prétentions de Thyamis. Il la prioit encore de lui raconter l'histoire de sa vie, & de ne rien laisser à désirer à la curiosité & à la passion d'un Prince qui en usoit aussi généreusement.

Chariclée ne revenoit point de sa rêverie. Jamais elle n'avoit eu tant de sujet de parler, & jamais elle ne fut plus embarrassée dans la maniere de le faire. Il lui venoit à l'esprit une foule de pensées qui se détruisoient successivement, sans qu'elle en pût manifester aucune. Enfin voyant qu'il falloit prendre un parti, & qu'un plus long silence pourroit la faire soupçonner de quelque artifice, elle prit la résolution de feindre une histoire, & de faire paroître des sentimens qui pussent du moins amuser Thyamis, en le flatant d'une fausse espérance.

Vous me demandez, dit-elle, un récit qu'il conviendroit mieux d'exiger de Théa-

génes mon frere : il vous parleroit avec plus d'aſſurance & de liberté. Mais puiſqu'on ſouhaite de l'entendre de ma bouche, & que pouvant employer auprès d'une Eſclave toute la force du commandement, on ſe contente de la voie de la perſuaſion & de la priere, je paſſerai ſur cette bienſéance, qui convient à une Vierge conſacrée au culte des Dieux, & qui ne m'a pas permis juſques à ce jour de parler en face à aucun homme, pour répondre fidélement à tout ce qu'on ſouhaite de moi.

Nous ſommes, mon frere & moi, de la ville d'Epheſe, nés d'une famille diſtinguée dans l'Ionie, & deſtinés, dès notre naiſſance, au ſervice des Autels. Quand nous eûmes atteint l'âge de remplir nos fonctions Sacerdotales, on nous embarqua pour Delos avec tout l'appareil & la diſtinction qui convenoient à un Prêtre d'Apollon & à une Prêtreſſe de Diane. Nous partîmes ſur un vaiſſeau chargé d'or, d'argent & des choſes les plus précieuſes, accompagnés ſeulement de quelques Citoyens, à qui nos parens, trop âgés pour ſoutenir les travaux de la navigation, nous avoient confiés. Nous avions fait à peu près la moitié de notre voyage, & nous eſpérions en être bientôt

quittes, quand une violente tempête, qui ſurvint, dérouta entierement notre vaiſſeau, & fit perdre la carte à nos Pilotes. Nous fumes ſept jours & ſept nuits ſans ſçavoir où nous allions ; juſques à ce qu'un coup de vent nous jetta ſur ces côtes où vous nous avez pris, & où vous avez vu un ſi horrible carnage. Nos Pilotes, qui dès l'embarquement avoient formé le deſſein de nous jetter dans la mer pour profiter de nos tréſors, entreprirent de faire ſur le rivage ce que la tempête ne leur avoit pas permis d'exécuter plûtôt. Ils nous attaquérent, & tuérent tous nos amis : ils furent tués eux-mêmes, ou ſont morts de leurs bleſſures ; & nous ſommes reſtés ſeuls dans l'état où vous nous avez trouvés maitres du champ de bataille : trop heureux dans notre diſgrace d'être tombés entre les mains d'un Prince rempli d'humanité, qui eſt lui-meme de la race Sacerdotale, & à qui les Dieux ſemblent nous avoir adreſſés, pour trouver auprès de lui la fin de nos malheurs.

Voilà, généreux Thyamis, dit-elle, en s'adreſſant à lui, comme s'il eût dû l'entendre, l'hiſtoire fidéle de vos Eſclaves, que vous avez jugés dignes de quelque choſe de plus, que de votre compaſſion. J'ai ſeu-

lement une grace à vous demander, qui retardera de peu de jours cet heureux hymenée après lequel je ſoupire. C'eſt de me faire conduire dans quelque lieu où il y ait un Temple dédié à Apollon ou à Diane, pour y dépoſer avec bienſéance les ornemens ſacerdotaux dont je ſuis revêtue, & qui ſont incompatibles avec la cérémonie d'un mariage. J'irai, ſi vous le trouvez bon, à Memphis, où peut-être je ne vous ſerai pas inutile pour vous faire rentrer dans votre Pontificat : j'irai diſpoſer toutes choſes pour la victoire que vous remporterez ſur votre uſurpateur ; & nous gouterons enſemble tous les fruits d'un hymen, que Mars & Venus auront pris ſoin de couronner.

L'eſpérance eſt naturelle aux amans ; & ſi les regards de Chariclée en avoient déja fait concevoir à Thyamis, le diſcours qu'elle lui tint, & qu'il ſe fit expliquer par Cnemon, acheva de le rendre le plus paſſionné & le plus content de tous les hommes.

Il ſouffroit ſeulement avec impatience de voir ſon bonheur différé : mais ce délai paroiſſoit trop religieux, & il étoit trop univerſellement approuvé, pour qu'il osât le contredire. Les grands avantages qu'il y trouvoit, & l'eſpérance de recouvrer ſon

Pontificat par le ſecours de ſes inſulaires, & de célébrer à Memphis un mariage digne d'un Grand-Prêtre, le firent conſentir ſans peine à ce qu'on demandoit de lui. Il dit à ſes ſujets qu'il approuvoit la pieuſe réſolution de cette Vierge; qu'il falloit qu'ils ſe préparaſſent à partir dans dix jours pour Memphis; qu'il attendoit de leur zéle & de leur attachement qu'ils le ſerviroient avec courage dans une expédition où il s'agiſſoit de ſa gloire & de ſon amour; & que cependant il alloit leur faire diſtribuer ſans réſerve tout le butin qu'il leur avoit promis. Pour Cnemon, il fut chargé d'emmener dans ſa cabane le frere & la ſœur, & de leur continuer ſes ſoins, moins pour s'aſſurer d'eux, que pour les dédommager par ſa converſation & ſes ſervices, des répugnances & des peines de la ſervitude. Peut-être auſſi Thyamis commençoit-il à ſe défier de lui-même, & à redouter les regards de Chariclée. Quoiqu'il fût naturellement ſévére & exact à ſa parole, il ſe ſentoit amoureux, & ç'en étoit aſſez pour lui donner de la défiance, & lui faire craindre que la vue de la plus belle perſonne du monde, & qui avoit déja pris tant d'empire ſur ſon cœur, ne lui fit manquer au reſpect

qu'il devoit à Diane, & à la parole qu'il avoit donnée ſolemnellement à ſa Prêtreſſe & à ſon peuple.

Cnemon ne ſe fut pas plûtôt retiré, qu'il ſongea à donner à ces deux priſonniers tous les rafraichiſſemens que la ſtérilité du lieu pouvoit permettre.

Il traitoit Chariclée comme ſa Souveraine, dont il avoit déſormais tout à eſpérer; & ſe faiſoit un mérite auprès d'elle de traiter ſon frere avec la même diſtinction. Après le repas Cnemon leur demanda la permiſſion de les laiſſer ſeuls pour un peu de tems, pendant qu'il iroit cueillir une certaine herbe que lui ſeul connoiſſoit dans cette Iſle, & qui avoit une propriété merveilleuſe pour guérir les plaies. Ces deux amans ne ſouhaitoient rien davantage : outre l'utilité qui en devoit revenir à Theagénes pour l'entiére guériſon de ſes bleſſures, ils ſe voyoient par-là dans une entiére liberté de ſe communiquer leurs ſentimens. Chariclée avoit quelque confuſion & quelque remords d'avoir trahi ſi hautement la vérité à la face de tout un peuple : outre qu'elle appréhendoit que l'embarras où ſon eſprit s'étoit trouvé, ne lui eût fait dire des choſes peu vraiſemblables, ou même ne l'eût fait con-

tredire en plusieurs endroits de son histoire. Mais Theagénes étoit agité de bien d'autres inquiétudes ; & la jalousie, qui jusques-là lui avoit été inconnue, se faisoit sentir à lui pour la premiere fois avec tant de violence, qu'il crut être frappé de quelque mal encore inconnu au genre humain. Il croyoit avoir éprouvé tous les maux de la vie, & cependant il sentoit quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avoit éprouvé. Quand il se vit en liberté de déclarer ses sentimens, & qu'il ne fut plus gêné par aucune bienséance, il jetta sur Chariclée des regards, qui exprimerent mieux sa douleur, qu'il n'auroit pu faire par toutes ses paroles. A ces regards succéderent les soupirs. Enfin rompant le silence, & ne doutant presque plus de son malheur : Vous épousez donc Thyamis, lui dit-il, & vous l'aimez ! vous avez plus fait, vous lui avez promis votre foi.

Je me consolois dans mes disgraces par la pensée dont je me flatois d'avoir touché votre cœur, & par l'espérance de devenir un jour votre époux. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire, & j'ai tout à la fois & la jalousie d'un amant, & celle d'un mari. Je vous perds, Chariclée, & c'est Thya-

mis qui vous enleve. La fortune ennemie ne m'a pas voulu épargner la ſeule choſe qui me pouvoit augmenter la douleur de vous perdre. Ha! que ne vous ai-je connue avant que de vous aimer ! Mais connoît-on les femmes ? elles ne ſe connoiſſent pas elles-mêmes ; & ce ſont les occaſions qui décident des ſentimens de leur cœur.

Theagénes prononçoit ces paroles avec un tranſport ſi véhement, que Chariclée ne pouvoit douter qu'il ne pensât de la même maniere qu'il s'exprimoit ; de ſorte que ne pouvant ſoutenir plus long-tems un ſoupçon auſſi injurieux à la tendreſſe qu'elle avoit pour lui : Cruel, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux, qui au travers d'un très-grand courroux, exprimoient quelque choſe de fort paſſionné ; Cruel que vous êtes, n'ai-je donc pas aſſez de moi-même à combattre ! & trouvez-vous que je ne ſois pas aſſez malheureuſe, ſans m'accabler encore de vos injuſtes reproches ! Hélas ! eſt-il poſſible que tout ce que j'ai fait juſqu'ici ne vous ait pas convaincu de mes ſentimens pour vous. Quoi ! vous avez pu penſer un moment que je fuſſe capable de manquer à la foi que je vous ai promiſe, & encore en faveur d'un Corſaire & d'un en-

nemi ? Mais cet ennemi, interrompit Theagénes, vous devez l'épouser dans dix jours : vous lui avez offert de le servir à Memphis pour le faire rentrer dans son Pontificat, & le rendre digne de vous ; enfin vous l'avez regardé avec les mêmes yeux que vous me regardez ; vous lui avez donné les mêmes espérances qu'à moi ; vous lui avez fait les mêmes promesses : qui peut m'assurer que ce n'est pas avec les mêmes sentimens ? Que vous êtes injuste, lui dit-elle ! Avez-vous donc oublié que vous avez été vous-même du sentiment que j'ai fait paroître, & que vous m'aviez conseillé de flater la passion du Tyran d'un espoir trompeur, s'il arrivoit, comme je l'avois prévu, qu'il eût pris de l'amour pour moi. Il est vrai, lui repliqua-t-il ; & c'est ce qui rend mon malheur plus insupportable, qu'il ait fallu que je vous aye conseillé de faire des choses qui me désespérent quand vous les faites. Non, je ne sçaurois plus tenir contre cette tyrannie ; & je sens qu'il n'y a point d'extrémités où je ne me porte, pour empêcher que mon rival ne vous voie, & ne vous entretienne une seconde fois. Je sçai par une funeste expérience, tout le charme de vos yeux : Thyamis n'a pu s'en défen-

dre ; s'il vous voit encore, je ſerai perſuadé que j'ai plus de raiſon que je ne penſe de me croire malheureux. Enfin rien ne peut me raſſurer, que vous ne rompiez ouvertement avec le Prince ; & tant qu'il me paroîtra que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous faites pas de violence quand vous lui dites que vous l'aimez.

Eh bien, dit alors Chariclée, outrée de dépit, j'ai déja fait aſſez de démarches pour l'amour de vous ; il faut encore faire celle-ci, quelque danger évident qu'il y ait, & pour vous, & pour moi. Une derniere réſolution va décider de mon ſort, & mettre à couvert ma foi & mes ſermens. N'allez pas (interrompit Theagénes, que cette réſolution allarmoit) prendre inconſidérément un parti qui vous ſoit funeſte : j'aime encore mieux, ſi c'eſt une néceſſité, vous voir entre les bras de Thyamis, que dans ceux de la mort, dont on ne peut retirer ce qu'on aime. Ha ! dites plûtôt, reprit Chariclée, offenſée de ſon peu de délicateſſe, entre les bras de la mort ; autrement vous ne m'aimez point. Pouvez-vous croire que je comptaſſe la vie pour un bien, ſi je la paſſois loin de vous ? Non, ce n'a été que

pour vous aſſurer mon cœur contre la réſolution du Tyran, que j'ai imaginé toute cette hiſtoire, dont le récit vous a allarmé. Je vous ai fait paſſer pour mon frere, afin d'écarter la jalouſie de Thyamis, & de ſurprendre la vigilance de Cnemon : j'ai feint l'hiſtoire d'Ionie & le voyage de Delos, pour jetter plus de myſtére dans nos avantures, & nous rendre plus reſpectables aux yeux de ces inſulaires : j'ai paru approuver le deſſein que le Prince a marqué de m'épouſer, afin de m'aſſurer ſon affection ; & j'ai fait naître l'incident du Sacerdoce, & le voyage de Memphis, pour avoir occaſion de lui échapper plus ſûrement. Et bien loin de me raſſurer contre les reproches de ma conſcience, qui m'accuſe d'avoir trahi la vérité en mille manieres, pour mettre à couvert les véritables ſentimens de mon cœur, vous m'accablez encore de reproches, & votre amour s'allarme de ce que j'ai fait pour en mériter la poſſeſſion. Ingrat! eſt-ce donc ainſi que vous répondez à mon attachement? Mais non, continua-t'elle, je juge plus favorablement de vos reproches. Vous m'aimez, Theagénes, & le grand amour n'eſt jamais ſans de grandes inquiétudes ; mais auſſi il n'y a que l'a-

mour qui puiſſe dédommager deux amans des peines qu'il leur donne. Elle ne put achever ces mots ſans qu'il lui échappât quelques larmes, qu'elle ne s'empreſſa pas même de retenir; & toute affligée qu'elle paroiſſoit, elle diſoit des choſes capables de calmer la douleur du plus triſte de tous les amans. Theagénes de ſon côté ne fut pas moins touché des aſſurances qu'elle lui donna de ſa tendreſſe, qu'il l'avoit été un moment auparavant par la crainte de lui avoir déplu : mais quand il paroiſſoit raſſuré, Chariclée avoit de l'inquiétude, & ſembloit ſupporter avec plus d'impatience la tranquillité de ſon amant, qu'elle n'avoit ſouffert de l'injuſtice & de la violence de ſon amour.

Ces tendres amans goutoient enſemble toutes les douceurs d'une réconciliation parfaite, quand Cnemon arriva tout troublé, & comme un homme hors de lui. Il ne perdit pas le tems à leur faire un long diſcours, & allant d'abord à Theagénes, qu'il panſa aſſez légerement : Il faut déſormais, lui dit-il, ſe préparer à d'autres bleſſures : j'ai découvert un gros d'ennemis prêts à entrer dans nos Iſles, & nous n'avons que ſort peu de tems pour nous préparer à eſſuyer cette attaque. Il n'en dit pas davantage;

tage ; & prenant la main de Chariclée, qui de ſon côté prit Theagénes, il les conduiſit moitié gré & moitié force à la loge du Prince. Ils trouverent Thyamis occupé à mettre ſes armes en état, à polir ſon caſque, & à aiguiſer ſa lance. La cupidité de ces inſulaires, & la jalouſie de leurs voiſins, les mettoient preſque toujours dans la néceſſité d'attaquer, ou de ſe défendre ; & ce n'étoit guéres qu'en ſe diſpoſant à de nouveaux combats, qu'ils ſe délaſſoient de leurs combats paſſés.

Cnemon témoigna à ſon Prince beaucoup de joie de le voir dans ces diſpoſitions. Vous faites très-ſagement, Seigneur, lui dit-il, de vous préparer au combat ; & vous ferez mieux encore ſi vous ordonnez à vos ſujets de courir aux armes, & d'aller en diligence border le lac, pour en défendre l'entrée aux ennemis. J'ai vû de deſſus la colline un grand nombre de Soldats raſſemblés dans de petites barques, tout prêts à ſe jetter dans vos Iſles ; & j'ai accouru ſur le champ pour vous en donner la nouvelle. J'ai auſſi répandu ce bruit par tous les lieux de mon paſſage, afin que chacun prévint les ordres preſſans que vous leur donnerez.

Thyamis ne parut point effrayé de cette

nouvelle ; & ſans ſe troubler, il envoya ſes ordres par tout, & pourvut à la ſûreté de ſon lac, auſſi tranquillement, qu'il auroit fait à une partie de chaſſe. La ſeule choſe qui lui donnoit de l'inquiétude, étoit l'amour qu'il avoit pour Chariclée, qu'il voyoit expoſée au ſort des armes, toujours fort incertain. Il ſongea d'abord à la mettre à couvert des dangers de la guerre ; & pour cet effet il ordonna à ſon fidéle Cnemon de la renfermer dans la caverne ſecréte. Cette caverne étoit un lieu dérobé ſous terre, dont l'entrée, fort étroite, ſe fermoit avec une pierre ; enſorte que perſonne ne pouvoit ſoupçonner qu'il y eût là une retraite. Quand on y étoit entré, il falloit ſuivre quelque-tems une petite allée, qui étoit entrecoupée de pluſieurs autres, & qui après pluſieurs détours, ſe perdoit enfin dans une autre plus ſpacieuſe. Au fond de celle-ci on trouvoit une aſſez grande chambre taillée dans le roc, & éclairée ſeulement par une légére ouverture au haut du rocher. C'étoit là que le Prince renfermoit toutes ſes richeſſes ; c'eſt-à-dire, ſa part des priſes qu'il faiſoit ſur ſes voiſins. Cnemon fut chargé d'y conduire Chariclée ; mais il ne le put faire ſans verſer des larmes. L'état où il

voyoit réduite cette aimable personne, privée de la présence de son frere, & renfermée toute vivante dans un tombeau, le toucha si sensiblement, qu'il n'eut pas la force d'essayer de la consoler. Il lui promit seulement de l'en retirer bientôt, & de faire ensorte que Theagénes ne fût point exposé au hazard du combat ; ce fut ce qu'il put lui dire de plus consolant, & elle lui parut un peu rassurée : mais quand il vint à fermer l'entrée de la caverne, & qu'il considéroit qu'il ensévelissoit dans les entrailles de la terre celle qui lui paroissoit seule digne de voir le jour, il ne put s'empêcher de s'accuser de cruauté, & de faire mille imprécations contre l'injuste caprice de la fortune.

Cependant Thyamis, qui avoit rassemblé autour de lui ses Soldats, leur parloit dans les termes les plus propres à les animer au combat. Mes chers amis, leur disoit-il, & mes fidéles compagnons, je ne vois pas qu'il soit besoin d'un long discours pour vous porter à une vigoureuse résistance. L'ennemi est sous vos yeux & vous environne ; il en veut à vos richesses, à vos femmes, à vos enfans, à vous-mêmes. Voyez donc si vous voulez défendre avec courage ce que

vous avez de plus cher, & repousser un ennemi audacieux, qui vient attaquer votre liberté jusques dans vos derniers retranchemens; ou si par une lâcheté indigne de vous-mêmes, vous voulez perdre avec vos biens vos familles, votre vie, & toute la réputation que vous vous êtes acquise dans le métier de la guerre. Vous n'ignorez pas que nous sommes odieux à tout le reste de l'Egypte; qu'on nous regarde comme des Pirates, dont on veut purger le pays, & que nous n'avons ni tréve ni composition à espérer. Si nous avons quelque secours à attendre dans cette conjoncture, c'est de notre courage, ou plûtôt de notre désespoir; & ce n'est que dans une haine proportionnée à celle de nos ennemis, que nous devons chercher notre salut commun.

Ce discours du Prince inspira à tous ses sujets le même courage qui l'animoit: on les voyoit courir tumultueusement aux armes, & se communiquer les uns aux autres les sentimens de leur vengeance. Le péril étoit pressant, & il arrivoit de tous côtés des gens, qui venoient informer Thyamis de l'état des choses, & du danger où se trouvoit sa petite République. Les uns vinrent lui dire que le combat étoit engagé aux extré-

mités du lac, & qu'il falloit inceſſamment pourvoir à ſa défenſe. D'autres arriverent un moment après, pour dire que les ennemis mettoient le feu aux roſeaux, afin de découvrir les canaux & les routes qui menoient aux Iſles. D'autres enfin plus allarmés dirent qu'on avoit débouché les canaux, qu'on ne pouvoit plus réſiſter au grand nombre; & que le déſordre commençoit à devenir ſi grand, qu'il n'y avoit plus que la préſence du Prince qui pût l'arrêter. Thyamis, pour s'en aſſurer mieux, fut à la tête de quelques ſoldats reconnoître l'ennemi; & il fut bientôt convaincu de ce qu'on lui avoit dit. Il vit qu'on avoit déja fait un grand nombre de priſonniers, & qu'on tuoit indifféremment ceux qui avoient le courage de réſiſter, & ceux qui avoient la lâcheté de fuir. Le ſang couloit en ſi grande abondance, que le lac en étoit teint; & le feu qu'on avoit mis aux roſeaux étoit ſi violemment porté par le vent, qu'il ſembloit devoir bientôt réduire l'Iſle en cendres, & confondre dans un malheur commun les vainqueurs & les vaincus. Pour lors Thyamis rappella en ſa mémoire le ſonge qu'il avoit eu, & pendant lequel il lui avoit ſemblé de voir le Temple de la

Déeſſe Iſis plein de torches allumées, & arroſé de ſang : puis expliquant ce ſonge conformément aux conjonctures où il ſe trouvoit, il crut entrevoir dans les ſuites funeſtes de cette guerre la véritable explication de l'Oracle de Memphis; ſçavoir, qu'il auroit Chariclée ſans la poſſéder, & qu'il la feroit mourir ſans la bleſſer, ce qu'il entendoit des traits de l'amour. Il éclata mille fois en imprécations contre la Déeſſe qui l'avoit leurré d'une fauſſe promeſſe, & contre Cnemon, qui l'avoit flaté dune vaine eſpérance. Puis prenant ſon parti en homme déſeſpéré, il ſongea efficacement à empêcher que ſa maîtreſſe ne tombât entre les mains de ſes vainqueurs, & qu'ils ne triomphaſſent de ſa gloire & de ſon amour. Il n'eſt pas aiſé de réprimer un naturel barbare, quand il eſt agité de quelque violente paſſion. L'amour, qui le fléchit quelquefois, ſe change aiſément en fureur; & il eſt aſſez ordinaire aux barbares, quand ils déſeſpérent de leur ſalut, de faire mourir par une cruelle pitié les perſonnes dont ils ſont amoureux, ſoit pour les ſauver par cette derniere violence de l'injure de leurs ennemis, ſoit auſſi parce qu'ils s'imaginent qu'ils en jouiront après leur mort. Thya-

mis, plein de ces penſées, oubliant qu'il étoit entouré de ſes ennemis, courut comme un furieux à la caverne, où il avoit fait renfermer Chariclée, & défendit que perſonne le ſuivît. Il y fut à peine entré, qu'il crut entendre ſa voix; & marchant vers l'endroit d'où cette voix lui avoit paru venir, il porta ſa main gauche ſur la tête d'une jeune femme, & de la droite tirant ſon épée, il la lui enfonça dans le corps au-deſſous de la mammelle, dont elle tomba roide morte. Après ce coup il ſortit, & remit la pierre qui bouchoit l'entrée de la caverne, ſur laquelle il répandit un peu de pouſſiere, & verſa quelques larmes, qui venoient plûtôt de dépit & de rage, que de compaſſion. Voilà, dit-il, les nôces auſquelles nous étions deſtinés, & le préſent nuptial que je te réſervois. Tu meurs, Chariclée; mais bientôt l'infortuné Thyamis aura trouvé le trépas, & rencontrera ton ombre ſur les rives ténébreuſes, plus malheureux que toi de te ſurvivre de quelques inſtans. En diſant cela il couroit pour rejoindre ſes ſoldats : mais ceux-ci qui avoient perdu de vue leur Capitaine, crurent qu'il étoit allé mettre ſes tréſors en ſûreté; & en partie pour profiter de ſon

exemple, partie pour la crainte de l'ennemi qui approchoit, & qui faisoit marcher devant lui le feu, le fer, & la mort, ils s'étoient presque tous allés cacher avec leurs femmes & leurs enfans.

Thyamis à son retour regarda plusieurs fois autour de lui, & entra dans la derniere fureur lorsqu'il se vit abandonné de ceux sur qui il avoit le plus compté. La rage le saisit, & il alloit se jetter seul à la téte des ennemis, sans l'arrivée de Thermutis, qui amenoit avec lui une Victoire pour rendre les Dieux propices par un sacrifice. Mais le Prince étoit bien occupé d'autres pensées. Va, va, lui dit-il : j'ai bien fait un autre sacrifice ; je viens d'immoler une victime digne des plus grands Dieux. Puis il se jetta dans son canot suivi de son Ecuyer & d'un rameur ; car c'est tout ce que pouvoit contenir ce petit bateau, qui n'étoit fait que d'un tronc d'arbre assez grossiérement creusé. Theagénes & Cnemon se mirent dans un autre, & navigerent ainsi suivis de peu de gens jusqu'en présence des ennemis. La contenance assurée de ceux-ci, le bruit de leurs armes, leurs cris, leurs menaces, & plus que tout cela, leur grand nombre, jetterent tellement l'épouvante

dans les cœurs, que ce peu d'insulaires, qui avoient suivi leur Prince, s'enfuirent tous sans attendre que le combat fût engagé. Theagénes & Cnemon se retirerent aussi, moins par la crainte de la mort, que par l'espérance de profiter du désordre de la guerre pour se procurer la liberté, & abandonnerent Thyamis presque seul à toutes les forces de ses ennemis. On vit en ce moment tout ce que peuvent la force & le courage, quand ils sont soutenus de la fureur & du désespoir. Thyamis, après avoir essayé inutilement de rassurer par ses paroles, & plus encore par son air intrépide, ses compagnons qui fuyoient, ne pouvant se résoudre à les suivre, & moins encore à survivre à Chariclée, s'arrêta seul avec son Ecuyer pour faire tête à toute l'armée. Un soldat Egyptien qui le reconnut, se mit à crier : *C'est là Thyamis, je le reconnois, il le faut prendre vivant* ; & aussi-tôt ils essayerent de l'entourer : mais ce téméraire Prince ne leur en donna pas le tems ; car s'étant jetté la lance à la main au milieu de ses ennemis, il tua les premiers qui voulurent lui résister, en blessa plusieurs autres, & se défendit long-tems contre tous avec un courage & une valeur que le seul

déſeſpoir pouvoit inſpirer, juſques à ce qu'enfin ayant perdu ſon Ecuyer, qui avoit toujours vaillamment combattu à ſes côtés, ayant ſes armes briſées, & ſe trouvant ſans défenſe, il ſe vit accablé par le nombre, & tomba entre les mains de ſes vainqueurs, ſans pouvoir ni mourir, ni ſe défendre, ni leur échapper.

Les Egyptiens ne douterent plus de la victoire, quand ils ſe furent aſſurés de celui qui pouvoit ſeul la leur diſputer; & ils ſe conſolerent de la perte de pluſieurs des leurs par la priſe de Thyamis. Outre l'avantage qu'ils trouvoient à faire un priſonnier de cette conſéquence, ils y étoient encore portés par des motifs de vengeance & d'intérêt. Ils étoient les mêmes Pirates qui avoient fui devant Thyamis, & qui lui avoient abandonné ſur le rivage le riche butin qu'ils avoient fait. Indignés de ſe voir fruſtrés d'une ſi belle eſpérance, ils avoient animé au combat grand nombre de leurs compagnons, & avoient ſoulevé tous les bourgs circonvoiſins, dont ils avoient formé une armée nombreuſe, qui ſe flatoit de trouver de grandes richeſſes dans ces Iſles. Outre cela Thyamis avoit un frere puiſné nommé *Petoſiris*, qui par cabale & contre

toute ſorte de droit, s'étoit emparé du ſouverain Pontificat de Memphis, qui appartenoit à ſon frere. Cet uſurpateur ayant été averti que Thyamis s'étoit retiré chez les Corſaires du lac de la Bucolie, & qu'ils en avoient fait leur Capitaine, craignant qu'il ne vînt quelque jour lui diſputer la place dont il avoit été injuſtement exclus, avoit fait publier dans tout le voiſinage de ces brigands, qu'il donneroit une groſſe ſomme d'argent à celui qui lui ameneroit Thyamis vivant, autant pour s'en aſſurer, que pour ſe juſtifier dans l'eſprit du peuple du ſoupçon où l'on étoit qu'il l'avoit fait mourir, pour profiter de ſes honneurs & de ſon rang de Pontife. Les Egyptiens conſerverent dans la chaleur du combat l'eſpérance du gain dont ils s'étoient flatés; & aimerent mieux perdre quelques-uns de leurs amis, que d'ôter tout d'un coup la vie à un homme, qu'il étoit de leur intérêt de faire priſonnier : tant l'appas du gain a de force ſur des ames baſſes & ſerviles! Ils lierent Thyamis fort étroitement, & ſe mirent une partie à le garder, tandis que l'autre, profitant de l'épouvante & du déſordre où ils avoient jetté ces inſulaires, parcouroit toutes les cabanes, & cherchoit avec le dernier

ſoin tout ce qu'il pouvoit y avoir de propre à ſatisfaire leur avarice. Mais ils furent fort ſurpris de ne rien trouver, ou fort peu de choſe, parce qu'il n'y avoit aucun d'eux qui connût la caverne ſecréte où toutes les richeſſes étoient renfermées. Comme la nuit approchoit, & qu'ils craignoient de tomber dans quelques embuches, ils mirent le feu par tout, & s'en retournerent chez eux avec leur priſonnier.

Fin du premier Livre.





AMOURS DE THEAGENES ET CHARICLÉE.

HISTOIRE ETHIOPIQUE.

LIVRE SECOND.



ENDANT que les ennemis ruinoient de fond-en-comble cette République de Pirates, & que l'implacable Egyptien y mettoit tout à feu & à ſang : Theagénes & Cnemon ne ſongeoient qu'à

profiter du désordre pour se procurer la liberté. Ils marcherent tout le jour le long du lac, & ne s'arreterent que quand la nuit les surprit Pour lors ils virent ces Isles infortunées en proie à des flammes dévorantes, & toute l'horreur d'un incendie général, dont les ténébres de la nuit rendoient le spectacle encore plus affreux. Theagénes, qui se représentoit sa chere Chariclée aux prises avec les flammes, ou déja consumée par le feu, ne put contenir sa douleur : sa raison l'abandonna ; & se frappant le visage, s'arrachant les cheveux : Voilà donc, disoit-il, l'accomplissement de mes destinées ! Est-ce là que devoient aboutir mes craintes, mes malheurs, mes soins, mes espérances, & mon amour ! Chariclée est morte ; tout est fini pour Theagénes. Infortuné que je suis, d'avoir sauvé par une fuite honteuse une vie qu'il ne m'est plus permis de conserver. Ha ! Chariclée, étoient-ce là les flammes qui devoient embraser nos cœurs d'une ardeur mutuelle ? Etoit-ce là le feu dont nous devions brûler l'un pour l'autre ? L'amour, hélas ! m'avoit fait espérer une autre flamme ; mais le destin barbare me réservoit celle-ci. Sort cruel ! implacable destinée ! que ne me laif-

ſois-tu au moins la conſolation d'expirer à ſes pieds, & de mêler les cendres de Theagénes avec celles de l'adorable Chariclée. Il finiſſoit ſes plaintes, & cherchoit auſſi à finir ſa vie, quand Cnemon, qui s'apperçut de ſon deſſein, lui arracha l'épée dont il s'alloit percer le cœur. Quelle eſt donc votre réſolution, lui dit-il? qui vous porte à un inſenſé déſeſpoir? Chariclée n'eſt point morte; & je vous ai déja dit que je l'avois renfermée par l'ordre de Thyamis dans la caverne ſecréte, où la flamme aſſurément ne ſçauroit avoir pénétré. Ces paroles, prononcées avec un air d'aſſurance, ranimerent Theagénes, & lui rendirent avec la vie, ſa premiere tranquillité. Il embraſſa mille fois Cnemon, & le conjura d'avancer vers cette heureuſe caverne, où il eſpéroit trouver celle qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie. Mais la fortune ennemie lui réſervoit de nouveaux ſujets d'allarmes, qu'il étoit bien éloigné de prévoir.

Outre qu'ils n'avoient l'un & l'autre ni habileté, ni expérience dans l'art de la navigation, ils avoient encore un vent contraire, qui les mettoit à tout moment en danger de périr. Ils s'aiderent pourtant comme ils purent; & avec le ſecours de quel-

ques pieux, qui leur tenoient lieu de rames & d'aviron, ils errerent toute la nuit, conduits par l'amour & l'impatience, les plus aveugles de tous les guides. Au lever de l'aurore, ils joignirent l'Isle du Prince, qu'ils trouverent comme les autres ravagée par le feu. Leur premier soin fut d'aller à la caverne, dont ils déboucherent aussi-tôt l'entrée : mais à peine y eurent-ils avancé quelques pas, que Cnemon, qui marchoit le premier, s'écria : Grand Jupiter, qu'est-ce que je vois ! ç'en est fait de Chariclée, elle est morte ; & ayant laissé tomber de ses mains le flambeau dont il s'étoit précautionné, & qui s'éteignit aussi-tôt, il chancela plusieurs fois sur ses genoux tremblans, & tomba enfin en poussant de grands cris. Pour Theagénes, il seroit difficile d'exprimer quels furent ses sentimens. La douleur le saisit à un tel point, que sans pouvoir dire un mot, il tomba sur le corps mort de cette fille. Cnemon jugea bien du sujet de son accablement : mais il étoit trop affligé lui-même pour chercher à consoler son ami. Cependant la crainte qu'il eut que son désespoir ne le portât à s'ôter la vie, lui suggéra de lui ôter l'épée qui pendoit à son côté, & il courut rallumer son flambeau.

Quand

Quand Theagénes fut un peu revenu de ce premier ſaiſiſſement, il ſentit plus vivement ſa douleur; & tirant un profond ſoupir de ſa poitrine : Quelle furie, s'écria-t'il, eſt acharnée à me perſécuter ! Battu de la tempête ſur mer, devenu ſur terre la proie des voleurs, il ne me reſtoit qu'une conſolation dans le monde; & voilà qu'elle m'eſt enlevée de la maniere la plus cruelle ! Ah ! ç'en eſt trop; & mes maux ſuffiroient à faire pluſieurs miſérables. Dieux impitoyables, votre vengeance eſt complette : je ſuis plus malheureux mille fois par la perte de Chariclée, que je ne le ſerois par toutes celles que je pourrois faire. Mais ſi je n'ai pu juſques ici fléchir la rigueur de ma deſtinée, je ſçaurai du moins mettre une fin à mes maux. En diſant ces mots, il porte la main à ſon côté pour tirer ſon épée & s'en percer le cœur; & ne la trouvant point : Ah ! Cnemon, s'écria-t'il, tu me tues; & tu fais injure à Chariclée en la privant pour la ſeconde fois de ſa plus douce compagnie. Il admiroit la cruauté de ſa deſtinée; & ne pouvoit comprendre qu'elle lui eût ôté cette derniere reſſource des malheureux. Il s'en conſola pourtant, dans l'eſpérance que ſa douleur viendroit

au ſecours de ſon déſeſpoir, & ſuffiroit ſeule pour lui ôter la vie. Il s'y livra tout entier, & comme un homme qui n'avoit plus rien à attendre d'ailleurs. Il ſe rappelloit toute la beauté de Chariclée, le caractére de ſon eſprit, la bonté de ſon cœur; & tout cela étoient autant de traits qui lui perçoient le cœur : mais ce qui le touchoit ſenſiblement, étoit l'attachement inviolable qu'elle avoit pour lui, & dont il ne pouvoit plus douter. Il la regardoit comme la plus aimable & la plus fidéle perſonne qui fût au monde, & s'en croyoit tendrement aimé; & il la perdoit dans le tems qu'il penſoit s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces penſées le plongeoient dans une affliction ſi violente, qu'il s'étonnoit lui-même comment il la pouvoit ſupporter. Quelquefois il auroit ſouhaité que Chariclée eût été moins parfaite, & qu'elle l'eût moins aimé, pour avoir quelque ſujet de ſe conſoler de ſa perte : mais un moment après redoublant ſon dépit contre lui-même, il trouvoit ce ſentiment ſi injuſte, qu'il en avoit horreur, & ſe reprochoit tous les momens qu'il vivoit, comme autant d'infidélités qu'il faiſoit à la mémoire de ſa maitreſſe. Elle eſt morte, diſoit-il; je ne la verrai plus : elle eſt

morte ; je n'étois pas digne d'elle : mais je la ſuivrai bientôt.

Après cela il ſe tut ; & rediſant toujours, *elle eſt morte , & je ne la verrai plus*, il revenoit aux cris & aux larmes, & demeuroit comme un homme qui n'avoit plus de raiſon. Dans le fort de ſon affliction, il crut entendre une voix qui l'appelloit, ou plûtôt il ne l'entendoit point, parce qu'il étoit tout abſorbé dans ſa profonde triſteſſe. Cette voix diſoit toujours *Theagénes ;* & Theagénes répétoit ſans ceſſe : *Ha Chariclée ! faut-il que je vous perde dans le moment où j'avois plus d'eſpérance de vous ſauver !* Si je ſçavois au moins par quel malheur je vous ai perdue, je ſçaurois à quelle ſorte de douleur je dois m'abandonner : mais en puis-je douter ? c'eſt en défendant contre l'injuſtice d'un vainqueur la foi que vous m'aviez promiſe ; & vous n'êtes morte, que parce que vous m'avez été fidéle aux dépens de votre vie. Ah ſi je pouvois la racheter par celle que je vous ſacrifie ! mais les Dieux en ont diſpoſé autrement ; & ce n'eſt que ſur les rives Infernales que je puis déſormais vous entretenir de mon amour & de mon déſeſpoir : en attendant, cet antre nous ſervira de tombeau, & conſervera à la poſ-

térité la mémoire des deux plus fidéles & plus malheureux amans du monde.

Tel étoit le triſte état de Theagénes, quand Cnemon arriva. Il ſe préparoit à lui dire quelques mots de conſolation : mais entendant ſortir de deſſous terre une voix plaintive, qui appelloit Theagénes à ſon ſecours, il s'écria, comme un homme tranſporté d'admiration : *Dieux ! j'entends la voix de Chariclée, & cette voix vient du fond de la caverne, où je me ſouviens de l'avoir laiſſée.* Ceſſez, lui répondit Theagénes, de me donner de fauſſes eſpérances, & ne vous oppoſez plus aux rigueurs de ma deſtinée : comme mon malheur eſt ſans reméde, ma douleur eſt ſans conſolation. Cnemon perſiſtoit toujours dans ſon ſentiment ; & cependant ayant approché ſon flambeau du viſage de cette fille morte, quelle fut ſa ſurpriſe, quand il reconnut Thiſbé, que Thyamis avoit tuée en croyant ôter la vie à Chariclée. Ses cris, ſon agitation, ſon trouble, conſolerent plus Theagénes, que tout ce qu'il auroit pu lui dire. Il ne ſongea plus dès-lors qu'à avancer dans la caverne, pour donner à Chariclée tout le ſecours & toute la conſolation dont elle avoit beſoin. Il preſſa Cnemon de l'y con

duire, & fit ſi bien par ſon impatience, qu'il l'entraîna avec lui. Quand ils eurent marché quelque tems, ils trouverent celle qu'ils cherchoient. Chariclée, qui avoit entendu parler, ne doutant point que ce ne fût la voix de ſon amant, ſe traînoit rampant ſur les pieds & les mains vers l'endroit d'où ce bruit lui avoit paru venir. Elle fut bien conſolée lorſqu'elle apperçut la premiere lueur du flambeau : mais quand elle rencontra Theagénes, ils furent ſi ſurpris, qu'ils demeurerent quelque tems ſans pouvoir preſque parler. Theagénes ſe jetta au col de Chariclée en pouſſant un grand cri, qui témoignoit l'excès de ſa joie, & ſe pâma entre ſes bras, en diſant : Ah, ma chere Chariclée ! Chariclée n'eut ni moins de joie, ni moins de ſurpriſe ; & répétant ſans ceſſe *mon cher Theagénes*, elle s'évanouit entre ſes bras : tant la joie de ſe revoir les avoit ſaiſis, & avoit fait de vives impreſſions ſur leurs cœurs ! Ils tomberent immobiles en cet état, & ſeroient peut-être morts de ce tranſport d'amour, ſi Cnemon ne leur eût donné un prompt ſecours.

Quand ils furent un peu revenus à eux, ils eurent honte de l'état où ils s'étoient trouvés, & demeurerent quelque tems

dans un profond ſilence. Chariclée ſur-tout n'oſoit lever les yeux ſur Cnemon ; & ils le prierent tous deux de leur pardonner le déſordre où ils étoient tombés en ſa préſence. Il faudroit, leur dit ce jeune Grec, qui vit bien qu'ils étoient preſſés d'une autre tendreſſe que celle qu'inſpire la proximité du ſang ; il faudroit n'avoir jamais connu l'amour, pour s'étonner des ſentimens que vous venez de faire paroître : rien n'eſt plus ordinaire à deux perſonnes qui s'aiment, que de s'abandonner aux tranſports que cauſe la joie de ſe revoir, quand on en a quelque tems déſeſpéré. Je commence à comprendre, dit-il à Theagénes, que vous avez pu tomber dans l'abattement & le déſeſpoir où je vous ai vu, puiſque vous penſiez alors embraſſer pour la derniere fois celle que vous n'avez pu revoir ſans les ſentimens de la joie la plus exceſſive. Il raconta enſuite à Chariclée tout ce qu'avoit dit ſon amant à la vue des flammes dont il la croyoit embraſée, & les larmes qu'il avoit verſées ſur le corps mort d'une fille qu'il croyoit ſa maîtreſſe.

Chariclée pouſſant quelques ſoupirs à ce diſcours, jetta ſur Theagénes des regards où l'amour parloit. Que j'aurois de plaiſir,

lui dit-elle, d'apprendre ce que vous avez fait pour moi, ſi je n'avois pas la douleur de ſçavoir que vous en avez témoigné pour la mort d'une autre, & qu'enfin je n'étois point cette fille dont vous avez pleuré la perte. Mais ſi l'amour s'offenſe aiſément, il pardonne de même. Dites-moi du moins qui étoit cette heureuſe fille, qui a donné occaſion à votre déſeſpoir; & duſſe-je paroître auſſi injuſte que vous le ſoupçonnez peut-être, je veux ſçavoir qui étoit celle qui a partagé avec moi les ſentimens de votre cœur. Theagénes avoit bien des choſes à dire. Il alloit répondre : mais Cnemon, qui étoit occupé de ſes propres penſées, ne lui en donna pas le tems. Vous ne ſerez pas moins ſurpris que je l'ai été, interrompit-il, quand je vous dirai que cette fille eſt Thiſbé, la même dont je vous ai raconté les trahiſons; & qui après avoir ſervi contre moi la vengeance de Demenéte, eſt devenue depuis l'inſtrument de ſa perte. Cela eſt incroyable, répondit Chariclée : car comment s'eſt-il pu faire que cette fille ſoit venue en ſi peu de tems du milieu de la Grece dans le fond de l'Egypte; ou même qu'elle ait été dans cette Iſle ſans que vous vous en ſoyez apperçu ?

La choſe eſt en effet ſurprenante, continua Cnemon ; & tout ce que je puis vous en dire, c'eſt qu'après la mort tragique de Demenéte, mon pere, qui en avoit fait au peuple un fidéle récit, après avoir obtenu mon rappel & ma grace, ne ſongea plus qu'à s'informer de moi de tous côtés, ſans pouvoir apprendre de mes nouvelles. Il ſe diſpoſoit à partir pour me chercher par mer & par terre. Pendant ce tems, Thiſbé jouiſſoit de toute ſa trahiſon ; & mon pere l'avoit miſe dans une liberté entiere de faire ce qu'elle vouloit. Elle ſe trouvoit à tous les feſtins publics, & les rendoit plus aimables par ſes manieres aiſées & ſon air enjoué, & par la grace avec laquelle elle jouoit du Lut. Il n'y avoit pas une Fête dans la ville où l'on ne la ſouhaitât, & où elle ne courût accompagnée d'Arſinoé ſon ancienne amie, de qui elle avoit appris l'art de jouer des inſtrumens. Thiſbé la ſurpaſſoit de beaucoup, autant en cette ſcience, qu'en celle de la coquetterie : juſques-là que s'étant trouvées toutes deux chez un riche marchand de la ville de Naucrate, nommé *Nauſicles*, celui-ci ſe déclara hautement pour Thiſbé, & l'accabla de careſſes & de préſens, tandis qu'il ne donnoit à l'autre

que des marques de mépris. Une préférence ſi bien marquée excita dans l'eſprit d'Arſinoé tout le dépit & la vengeance qu'on peut imaginer entre deux perſonnes de même profeſſion qui ont envie de plaire. Elle alla ſur le champ trouver les parens de Demenéte, & leur raconta tout ce qu'elle avoit appris des trahiſons de Thiſbé ; & ajoûta à ce récit bien d'autres choſes que ſon reſſentiment lui inſpira. Elle n'oublia pas ſur-tout de dire que Demenéte avoit été ſoupçonnée injuſtement, & tout ce qu'elle crut de plus propre à faire paſſer dans le cœur de ſes parens toute la vengeance dont elle ſe ſentoit elle-même animée. Sur le champ il ſe forma contre mon pere une cabale, dont il fut enfin opprimé. Une foule d'Orateurs, gagnés par argent, employerent toute leur éloquence à l'accuſer, & à le rendre coupable aux yeux du peuple de la mort de ſa femme. Ils diſoient, que pour la faire périr, il lui avoit ſuppoſé un crime, dont il n'avoit point de preuves ; que l'adultére dont il l'avoit accuſée étoit une pure ſuppoſition, & qu'on le défioit de repréſenter le criminel ni vif, ni mort ; que du moins on le déchargeroit s'il en pouvoit dire le nom ; & concluoient par demander

que Thiſbé fût entendue ſur cette affaire.

Mon pere, qui ne ſe ſentoit point coupable, n'eut pas de peine à y conſentir : mais quand il voulut l'exécuter, il en ſentit l'impoſſibilité, parce que Thiſbé, au bruit des premieres perquiſitions, avoit eu la précaution de s'évader, de concert avec Nauſicles. Il fallut comparoître & ſubir le jugement du peuple, qui ne valloit guéres mieux pour lui que la mort : car il fut condamné à un exil perpétuel, & à une confiſcation de tous ſes biens, pour avoir imprudemment cauſé la mort de ſa femme & mon banniſſement. Voilà tout le fruit qu'il tira de ſon ſecond mariage. Quant à Thiſbé, cette méchante créature s'embarqua avec Nauſicles, qui en étoit devenu amoureux ; & je ne ſçais comment les Dieux l'ont amenée ici pour me donner le ſpectacle de ſa mort, & lui faire ſubir à mes yeux la peine de ſa perfidie. Quand j'eus appris ce que je viens de vous raconter d'un autre ami nommé *Anticles*, que je trouvai dans l'Iſle d'Egine, je vous laiſſe à penſer combien je fus touché de la triſte ſituation de mon pere. Je m'embarquai auſſi-tôt pour l'Egypte, dans l'eſpérance d'y trouver cette Thiſbé, & de la ramener avec moi, pour

décharger, par ſa propre confeſſion, mon pere du crime dont on l'accuſoit. En arrivant, je fus pris par des Corſaires qui me vendirent à d'autres; & ceux-ci me mirent entre les mains de Thyamis. Vous ſçavez le reſte de mon hiſtoire; & pour ce qui regarde Thiſbé, voici une Lettre que j'ai trouvée dans ſon ſein, & qui achevera apparemment de nous inſtruire de ſon ſort.

LETTRE DE THISBÉ A CNEMON.

THisbé, l'ennemie de Cnemon, mais qui l'a vengé de Demenéte, ſa plus grande ennemie, le ſalue. La premiere nouvelle que j'ai à vous donner, c'eſt que Demenéte eſt morte, par les ſoins que j'ai pris de vous venger de ſa perfidie. La ſeconde, que j'ai été enlevée par un Marchand Egyptien, & conduite dans cette Iſle, où je ſuis renfermée par la jalouſie d'un certain Thermutis, qui ſe dit Ecuyer du Prince, & dont je ſuis l'Eſclave. J'ai eu dans mon malheur la conſolation de vous voir paſſer ſous mes fenêtres. Quoique vous ayez de grands ſujets de vous plaindre de moi, j'ai plus eſperé de votre générosité, que je n'ai appréhendé de votre reſ-

ſentiment. C'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de vous écrire par une vieille femme, que j'ai miſe dans mes intérêts, pour vous ſupplier de me délivrer de la perſécution de Thermutis, & de me rendre la vie; ou ſi vous me jugez indigne de pardon, de me l'ôter de vos propres mains : il me ſeroit plus doux de ſuccomber à la haine d'un Athénien, qu'à l'amour d'un Barbare.

Cnemon parut un peu attendri en finiſſant la lecture de cette Lettre : mais il ſe voyoit trop bien vengé, pour pouvoir s'empêcher de louer les Dieux du ſoin qu'ils prenoient de punir les coupables. Il trouvoit ſur-tout une vengeance marquée & proportionnée à la méchanceté de cette Eſclave, qui ſembloit avoir été chaſſée par mer & par terre juſqu'aux pieds de celui qu'elle avoit trahi, pour y finir, par un châtiment exemplaire, ſa miſérable vie. Puis rappellant dans ſon eſprit tous les artifices dont elle s'étoit ſervie contre lui : Ne ſeroit-ce point encore, diſoit-il, un dernier trait de ſa perfidie ? Cette Lettre n'a-t'elle point été écrite pour me tromper encore ? Eſt-il bien vrai que Demenéte ſoit morte ? N'a-telle point envoyé Thiſbé pour me tendre en-

core quelque piége ? Enfin, ne feroit-elle point venue ici avec fon Efclave, dans le deffein de renouveller en Egypte la perfécution qu'elle m'a fait fouffrir à Athénes ? C'eft, lui dit Theagénes, pouffer trop loin un jufte foupçon ; & il y a autant de foibleffe à craindre des malheurs purement imaginaires, qu'il y a de prudence à en prévenir de réels. Vous ne fçauriez plus douter de la mort de Demenéte : vous vous étes convaincu par vous-même de celle de Thifbé ; & vous n'avez plus rien à craindre ni de l'une, ni de l'autre. Dites-nous plûtôt comment cette fille eft venue ici, & ce qui a donné lieu à fa mort. Il faudroit pour cela, répondit Cnemon, que cette caverne m'eût donné le don de deviner, comme on le dit de l'antre de Delphes dans le Temple d'Apollon. Tout ce que j'en puis conjecturer, c'eft que Thifbé a été tuée par Thyamis ; on en peut juger ainfi par cette épée que nous avons trouvée auprès d'elle, & que je reconnois être la fienne, à une garde d'yvoire taillée en forme d'aigle.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainfi, Thermutis, l'Ecuyer de Thyamis, qui ayant été bleffé dans le combat, s'étoit fauvé à l'aide d'une barque qu'il avoit trouvée, fe hâ-

toit d'aborder pour venir dans la caverne trouver ſa chere Thiſbé, qu'il avoit renfermée dans ce lieu ſecret, pour la mettre à couvert des malheurs de la guerre. Il la trouva en effet, mais percée d'une épée & étendue ſans ſentiment. Un moment après il entendit un certain bruit qui venoit du fond de la caverne, où en effet Theagénes & Cnemon s'entretenoient enſemble. Il lui vint auſſi-tôt dans l'eſprit que c'étoient les meurtriers de ſa maîtreſſe qui s'y étoient cachés, & ſon premier mouvement fut de les aller attaquer. Mais ayant fait réflexion qu'il étoit ſans armes, il crut qu'il valloit mieux les ſurprendre par artifice; & c'eſt ce qu'il eſſaya de faire. Mais il ne put ſi bien diſſimuler ſon reſſentiment, qu'on ne vit dans ſes yeux étincelans de rage le trouble & la colere qui l'animoient. A ſon air égaré, à ſa figure hideuſe; car il étoit percé de coups & tout couvert de ſon ſang; Chariclée épouvantée, ſe retira dans le fond de la caverne. Cnemon, qui le reconnut, & qui ne ſçavoit encore rien du ſort de Thyamis, ſe cacha comme il put. Il n'y eut que Theagénes qui ſe préſenta à Thermutis l'épée à la main, & le menaçant de le percer ſur l'heure, s'il entreprenoit de leur

faire quelque injure. L'Ecuyer, qui n'étoit pas le plus fort, prit le parti de s'excuser ; & appercevant Cnemon : C'est à vous, lui dit-il, de prendre ma défense ; je ne viens point comme un ennemi vous forcer dans vos retranchemens, je viens comme un ami qui cherche auprès de vous une retraite. Cnemon, qui se vit découvert, s'approcha aussi-tôt de lui ; & s'étant informé du succès du combat, & de la fortune de Thyamis, il apprit qu'il n'avoit plus rien à craindre ni à espérer du Prince ; que Thyamis n'avoit pu sauver ses Etats ; & que pour comble de disgrace, il étoit tombé vivant entre les mains des ennemis, qui ne manqueroient pas de le garder avec un grand soin pour en triompher dans la Capitale de leur Empire. Il ajouta, qu'après avoir longtems défendu Thyamis avec toute la fidélité qu'on doit à un bon maître, il avoit été enfin mis hors de combat ; & que profitant d'un reste de vie, & échappé à la fureur des ennemis, il se hâtoit de l'employer à sauver les jours de la malheureuse Thisbé : mais que les Dieux, ennemis de son repos, la lui avoient enlevée par un accident qu'il ne pouvoit comprendre. En finissant ce discours, il conjuroit Cnemon de lui appren-

dre ce qu'il pouvoit sçavoir de la malheureuse destinée de cette fille. Tout ce que je puis vous en dire, répondit le jeune Grec, c'est qu'elle est morte apparemment de la main de Thyamis : voilà l'épée que j'ai trouvée aux pieds de Thisbé votre maîtresse, & vous devez la reconnoître pour être celle du Prince. De Thisbé ! interrompit Thermutis fort étonné. Eh d'où sçavez-vous son nom ? Depuis dix jours que je l'ai enlevée à un Marchand de Naucrate, je l'ai cachée avec tout le soin que peuvent prendre l'amour & la jalousie ; & je croyois y avoir assez réussi pour que personne, pas même le Prince, n'en pût avoir aucune connoissance ; mais hélas ! de quoi m'a servi cette précaution ! Elle est morte, & on me l'a enlevée. A ces mots sa douleur redoubla, les larmes coulerent sur son visage ; & sans en pouvoir dire davantage, il alla rendre à sa maitresse les devoirs de sa piété & de son amour.

Pendant ce tems-là Chariclée n'avoit pas eu l'assurance de se montrer, tant elle avoit été effrayée de l'arrivée de Thermutis. Elle parut quand il se fut retiré, & apprit de Cnemon le sujet de cette apparition. Ils parlerent ensuite de prendre des mesures pour se

tirer

tirer de l'état où ils ſe trouvoient : mais le ſouvenir de leurs malheurs paſſés, la triſte ſituation de leur fortune preſente, l'incertitude de celle qui leur étoit réſervée, tout cela les troubloit de telle ſorte, qu'ils ne ſçavoient à quoi ſe déterminer. Il leur arriva ce qui arrive en pareille occaſion, où la difficulté de prendre un parti sûr, fait qu'après bien des réſolutions priſes & combattues, on ſe trouve à la fin plus irréſolu & plus incertain qu'auparavant. Dans cette diverſité d'idées & de ſentimens, ils ſe regardoient ſans dire mot ; & comme ils étoient fatigués de travaux & de veilles, ils s'endormirent tous trois d'un ſomme léger, & qui ne qui paſſoit pas la ſuperficie de l'ame. Ces ſommes ſont plus propres que les autres à favoriſer les ſonges ; & il ſemble ques les Dieux ayent choiſi ce tems pour communiquer aux foibles mortels une partie des ſecrets de la Divinité ; mais ce n'eſt jamais qu'au travers de voiles ſi obſcurs, qu'ils prennent ſouvent le vraiſemblable pour la vérité même.

Chariclée, qui avoit l'imagination remplie de l'idée affreuſe de Thermutis, crut voir en ſonge un homme hideux avec des cheveux hériſſés, & les yeux enfoncés dans

la tête, qui s'approchoit d'elle, & de sa main ensanglantée, lui arrachoit l'œil droit. Ce songe lui fit jetter un grand cri; & ce cri réveilla Theagénes & Cnemon, qui voulurent aussi-tôt en sçavoir la cause. Ce n'est rien, répondit Chariclée, après avoir porté la main à son œil, pour s'assurer qu'il y étoit encore. Theagénes ayant persisté dans la résolution de sçavoir ce qui avoit causé sa frayeur : Je songeois, lui dit-elle, qu'un homme affreux, & tel qu'il nous a paru tout-à-l'heure, s'étoit approché de moi; & que me tirant de dessus vos genoux où j'étois appuyée, il m'avoit arraché l'œil droit : mais j'aimerois mieux les avoir perdus tous deux, que de vous avoir donné cette inquiétude, & vous faire chercher dans l'avenir de nouvelles disgraces. Les malheurs qu'on appréhende, dit Cnemon, sont souvent au-dessus de ceux même que l'on ressent; & je ne sçais lequel des deux seroit le plus à souhaiter, ou d'être malheureux avec de belles espérances, ou d'être heureux avec des pressentimens d'une disgrace prochaine. Mais si vous voulez vous fier à l'intelligence que je puis avoir des choses futures, je vous dirai ce que je pense sur votre songe, quand vous

aurez répondu à une queſtion que j'ai à vous faire. Cnemon ayant demandé à Chariclée ſi elle avoit encore ſon pere & ſa mere, elle lui répondit qu'elle les avoit laiſſés pleins de vie. Eh bien, reprit-il, il ne faut point chercher ailleurs l'explication de votre ſonge : nos parens ſont, après les Dieux, les auteurs de notre vie ; & c'eſt d'eux que nous tenons la lumiere du jour. La perte de votre œil droit, qui vous a été arraché de force, vous doit faire craindre d'avoir perdu votre pere. Vos prédictions me font peur, dit Chariclée ; & je ſerois inconſolable de cette perte, ſi je la croyois aſſurée. Cela peut n'être pas, répondit Cnemon ; les Dieux prennent ſouvent plaiſir à ſe jouer de la foibleſſe de nos intelligences. Mais nous rêvons nous-mêmes de perdre en frivoles diſcours un tems que nous devrions employer à procurer notre liberté. Que faiſons-nous dans cette caverne environnés d'ennemis ? Attendons-nous qu'on nous vienne ſurprendre, & qu'une main barbare nous jette dans de nouveaux fers ? De quoi nous ſert la vue de ces tréſors ? Peuvent-ils fournir au moindre de nos beſoins ? Et ne ſont-ils pas plus propres à exciter la cupidité de nos ennemis, qu'à

nous garantir de la faim dont nous ſommes preſſés ? Après tout, quelque riſque qu'il y ait pour nous à paroître, il vaut mieux ſortir d'ici au hazard d'être repris, que de nous réſoudre à n'en ſortir jamais. Et quel autre que vous, lui répondit Theagénes, eſt plus propre à nous conduire ! La connoiſſance que vous avez de ce pays, & l'uſage de la langue Egyptienne, vous mettent en état de prendre un parti convenable aux conjonctures où nous nous trouvons. Sauvez-vous, ſauvez-nous, & dites-nous ce qu'il nous faut faire pour aſſurer notre ſalut commun. Il faut d'abord, répondit Cnemon, nous défaire de Thermutis ſous quelque prétexte. C'eſt un homme léger, querelleux, brutal, & qui ne reſpire que la vengeance de Thiſbé, qu'il nous ſoupçonne d'avoir fait mourir, quoiqu'il n'ait pas oſé le faire paroître. Je vais tâcher de l'écarter dans la campagne, pendant que vous irez tous deux m'attendre dans un petit bourg, appellé *Chemmis*, que vous trouverez ſur une éminence, près de ce fleuve, au midi du lac : mais je ſerois d'avis, continua-t-il, que pour n'être pas reconnus, vous priſſiez la précaution de vous couvrir de quelques haillons, dont il ne manque point ici. Nous

ſommes plus obligés que nous ne penſons à cet homme hideux, qui vient de vous arracher un œil, dit il à Chariclée, avec un ſouris malin, puiſqu'il vous a miſe en état d'avoir déſormais moins à craindre de l'éclat de vos charmes. Ils s'engagerent enſuite, par ſerment, à être fidéles à leurs promeſſes, & prirent les Dieux à témoin qu'ils ne s'abandonneroient jamais, & qu'ils partageroient enſemble, autant qu'ils le pourroient, les rigueurs ou les douceurs de leur deſtinée ; après quoi ils ſe mirent en chemin pour ſortir de ce lieu ténébreux. A l'entrée de la caverne ils trouverent, comme ils s'y étoient attendus, Thermutis qui enſéveliſſoit le corps de ſa chere Thiſbé, & l'arroſoit de ſes larmes. Cnemon lui fit abréger ſa cérémonie ; & moitié gré, moitié force, le conduiſit dans un bois épais, où il eſpéroit trouver quelque moyen de s'en délivrer, tandis que Theagénes & Chariclée prenoient le chemin de Chemmis. Thermutis, que Cnemon avoit jugé à propos de faire marcher devant comme un Guide, qui devoit connoître le pays, alloit ſon chemin l'eſprit tout occupé de ſa douleur, & s'enfonçoit inſenſiblement dans le bois. Ils rencontrerent des troupeaux que

gardoient quelques bergers. Ceux-ci furent tellement effrayés de la figure hideuse de cet homme, qu'ils en prirent la fuite. Thermutis se saisit d'un gros mouton qu'il écorcha sur le champ ; & comme il étoit pressé de la faim, il l'alloit manger tout crud, quand Cnemon lui dit qu'il alloit dans une cabane voisine qu'il connoissoit, chercher du feu & du bois sec : & sans attendre presque de réponse, il marche à grands pas vers l'extrémité du bois, se rend en peu de tems sur les bords du Nil, & abandonne Thermutis à son malheureux sort. Celui-ci voyant que Cnemon ne venoit pas, & pressé du besoin de manger, se remplit de ces viandes crues, & s'endormit ensuite au pied d'un arbre, où un serpent avoit son nid. Il en fut piqué ; & comme il n'étoit pas en lieu de pouvoir être secouru, il mourut de cette piquure : ainsi des bras du sommeil il passa doucement dans ceux de la mort.

Quand le jeune Grec se vit en liberté, il coupa ses cheveux, qui l'auroient pu faire prendre par les Egyptiens pour un des bandits du lac, & continua son chemin vers Chemmis, où il ne doutoit plus que Theagénes & Chariclée ne se fussent rendus. Comme il se disposoit à passer le Nil, il

apperçut le long du rivage un vénérable vieillard vêtu à la maniere des Grecs, qui se promenoit fort tristement, & sembloit s'entretenir avec le Dieu du fleuve du sujet de ses ennuis. Cnemon s'arrêta quelque tems à le considérer ; & s'étant apperçu qu'il étoit si occupé de ses pensées, qu'il ne le voyoit seulement pas, il se présente devant cet homme, & le salue civilement en langue Gréque. Le compliment qu'il lui fit signifioit, *soyez joyeux*, *réjouissez-vous* : le bon vieillard répondit, que l'état présent de sa fortune & le souvenir de ses malheurs passés, ne lui permettoient pas d'avoir de la joie. Cette réponse augmenta la curiosité de Cnemon, qui lui demanda s'il étoit Etranger ou Egyptien. Je suis d'Egypte, répondit le vieillard ; & ce n'est que par un effet bizarre de ma mauvaise fortune, que vous me voyez aujourd'hui vétu à la Gréque. Je serai ravi, reprit Cnemon, d'apprendre la cause de ce changement. Et moi, dit le vieillard, je vous en ferai le récit avec plaisir : je me sens déja pour vous une sorte de confiance, que je n'ai encore eue pour personne ; & quoique mes maux ne puissent guéres recevoir de consolation, il me semble pourtant que je trou-

verai quelque sorte de soulagement à vous les dire. Mais, continua-t'il, ce lieu n'est guéres propre à vous faire un récit aussi long que le demande l'histoire de mes avantures. Si vous voulez accepter une retraite que je vous offre proche d'ici, nous y serons plus commodément que par tout ailleurs, & dans une liberté entiere de nous entretenir. En disant cela le vieillard lui montroit le bourg de Chemmis, qui étoit de l'autre côté du fleuve. J'accepte volontiers l'offre que vous me faites, lui dit Cnemon, autant pour répondre à votre invitation, que par le besoin que j'ai de prendre du repos : outre que je serai bien aise de me trouver dans ce bourg, où j'ai promis à quelques personnes de me rendre. Ils entrerent dans une barque, qui les passa aussi-tôt de l'autre côté du Nil.

Quand ils furent au bourg de Chemmis, le vieillard conduisit Cnemon dans une maison assez jolie, bâtie d'une maniere simple, néanmoins propre & réguliere, & où la fille de l'hôte, qui pour lors étoit absent, les vint recevoir, accompagnée de quelques esclaves. Toutes s'empresserent à donner à ce bon vieillard des marques de respect & de bienveillance, & à sa consi-

dération, rendirent à Cnemon les mêmes ſervices. Les unes leur lavoient les pieds, qu'elles eſſuyoient enſuite avec une toile de fin lin filée de leurs propres mains : les autres leur préparoient des lits ; & d'autres enfin leur dreſſerent une table, qui fut bientôt couverte de pain fort blanc, & de toute ſorte de fruits de la ſaiſon. Quand Cnemon vit cet empreſſement & ces manieres officieuſes, il en parut ſurpris, & demanda au vieillard ſi ce lieu étoit ſon ſéjour ordinaire, ou ſi le hazard l'y avoit conduit ; que pour lui il ne reconnoiſſoit rien là des façons Egyptiennes, & qu'il l'avoit ſans doute conduit dans la maiſon de Jupiter Hoſpitalier. Non, mon fils, lui dit le vieillard : ce n'eſt pas la maiſon d'un Dieu ; mais elle appartient à un homme, qui fait bien révérer les Dieux, protecteurs des étrangers & des malheureux. Sa vie eſt errante par le monde, parce qu'il eſt marchand : mais bien loin qu'il ait pris, comme il arrive ſouvent aux perſonnes qui voyagent, les vices des différentes nations où ſon trafic l'a porté ; il en a au contraire recueilli toutes les vertus, qu'il a raſſemblées dans ſa maiſon, & dans la pratique deſquelles il éleve ſa fille unique & ſes eſclaves. Il eſt

civil, honnéte, respectueux pour les Dieux, fidéle à ses amis, religieux observateur de sa parole, & sur toutes choses, sensible au plaisir d'obliger un malheureux. Je ne sçais comment j'en fis la rencontre, un jour que j'errois dans une campagne voisine de ces lieux : il fut touché de pitié de l'état triste où il me trouva, & m'amena dans sa maison, où j'ai depuis été comme son propre enfant, ou plûtôt comme son pere. J'y trouve tous les adoucissemens que ma douleur peut recevoir ; & je n'en sors guéres que pour me promener sur les bords du fleuve où vous m'avez rencontré. Le hazard m'y fait souvent rencontrer des personnes oisives comme moi, & quelquefois affligées ; mais il ne m'a point encore fait trouver cette estime & cette confiance que je me suis sentie pour vous dès le moment que je vous ai vu, & qui est nécessaire au récit que vous attendez de moi. Cnemon témoignoit beaucoup d'impatience de l'entendre ; mais le bon vieillard l'obligea de manger, en lui disant agréablement que le Poëte Homére mettoit toutes les autres affaires après celles de la table. On leur servit des noix, des avelaines, des figues, des dates, & autres fruits semblables, qui étoient la

nourriture ordinaire du vieillard, avec de l'eau pure. Avant toutes choſes, continua-t'il, offrons les prémices de ce repas aux Dieux, ſelon la pieuſe coutume des ſages d'Egypte; puis ayant pris une coupe d'eau pure, qu'il verſa à terre : *J'offre*, dit-il, *cette effuſion aux Dieux de ce Pays & à ceux de la Gréce, & même à Apollon de Delphes, & aux manes de mes vertueux enfans Theagenes & Chariclée.*

En finiſſant ce diſcours, les larmes lui vinrent aux yeux en ſi grande abondance, qu'il ſembloit vouloir faire une ſeconde effuſion en l'honneur de ſes enfans. Cnemon, ſurpris au dernier point d'entendre nommer deux perſonnes qui lui étoient ſi cheres : Comment! dit-il, après l'avoir quelque tems conſidéré; vous êtes le pere de ces aimables enfans! Je le ſuis aſſurément, répondit le vieillard, par l'affection paternelle que je conſerve pour eux; & il y a long-tems que la tendreſſe a pris dans mon cœur la place & les ſentimens de la nature. Mais vous, ajoûta-t'il, les connoiſſez-vous? Je les connois ſi bien, répondit Cnemon, que je puis vous aſſurer qu'ils ſont en parfaite ſanté; & que ſi vous voulez me faire un récit fidéle de leurs avantures & des vô-

tres, je vous donnerai bientôt la ſatisfaction de les voir. Il lui raconta enſuite comment il en avoit fait la connoiſſance, ce qui leur étoit arrivé dans l'Iſle, comment ils s'étoient ſauvés enſemble de la caverne, & qu'enfin ils étoient convenus de ſe trouver tous les trois dans le Bourg de Chemmis.

Le bon vieillard ne pouvoit contenir ſa joie, tant elle étoit grande. Tantôt il rendoit graces aux Dieux ; tantôt il remercioit Cnemon, & faiſoit à tous momens des exclamations dans l'excès de ſon tranſport. Quand il eut repris ſes eſprits, & qu'ils furent ſur la fin du repas, Cnemon, dans l'impatience d'apprendre une hiſtoire qui étoit devenue plus intéreſſante pour lui depuis qu'elle lui avoit paru devoir être celle de Theagénes & de Chariclée, pria Calaſiris (c'étoit le nom du vieillard) de ſe ſouvenir de ſa parole. Vous ſçavez, mon pere, lui dit-il, que Bacchus ſe plaît dans le récit des évenemens merveilleux ; & c'eſt lui qui m'inſpire de vous demander de ne pas différer plus long-tems à me raconter une hiſtoire, où vous ſçavez que je prens tant de part. Je le ferai volontiers, répondit Calaſiris ; & je ſuis bien mortifié de ce

que Nauſicles n'eſt pas ici : depuis que je ſuis dans ſa maiſon, il m'a fait bien des fois la même priere ; & je ne ſçais comment il eſt arrivé, qu'à force de temporiſer, je n'ai encore pu lui donner cette ſatisfaction. Nauſicles ! dit Cnemon, tout étonné d'entendre un nom qui ne lui étoit pas inconnu. Et où eſt-il ? Il eſt allé, répondit le vieillard, à la chaſſe de certaines bêtes féroces, qu'on appelle *hommes*, ou *gardeurs de vaches*, gens qui ſe retirent dans des cavernes creuſées dans de petites Iſles au milieu d'un lac, où ils vivent de vol & de brigandage. Et quel tort lui ont-ils fait, demanda Cnemon ? Ils lui ont enlevé, répondit Calaſiris, une jeune fille d'Athénes, qui s'appelloit *Thisbé*. Elle jouoit du lut à charmer : ſes graces naturelles, jointes à une connoiſſance parfaite de la Muſique, qu'elle avoit appriſe en Gréce, la lui avoient rendue infiniment chére ; & il avoit formé le deſſein de la mener en Ethiopie pour s'en faire un mérite auprès de la Reine, & s'aſſurer une protection dans cette Cour. Depuis ce tems-là il n'a rien oublié pour la recouvrer. Il s'eſt adreſſé à Mitranes, Lieutenant d'Oroondates, & Capitaine de la garniſon établie pour la défenſe

de ce Bourg, & lui avoit donné une grosse somme d'argent pour l'engager à en faire la recherche. Il a même voulu l'y accompagner ; & s'est mis à la tête de tout ce qu'il a pu ramasser de gens armés pour forcer ces bandits dans leurs retranchemens, & purger le pays d'un voisinage aussi redoutable : j'espére que les Dieux, protecteurs de l'Egypte, appuyeront la justice de son entreprise, & lui feront trouver celle qu'il cherche, & à moi des enfans, dont la perte me rend jusqu'à présent la vie insupportable. Cnemon auroit bien pu lui en dire des nouvelles de plus fraîche date : mais il vouloit sçavoir l'histoire du bon vieillard, & il ne cessoit de le presser d'en commencer le récit, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE DE CALASIRIS.

JE suis fils de Calasiris, Grand-Prêtre de la Déesse Isis dans le Temple de Memphis. J'eus le malheur de perdre mon pere d'assez bonne heure ; mais avant sa mort il me déclara héritier de son Pontificat, & me mit sous la protection de la Déesse. Quelques années après je me mariai : j'épousai une femme dont j'eus deux enfans mâles,

& qui ne me donna jamais d'autre chagrin que celui de ſa mort. Je faillis à mourir moi-même de regret ; & je ne m'en conſolai, que dans la penſée que ce ſeroit peut-être le dernier malheur de ma vie. Mais hélas ! ce n'étoit encore là que la premiere influence de cet aſtre malin, qui avoit préſidé à ma naiſſance ; & le cruel Saturne me réſervoit bien d'autres maux que je ne pouvois éviter, quand il eût été en mon pouvoir de les prévoir. Ce fut cet aſtre cruel & ennemi de mon repos, qui conduiſit à Memphis une jeune femme de Thrace, qu'on avoit priſe avec le fameux Eſope ; adroite, galante, riche des préſens de ſes amans, dont elle étoit toujours ſuivie, & que je puis dire la plus belle perſonne que j'aye vuë après Chariclée. Rhodope, c'étoit ſon nom, étoit depuis quelque tems à Memphis, où elle étaloit tous ſes charmes ; & je la vis ſouvent dans le Temple, où ſa beauté attiroit plus de monde que celle de la Déeſſe. J'ai honte de le dire ; je ne puis pourtant m'empêcher d'avouer que j'en fus moi-même touché, & que j'en perdis plus d'une fois la raiſon. En vain je m'efforçai d'étouffer des ſentimens auſſi indignes de moi : je ſentois bien que je n'en étois

pas le maître, & que le Grand-Prêtre de la Déesse Isis n'étoit pas assez fort, pour tenir contre les beaux yeux de Rhodope. Tout ce que je pus faire, ce fut de lui cacher mes sentimens, & de lui dérober, par une espéce de vengeance, la gloire de son triomphe; car elle auroit cru avoir vaincu tous les Dieux de l'Egypte, si elle eût pu remporter la victoire sur un homme, dont la réputation répondoit assurément à la dignité de son ministére.

Cependant, honteux de moi-même, je me prosternois aux pieds de la Déesse, & j'implorois son secours contre mes foiblesses. Chaste Déesse, lui disois je avec beaucoup de douleur, vous ne voulez être servie que par des cœurs purs : chassez-moi donc de votre Sanctuaire, ou me délivrez d'un amour profane qui doit vous offenser; & ne permettez pas que je sois sensible à d'autres beautés, qu'à celles qui sont dans les Cieux. Après lui avoir fait souvent cette priere, il me sembla que ma raison se fortificit contre ma passion; & j'eus assez de force pour résister au plaisir de voir Rhodope : c'est tout ce que je pus faire de mieux avec ma raison fortifiée. Mais je sentois toujours dans mon cœur de vives impressions

pressions que je ne pouvois détruire, & une intelligence secréte que Rhodope y entretenoit. Enfin assez foible pour craindre encore, & assez fort pour souhaiter de guérir, je pris la résolution de m'éloigner, persuadé que l'éloignement & l'absence sont les moyens les plus courts & les plus assurés pour surmonter une violente inclination. Ce qui acheva de me déterminer à me bannir volontairement de mon pays, ce fut un Oracle que m'avoit autrefois rendu la Déesse, par lequel elle me faisoit appréhender de voir un jour mes deux fils se disputer les armes à la main l'honneur du Sacerdoce, & remplir le Temple où je sacrifiois de l'horreur de leurs combats.

Je m'éloignai donc, autant pour m'épargner le spectacle dont j'étois menacé, que pour arracher de mon ame l'idée fatale que les charmes de Rhodope y avoient laissée. J'eus grand soin de cacher le vrai sujet de ma retraite : pour cet effet, je feignis d'aller à Thebes voir Thyamis mon fils aîné, dont j'avois confié l'éducation à son oncle maternel. A ce nom de *Thyamis*, Cnemon ne put s'empécher de témoigner sa surprise ; mais s'étant tout à coup imposé silence, pour entendre la suite de ce discours, Calasiris

continua le récit de ſes avantures. Je m'embarquai, reprit-il, incertain de la route que je tiendrois, & réſolu de me laiſſer conduire au gré des vents, quand je fis réflexion qu'il y avoit à Delphes un fameux Temple dédié à Apollon, où je pourrois trouver une retraite ſûre & honorable pour un homme de ma ſorte. Je crus que cette penſée m'étoit inſpirée par les Dieux. Je fis voile auſſitôt du côté de la Gréce, où j'abordai par le Golfe de Criſſa, & de-là je pris ma route vers la Ville de Delphes. Dès que je fus arrivé au pied du Mont-Parnaſſe, & à la vûe de cette Ville conſacrée au culte d'Apollon, il me ſembla voir le ſéjour des Dieux, & entendre leur admirable concert. Il faut avouer que cette ſituation de Delphes, la plus heureuſe qui fut jamais, & cette montagne du Parnaſſe, qui ſemble prendre un effort dans les airs, d'où elle forme une enceinte qui embraſſe toute la Ville, ont une majeſté qu'on ne trouve point ailleurs.

Vous en parlez, interrompit Cnemon, comme ſi vous étiez inſpiré du Dieu qui y préſide ; & je me ſouviens que mon pere nous en fit la même deſcription à ſon retour de l'Aſſemblée des Amphictyons, où en qua-

lité d'Augure, il avoit été député par la République d'Athénes. Quoi, mon fils, repartit le vieillard, vous êtes donc Athenien! Oui certes, répondit Cnemon, & le nom d'*Ariſtippe* mon pere ne vous eſt peut-être pas inconnu : mais continuez, je vous prie; j'ai trop de plaiſir à vous entendre. Je montai donc le ſacré vallon, continua Calaſiris, après m'être purifié dans la fontaine Caſtalie, & j'allai droit au Temple, parce que c'étoit l'heure où la Pythie devoit rendre ſes Oracles. Dès que j'y fus entré, je me ſentis ſaiſi de cette horreur religieuſe qu'inſpirent les choſes ſaintes, & me jettai promptement à genoux pour faire ma priere. Auſſi-tôt après j'entendis la Pythie (car le Dieu Apollon l'avoit inſpirée ſur mon ſujet) qui répondoit ainſi à ma priere :

Je parle à vous, homme étranger,
Qui n'avez pû vous dégager
Que par l'abſence :
Attendez avec confiance;
En peu de tems par moi ſerez remis
Dans la fertile Egypte & parmi mes amis;
Soyez ici en aſſurance.

Après cet Oracle, qui me sembla sortir de dessous les pieds de la Pythie, j'allai me prosterner devant l'autel d'Apollon, en le priant qu'il lui plût de m'être propice en toutes choses. Je me vis à l'instant environné de tout le peuple qui étoit dans le Temple, & qui commença à glorifier le Dieu qui venoit de rendre à mon arrivée un Oracle, où il m'appelloit son ami; ce qui n'étoit encore arrivé, disoient-ils, qu'à moi & à un certain Lycurgue de Lacedémone. Depuis ce tems-là je fus chez eux en si grande vénération, ils me firent tant d'amitiés, & me rendirent tant de services, que je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir quitté mon pays. Non seulement ils me logerent dans l'enceinte du Temple, mais le Sénat eut encore la bonté de m'assigner une pension sur les revenus de la Ville. Cette retraite ne me fut pas moins avantageuse qu'honorable; car la nouveauté du lieu, la fréquentation des Prêtres & de ce qu'il y avoit dans la Gréce de plus distingué, les conversations fréquentes sur des matieres de Philosophie & de Théologie Gréque & Egyptienne, la pompe des sacrifices & des jeux publics, les Oracles nouveaux, les Spectacles, les Ambassades, & mille autres

choſes capables d'occuper agréablement l'eſprit, effacerent enfin le ſouvenir de Rhodope, ou du moins je n'y fus plus ſenſible; & je louai les Dieux de m'avoir délivré de cette paſſion.

Je ne pouvois plus paroître en public ſans être environné de gens qui me demandoient des particularités de mon pays ; & ma maiſon étoit devenue le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de gens curieux dans la Gréce. On ſçait que la curioſité eſt de tous les pays ; mais on ſçait auſſi que les Grecs en ont plus que les autres nations. C'eſt par-là qu'ils ont acquis une ſi grande intelligence des lettres, & une connoiſſance ſi parfaite des mœurs & des coutumes étrangeres, qui les ont rendus les plus ſçavans peuples de la terre.

Les uns m'interrogeoient ſur les cérémonies & le culte que nous rendons à nos Dieux, & me demandoient pourquoi on adore différentes eſpéces d'animaux dans les différentes parties de l'Egypte. D'autres vouloient que je leur racontaſſe la ſtructure des fameuſes Pyramides de Memphis ; & d'autres enfin le mouvement des cannes. Mais il n'y avoit rien dont ils paruſſent plus curieux, que du débordement du Nil ; & ils

me demandoient ſur toutes choſes ce qui étoit cauſe qu'il ne débordoit jamais qu'aux plus grands jours de l'été, contre la coutume des autres fleuves. Je répondois à toutes ces queſtions d'un air à exciter encore plus leur curioſité; & comme j'étois fort verſé dans la lecture de nos livres ſaints, où tous ces phénoménes ſont traités à fond, il m'étoit aiſé d'éclaircir leurs doutes d'une maniere à ne leur rien laiſſer déſirer, & à leur donner en même-tems une grande idée de mon ſçavoir. Ils parurent ſur tout fort contens de l'éclairciſſement que je leur donnai ſur le débordement du Nil. Je leur dis d'abord que ce fleuve tiroit ſa ſource des montagnes d'Ethiopie aux extrémités de la Lybie, entre l'Orient & le Midi; qu'il ſe débordoit effectivement dans le plus fort de l'été, & quand les autres rivieres ſont plus baſſes : mais que ce débordement, ſi favorable aux terres de la baſſe-Egypte, qui en étoient conſidérablement engraiſſées, n'étoit pas cauſé, comme quelques-uns ſe l'étoient fauſſement imaginé, par la violence des vents appellés *Etheſiens*, qui oppoſés au cours de ce fleuve, le font ſortir de ſes bornes; mais plûtôt parce que ces mêmes vents qui régnent dans le tems du ſolſtice d'été,

ramaſſent une grande quantité de nuées qu'ils chaſſent devant eux du Septentrion au Midi, juſques à cette partie du monde, qu'on appelle la *ceinture brûlée*, où ſe trouvant arrêtées & diſſoutes par l'exceſſive chaleur, elles tombent en pluies abondantes qui groſſiſſent extrêmement le Nil, & le font répandre dans la campagne : ce qui fait que les eaux en ſont douces comme des eaux de citernes, & qu'il ne s'y eléve point de vents, ce qui ne manqueroit pas d'arriver comme ſur les autres rivieres, ſi le Nil étoit groſſi par la fonte des neiges.

C'eſt ainſi que je les entretenois toutes les fois qu'ils m'en fourniſſoient l'occaſion. J'avois autant de plaiſir à leur dire ce que je ſçavois des merveilles d'Egypte, qu'ils en avoient peut être à me l'entendre raconter. Un jour que je leur expliquois, comme je viens de vous le dire, la cauſe phyſique du débordement du Nil, le Grand Prétre d'Apollon nommé *Charicles*, à qui je fus depuis lié de la plus étroite amitié, me dit qu'il étoit de mon ſentiment ſur ce qui occaſionnoit l'inondation des terres d'Egypte, & qu'il ſe ſouvenoit de l'avoir oui dire de même aux Prêtres qui habitent parmi les Catadoupes du Nil. Vous avez donc été en Egypte, lui

dis-je ? A quoi il me répondit qu'oui : Et comme je lui demandois ce qui avoit donné occasion à ce voyage, Mes malheurs, me dit-il, mais qui dans la suite ont été la source d'un vrai bonheur. Et après avoir fait retirer tous ceux qui nous écoutoient, il se mit à me raconter son histoire, en ces termes.

HISTOIRE DE CHARICLES.

J'Etois marié depuis plusieurs années sans avoir encore eu d'enfans, quand les Dieux, fatigués des priéres & des sacrifices que je faisois continuellement pour en obtenir, me donnérent une fille qui devoit être la consolation de ma vieillesse & la récompense de ma vertu. Mais l'Oracle que je consultai peu de jours après la naissance de cette enfant, me prédit que je n'en jouirois pas long-tems, & deslors je menai une vie assez triste, ne me consolant que dans l'espérance d'accomplir bientôt par ma mort ce que l'Oracle n'avoit pas clairement expliqué. Dès que ma fille fut en âge d'être mariée, je songeai à lui choisir un époux. Il s'en présentoit en assez grand nombre, parmi lesquels je préferai celui qui me parut le plus sage, & qui étoit le plus aimable aux yeux de ma

fille. Comme la prudence humaine ne ſçauroit forcer l'ordre des Deſtinées, toutes les précautions que j'avois priſes pour ménager à ces deux époux une vie douce, devinrent inutiles ; la nuit des noces leur fut fatale. Le feu prit à leur chambre, & le lit nuptial leur ſervit de tombeau. Pour comble de diſgrace, ma femme mourut peu de tems après, & je demeurai ſeul en proye à toute l'amertume de ma douleur. Ma maiſon, mon Temple, mes fonctions ; tout me devint inſupportable. Je réſolus de ſortir de Delphes pour chercher ailleurs quelque conſolation : mais je vis bien qu'il n'eſt pas ſi aiſé de ſe fuir ſoi-même, que de fuir ſon pays ; & qu'un homme affligé ſe retrouve par tout. La Gréce avec ſes riches provinces, ſes villes célébres, ſes jeux publics, & ſes Temples magnifiques, ne diminua point dans mon eſprit affligé le chagrin que me donnoit la perte de ce que j'avois de plus cher au monde. Après avoir parcouru toute la Gréce, je réſolus d'en ſortir pour le reſte de mes jours, & d'errer par le monde, juſqu'à ce que jeuſſe enfin trouvé par la mort une fin à mes peines. Je commençai par l'Egypte : je remontai le fleuve du Nil, viſitant avec ſoin les villes & les monumens antiques qu'on trouve ſur ſes bords. Je

m'arrêtai quelque tems aux Catadoupes, aux pieds de ces affreux rochers par lesquels le Nil, sortant de l'Ethiopie, forme différentes cascades connues sous le nom de *Cataractes*, & d'une onde irritée qu'il roule avec beaucoup de bruit & de précipitation, semble vouloir engloutir toute l'Egypte. Je fixai là mon séjour, autant par curiosité que par un secret pressentiment d'une meilleure fortune.

Cependant l'abord des étrangers qui viennent trafiquer dans ces lieux, les nouveautés qui s'y présentent chaque jour, & plus que tout cela le tems qui se rend toujours maître des habitudes & des passions, avoient insensiblement effacé de mon esprit une partie de ces tristes idées que j'avois apportées de la Gréce. Lorsque je sentis ma douleur diminuée, l'amour de la patrie, naturel à tous les hommes, se réveilla en moi & m'inspira le dessein de revoir Delphes. Ce desir s'étant fortifié peu à peu, j'étois prêt de partir pour y retourner, lorsque je rencontrai près du Temple d'Isis un homme d'assez bonne mine quoique Ethiopien, nommé *Sisimithre*, Envoyé du Roi d'Ethiopie vers Oroondates Gouverneur de l'Egypte pour le Roi des Perses. Cet Envoyé me salua, & me dit en assez mauvais Grec qu'il avoit quelque chose

à me communiquer. Et m'ayant conduit ſous le portique du Temple pour m'entretenir avec plus de liberté : J'ai remarqué, me dit-il d'un air myſtérieux, que vous cherchiez curieuſement des racines des Indes & d'Ethiopie pour les emporter en Gréce : j'en ai des meilleures, que je vous vendrai ſi vous voulez ; mais il ne faut pas, ajouta-t-il en riant, y regarder au prix. Lui ayant dit que je le voulois bien, pourvû qu'il ne me ſurfit pas, il tira de deſſous ſa robbe un petit ſac qu'il me fit voir plein de pierreries & d'emeraudes d'une groſſeur prodigieuſe, & d'un éclat ſi merveilleux qu'on avoit peine à en ſoutenir la vûe. Je regardai cet homme à mon tour, & lui dis en riant qu'il falloit que l'arbre qui avoit produit de tels fruits fût bien précieux, & que je n'étois ni aſſez riche pour les payer, ni aſſez ambitieux pour les déſirer. Vous les aurez, me dit-il, en prenant un ton de voix ſérieux ; & ils ne vous couteront que les ſoins que vous donnerez à une jeune fille qu'on voudroit dérober aux yeux de ſon pere en la confiant à un honnête homme, tel que vous me paroiſſez. Il y a ſept ans que je trouvai cette enfant expoſée au milieu d'un chemin dans ſon berceau avec ces pierreries que vous voyez, & une ceinture

où ſont écrits en caractéres de notre pays le nom de ſes parens & le lieu de ſa naiſſance. Je ne vous expliquerai point cette écriture, car le ſecret m'en a été recommandé ; mais peut être ſe trouvera-t'il quelqu'un qui l'entendra, & par là vous apprendrez la naiſſance de cette fille qui aſſurément n'eſt pas une beauté commune. Je l'ai fait élever juſqu'ici avec beaucoup de ſoin par des femmes de paſteurs : mais voyant qu'elle embelliſſoit tous les jours à un point qu'elle étoit en danger d'être remarquée, je l'ai amenée avec moi dans le deſſein de la confier à quelque étranger honnête homme, qui lui tint lieu de pere,& qui prit un ſoin raiſonnable de ſon éducation. Je me ſuis informé de vous avec beaucoup d'exactitude, m'ajouta-t'il ; & je n'en ai eu que de bons témoignages. Si vous voulez me ſuivre, je vous mettrai entre les mains ce précieux dépôt ; & ſi la fortune de cette enfant ne vous dédommage pas des ſoins que vous prendrez pour elle, les Dieux ſeront votre récompenſe. L'Ethiopien me mena enſuite en ſon logis pour me faire voir cette enfant, que je trouvai fort grande pour ſon âge. Je fus ſurpris de l'éclat merveilleux de ſa beauté, & ſur tout de la blancheur de ſon teint qui n'eſt pas ordinaire aux

gens de ſon pays. Je m'en chargeai auſſi-tót ; & je promis de l'adopter, & de lui donner tous les ſoins d'une tendreſſe paternelle , comme ſi le Dieu Appollon me l'avoit lui-même confiée. Je confirmai ma promeſſe par pluſieurs ſermens au nom des Dieux de la Gréce & d'Ethiopie ; & je promis en outre de les renouveller le lendemain aux pieds de la ſtatue d'Iſis.

En effet dès que le jour parut , je me rendis au Temple de la Deeſſe pour y attendre l'Ethiopien. Après l'avoir attendu long tems inutilement , l'impatience me prit ; je retournai à ſon logis , où j'appris de ſon hôte qu'il étoit parti avant le jour par un ordre exprès d'Oroondates,qui ſans égard au droit des gens l'avoit menacé de lui faire couper la tête s'il ne ſortoit de l'Egypte avant le lever du ſoleil. Le Gouverneur s'étoit porté à cette extrémité , ſur ce que l'Envoyé lui avoit défendu de la part du Roi ſon maître de toucher d'avantage aux mines d'émeraudes, qu'il déclaroit lui appartenir. J'appris ſeulement de ſon hôte,qu'il avoit ordre de me remettre le ſac de pierreries avec la ceinture , & de me recommander ſur toutes choſes de me reſſouvenir de ma promeſſe & de mes ſermens. Ce dernier point n'étoit pas fort néceſſaire:j'avois déja conçu pour Chariclée , car je ne l'appellois plus que de mon

nom, toute la tendresse dont le cœur d'un pere peut être capable. Les graces naissantes qui accompagnoient toutes ses petites actions, jointes à la confiance qu'elle me témoigna d'abord, m'avoient gagné à un point, que je ne la regardois plus que comme ma propre fille. Le plaisir que j'avois de posséder ce petit trésor, me fit penser aux moyens de m'en assurer la possession. Pour cet effet, je pris la résolution de partir incessamment des Catadoupes. Je me mis sur le Nil jusques à la mer, où je trouvai fort à propos un vaisseau qui faisoit voile pour la Gréce. Notre voyage fut des plus heureux : nous arrivâmes bientôt à Delphes, où après être rentré dans mon Pontificat, je ne songai plus qu'à en remplir paisiblement les fonctions, & à jouir de la vûe de Chariclée. Elle croissoit & embellissoit à mes yeux ; & chaque jour sembloit lui donner une grace nouvelle. Elle étoit devenue une des plus belles filles du pays ; & quelque part qu'elle parût, soit au Temple, au Théâtre, ou dans la place publique, elle s'attiroit à l'instant les regards de tout le monde.

Au bout de quelque tems, que je la vis en âge d'être mariée, je lui découvris les intentions que j'avois de la donner au fils de ma sœur, jeune homme bien fait, de bonnes

mœurs, & par-deſſus cela d'une capacité au-deſſus de ſon âge. Je ne ſçais ſi ce choix lui déplut, ou ſi elle a une averſion ſecrette pour le mariage; mais quelque choſe que j'aye pû lui dire je n'ai pû rien gagner ſur ſon eſprit, quoique j'aye employé pour cela les diſcours les plus perſuaſifs & les plus forts. Voici, me dit le vieillard, en me regardant d'un air touché, une occaſion propre à mettre en œuvre toute la ſageſſe de votre pays & l'expérience de votre âge, ſi vous avez quelque amitié pour moi. Chariclée eſt jeune, & par conſéquent ſuſceptible de bien des impreſſions. Je ne lui ai point remarqué d'averſion pour la ſocieté des hommes, quoi qu'elle ſoit d'une vertu rare; & l'eſtime ſinguliere qu'elle fait de vous eſt une grande diſpoſition à faire entrer vos leçons dans ſon âme. Votre âge, vos fonctions, votre ſçavoir vous mettent en état de l'entretenir en particulier ſans que perſonne puiſſe s'en offenſer: ſi vous voulez vous ſervir de ces moyens pour la porter à cette alliance, je ne doute pas que vous ne le faſſiez avec ſuccès, & que je ne doive au généreux Calaſiris la ſatisfaction que j'aurois à trouver Chariclée favorable à mes intentions.

Vous jugez aſſez que je lui promis tous les ſecours qui dépendoient de moi. J'allois

lui en donner de nouvelles assurances ; quand on vint avertir Charicles qu'il venoit d'arriver à la porte un Ambassadeur des Eniens, peuples de la Thessalie qui habitent le long du Golfe Maliaque, qui venoit pour assister aux Jeux Pythiens qui se célébrent de cinq en cinq ans en l'honneur de Neoptoleme fils du valeureux Achille. L'Ambassadeur étoit un jeune homme de haute naissance, nommé *Theagénes*, sorti du sang d'Achille, & né dans la supréme ville d'Hypale. Il avoit quelque air de ce Héros, dont on voyoit par tout les portraits sur le marbre & sur la toile; le port majestueux, la taille dégagée, la tête droite, le regard assuré, la mine fiere ; & portoit comme Achille ses longs cheveux en arriere. Charicles me dit qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller à l'instant recevoir cet Ambassadeur dans le Temple ; & que cette occasion me seroit favorable pour voir Chariclée si je ne l'avois pas encore vûe, parce qu'elle ne manqueroit pas, selon la coutume des Pretresses d'Apollon, de se trouver aux premiéres cérémonies du sacrifice de Neoptoleme que l'Ambassadeur venoit commencer, pour avoir le lendemain plus de commodité à finir cette cérémonie avec toute la majesté & toute l'exactitude qui est dûe

à une ſi grande action. J'avois déja vû cette aimable fille au Temple, où elle ſe trouvoit ſouvent : outre que le goût qu'elle avoit pour la Philoſophie & la Théologie, lui avoit donné plus d'une fois la curioſité de ſe trouver aux petites diſſertations où je traitois des ſecrets de la nature & du culte des Dieux. Néanmoins je ne fis pas ſemblant de l'avoir vûe, & me diſpoſai à me rendre au Temple, où nous trouvâmes que les Theſſaliens avoient déja tout préparé, & qu'ils n'attendoient que le ſouverain Sacrificateur pour commencer le ſacrifice. Quand nous fûmes près de l'Autel & que Theagénes eut immolé quelques victimes, la Pythie entra tout d'un coup dans un entouſiaſme, & prononça cet Oracle :

Celle de qui le nom par Charis *ſe commence,*
Et finit en Cleos ; *& comme auſſi celui*
Duquel le nom ſignifie en ſubſtance
Né de Déeſſe ; *en peu de jours d'ici*
Partiront de mon Temple, & après longuement
Avoir erré ſur mer, finalement
En region du ſoleil noire & teinte
Trouveront le loyer de leur vie très-ſainte.

Auſſi-tôt après que la Prêtreſſe eut prononcé ſon Oracle, on vit tout le monde occupé

à en pénétrer le ſens. Les uns l'expliquoient d'une façon , les autres l'entendoient d'une autre ; & aucun d'eux n'en ſçut faire une juſte application. Les Dieux enveloppent l'avenir de tant de voiles , qu'il eſt bien difficile à de foibles yeux comme les nôtres d'en percer l'obſcurité. Il en eſt à peu près des Oracles , comme des ſonges , qu'on n'interprette jamais bien que par l'événement. Comme la prédiction de la Pythie ne renfermoit rien d'effrayant , & que le peuple avoit d'ailleurs une grande impatience de voir l'appareil du grand ſacrifice, on ſe hâta d'en venir aux cérémonies ; laiſſant au Dieu qui venoit de parler par la bouche de ſa Prêtreſſe, le ſoin de juſtifier dans la ſuite la verité de ſes prédictions.

Comme Calaſiris finiſſoit ces paroles , une ſervante vint qui apporta une lampe allumée , & avertit que la nuit étoit déja avancée. Le vieillard prit la lampe dont il verſa l'huile en l'honneur du Dieu Mercure , en le priant de lui envoyer pendant la nuit d'agréables ſonges , & en ſouhaitant à Cnemon tout le repos , dont il avoit beſoin ; ce qui étant fini, ils ſe coucherent tous deux dans un même lit , pour être plus à portée de continuer le lendemain le récit de leurs avantures.

Fin du ſecond Livre.



Liv. 3.e





AMOURS DE THEAGENES ET CHARICLÉE.

HISTOIRE ETHIOPIQUE.

LIVRE TROISIEME.



E lendemain Calaſiris reprit le fil de ſon hiſtoire en ces termes. Quand les cérémonies du ſacrifice furent achevées, & les Jeux finis.... Elles ne ſont point achevées pour moi, interrompit Cnemon; &

j'aimerois autant être venu après la fête, que de ne pas ſçavoir ce qui s'y eſt paſſé. A cette curioſité, repartit le vieillard, je connois que vous êtes Grec, & que je voudrois en vain vous dérober quelque circonſtance de mon hiſtoire : je ſuis néanmoins charmé que vous y preniez plaiſir; & je vais vous raconter comment tout ſe paſſa dans le Temple & aux Jeux Pythiens, qui furent cette année les plus magnifiques qu'on eût encore vûs.

Le jour de la grande cérémonie étant venu, les Theſſaliens parurent en cet ordre, dans la place où eſt élevé le tombeau de Neoptoleme. Cent jeunes hommes vétus en payſans, ayant l'épaule droite & le bras nus, & portant à la main une hache tranchante, conduiſoient chacun un bœuf noir fort gras, dont les cornes étoient dorées & ornées de fleurs. Après eux venoient un grand nombre d'animaux de toute eſpéce, conduits par des Joueurs de flûtes. Ceux-ci étoient ſuivis de deux bandes de jeunes filles Theſſaliennes, ayant la tête nue & les cheveux épars, & portant ſur leurs têtes, ſans le ſecours de leurs mains, des corbeilles pleines de fruits, de fleurs, & de parfums : elles marchoient en danſant avec beaucoup d'ordre & de meſure, au ſon d'un Hymne ou Cantique qu'elles

chantoient à deux chœurs, & qui étoit composé à la louange de Thétis & de Pelée, de leur fils Achille, & de leur petit fils Neoptoléme.

Chantons cette Nymphe immortelle,
Thétis fille de Nereus,
Digne épouse de Peleus,
Des épouses la plus fidelle.

C'est la souveraine beauté
Dont la mer s'estime honorée,
Dont Venus se seroit parée
Pour relever sa Majesté.

Chantons la glorieuse mere
D'Achille notre second Mars:
Dans les combats & les hazards
Que tout le monde la révére.

Du grand Achille & de Pyrrha
Publions l'heureuse alliance,
Qui donna jadis la naissance
Au Héros qui nous gouverna.

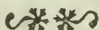
Chantons de ce Pyrrhus la gloire
Qui dompta les fiers Phrygiens,
Et qui sauva les Argiens
Par une célébre victoire.



O fils d'Achille, grand Héros,
O Pyrrhus, ô Neoptoleme,
Dans le temple d'Apollon même
Soyez loués de vos travaux.



Recevez notre ſacrifice
Qui vous eſt offert humblement :
Soyez-nous éternellement
Benin, favorable, & propice.



Préſervez ſur tout ce pays
Et d'ennemis & de ravage :
Favoriſez le labourage ;
Conſervez les fonds & les fruits.

Enfin on voyoit deux compagnies de Cavaliers, chacune de vingt-cinq hommes, montés ſur de très-beaux chevaux Theſſaliens. C'étoient de jeunes hommes bien faits, ſuperbement équipés, & qui ſembloient avoir épuiſé toutes les richeſſes de leur pays pour paroître dignement à cette fête. Au milieu de ces deux compagnies marchoit le jeune Ambaſſadeur, qui portoit un manteau de pourpre, avec des broderies d'or où étoit repréſenté en relief le combat des Centaures avec

ſes Lapythes. Ce manteau étoit attaché par une agraffe d'ambre jaune, ſur laquelle étoit gravée l'image de Pallas Déeſſe de la guerre ; & ſon bouclier repréſentoit la tête de Méduſe. Mais tous ces ornemens n'étoient rien au prix de la grace & de l'air noble de celui qui en étoit revêtu : auſſi attiroit-il les yeux de tout le monde ; & dans cette varieté de choſes capables de donner le plus amuſant ſpectacle, on ne voyoit que Theagénes.

Un moment après, la Prêtreſſe de Diane arriva ſur un char traîné par deux bœufs blancs. Elle étoit revêtue d'une longue robe de pourpre rayonné d'or, & ceinte de deux ſerpens en broderie or & noir, qui s'entrelaſſant derriere & devant venoient ſe nouer au deſſous de ſa gorge. Elle avoit la tête couronnée de laurier, & tenoit de la main droite un flambeau qui devoit ſervir à mettre le feu au bucher ſacré. Dès qu'on la vit paroître, il ſe fit un grand ſilence : on ne ſçavoit ſur qui porter les yeux, ou ſur l'Ambaſſadeur, ou ſur la Prêtreſſe. Ils paroiſſoient l'un & l'autre dignes d'une égale admiration ; il n'y eut que les ſentimens de la nature qui déterminerent les regards de l'aſſemblée : chacun ſuivoit en cela ſon penchant naturel ; les femmes furent attirées par les graces de

Theagénes, & les hommes n'eurent des yeux que pour admirer les charmes & la beauté de Chariclée.

Cependant ceux qui menoient les animaux s'étant rangés autour de l'autel dressé près du tombeau de Neoptoleme, on donna le premier signal, & sur le champ les victimes furent immolées, & tomberent sous les coups des Sacrificateurs : au second signal, l'autel fut chargé des victimes immolées ; & au troisiéme, Theagénes étant descendu de cheval, alla prendre le flambeau des mains de Chariclée pour mettre le feu au bucher, & ce ne fut pas sans que les regards de ces deux aimables personnes causassent à leurs tendres cœurs toute l'émotion qui naît des premieres surprises. Telles sont les inclinations naturelles : elles se font sentir dans les premiers momens ; & les passions qui ne viennent que par le tems, ne se peuvent appeller de véritables passions. Theagénes, qui jusques-là n'avoit eu aucun attachement, se sentit si transporté aux premiers regards de la Prêtresse, qu'il ne douta point d'avoir rencontré le cœur que la nature avoit formé pour le sien ; & Chariclée ressentit à cette premiere entrevue une émotion si ressemblante au trouble de Theagénes, qu'on eût

dit que la simpathie plûtôt que le hazard les avoit raſſemblés. Elle en eut honte ; & pour cacher ſon trouble , ou pour l'arrêter dans ſon commencement, elle s'enveloppa de ſon manteau , & retourna auſſitôt dans ſon appartement : mais elle emportoit avec elle l'idée de Theagénes ; & cette idée lui en diſoit plus cent fois qu'elle n'en avoit vû.

Dans ce moment l'Ambaſſadeur alla mettre le feu au bucher qui devoit conſumer les victimes ; & la cérémonie s'acheva au ſon des inſtrumens. Après cela les Theſſaliens firent des danſes à leur mode , des concerts , des courſes , des feſtins , pendant leſquels les Mimes ou Comédiens repréſentérent des Scênes agréables ; & des hommes armés d'épées & de boucliers danſerent la Pyrrhique. Avant que de ſe lever de table , l'Ambaſſadeur des Theſſaliens prit une taſſe pleine de vin dont il ſalua la ſanté du Grand Prêtre Charicles , & une autre pleine d'eau dont il ſalua la mienne. Le jour diſparoiſſoit inſenſiblement ; & la nuit , impatiente de prendre part aux ſolemnités de Delphes , avoit déja ombragé de ſes ſombres voiles les ſommets des montagnes , quand Charicles me tirant à l'écart me demanda ſi j'avois été un peu amuſé de cette fête. Fort agréablement , lui dis-je ;

il ne ſe peut rien voir de plus religieux ni de plus galant tout enſemble. Et de Chariclée, m'ajouta-t'il, qu'en penſez-vous ? je lui dis que je l'avois déja apperçue quelquefois au Temple dans le tems des ſacrifices : mais qu'elle ne m'avoit jamais paru ſi belle ni ſi contente que ce jour-là ; & que je ne croyois pas que la Gréce & le Soleil euſſent jamais rien vû de ſi beau : tout le monde en a jugé de même ; & il n'y a pas juſqu'à l'Ambaſſadeur qui n'ait donné en la voyant des marques de ſurpriſe & d'admiration. Vous voyez, me dit-il, ſi je n'ai pas raiſon de ſouhaiter qu'elle entre dans ma famille ; & je ſuis bien aiſe que votre ſuffrage juſtifie mon choix. Mais allons la voir, & ſçachons d'elle comment elle ſe trouve de la fatigue de cette journée. Nous nous rendîmes à ſon appartement, qui étoit un peu éloigné de celui de ſon pere : nous la trouvâmes ſur un lit de repos toute languiſſante & les yeux baignés de larmes. Son pere, extrêmement affligé de la voir en cet état, s'approcha d'elle pour lui demander la cauſe de ſon mal. Elle lui dit qu'elle ſentoit une grande douleur de tête, & qu'elle auroit beſoin qu'on la laiſſât en liberté. Nous ſortîmes à l'inſtant, après avoir ordonné à ſes femmes de la mettre au lit & de ne point l'abandonner.

Quand nous fûmes hors de l'appartement, Chariclès me témoigna toute la surprise où il étoit d'une maladie aussi prompte ; & m'ayant demandé ce que je pensois de cette indisposition, je lui dis qu'il ne seroit pas impossible que dans cette grande foule de peuple où sa fille avoit paru avec tant d'éclat, il se fût trouvé quelque homme instruit dans la science des maléfices, qui eût entrepris de s'en faire aimer. Quoi ! me dit-il en riant, est-ce que vous donnez dans cette opinion du vulgaire, qui admet des charmes & des sortiléges propres à donner de l'amour ? Si cela étoit, on ne verroit pas tant de malheureux Amans, & il n'y auroit point de femme au monde qui pût s'assurer de conserver sa liberté. Aussi n'y en a-t'il point, lui dis-je ; ou s'il y en a quelques-unes par hazard, ce sont des personnes qui ne seront jamais attaquées : encore parmi celles-ci s'en trouve-t-il beaucoup, qui offrent souvent des cœurs qu'on ne leur demande pas. Je comprens bien, me dit-il en riant, qu'un homme a toujours assez de charmes pour se faire aimer de ces sortes de personnes ; mais je crois que toute la force des enchantemens ne pourra rien sur un cœur qui voudra se défendre. Le vrai charme de l'amour, s'il en est un, est l'amour

même; & ce n'eſt qu'en aimant parfaitement, & conſtamment, qu'on peut ſe flatter d'être un jour aimé : encore eſt-il bien peu d'exemples d'un amour conſtamment malheureux.

Laiſſons les exemples, lui dis-je : ils ne font rien contre des principes certains ; & d'ailleurs il n'en eſt point qui ne puiſſent être détruits par des exemples contraires. Vous ſçavez ce qu'on raconte de l'oiſeau appellé *Loriot*, qui attire par ſes regards les maladies de ceux qui ſont aſſez heureux pour le rencontrer ; & ce qu'on dit du Baſilic, qui par un effet tout contraire tue de ſon ſeul regard ceux qui ſe préſentent à lui. Ces proprietés ſont naturelles à ces ſortes d'animaux, & il ne dépend pas d'eux de faire le bien ou le mal qu'ils font. Or pourquoi voulez-vous que la nature, dont les effets ſont auſſi variés que la cauſe en eſt impénetrable, n'ait pas mis dans les yeux de quelques perſonnes un charme ſecret qui pénetre juſqu'au cœur de celles ou de ceux qui en approchent ? Qu'eſt-ce, à le bien prendre, que la ſimpathie & le rapport d'humeurs, qui lie d'un amour mutuel deux perſonnes qui ſe voïent pour la premiere fois ? C'eſt des yeux que partent les traits qui bleſſent nos cœurs ; & parmi ces traits il en eſt de ſi prompts &

de ſi perçans, qu'ils font ſur les ames une impreſſion dont elle n'eſt plus la maîtreſſe, & que vous appellerez ſi vous voulez ſortilége & enchantement.

Je ne ſçais ſi Charicles fut perſuadé de mes raiſons, ou s'il ne voulut pas ſoutenir plus long-tems un partti contre moi : mais après y avoir réfléchi, il me dit, qu'il commençoit à comprendre que cela pouvoit être ainſi ; mais qu'après tout il n'étoit pas fâché que la puiſſance de l'amour eût touché le cœur de l'indifférente Chariclée, & qu'il l'aimoit mieux encore atteinte de cette maladie, que de la répugnance invincible qu'elle avoit fait paroître juſques-là pour un engagement raiſonnable. Comme vous êtes mon ami, m'ajouta-t'il, je me flatte que vous vous ſervirez des diſpoſitions de ma fille pour la porter à ce que je ſouhaite d'elle, & que vous tournerez toute ſa tendreſſe du côté de mon neveu. Je lui promis tout ; après quoi nous nous ſéparâmes pour prendre du repos. Comme je fus quelque tems dans mon lit ſans pouvoir m'endormir, je rapellai dans mon eſprit ce que j'avois apperçu de l'inquiétude de l'Ambaſſadeur & du trouble de la Prêtreſſe ; & je crus en avoir aſſez vû, pour pouvoir juger raiſonnablement qu'ils n'étoient pas indifférens l'un à l'autre. Je me

mis ensuite à faire l'application de mes conjectures sur les paroles de l'Oracle, que la Pythie avoit prononcé à l'occasion du sacrifice : quand je crus voir, & je les vis en effet, car comme dit Homere, *les Dieux sont aisés à connoître ;* quand je vis, dis-je, Apollon & Diane, dont l'un me présentoit Theagénes, & l'autre Chariclée, en m'ordonnant d'en prendre soin comme de mes propres enfans, de les conduire dans l'Egypte, & de les abandonner là à la conduite des Dieux. *Telle est*, me dirent-ils, *l'éternelle Loi des fatales Destinées.* A ces dernieres paroles je vis bien que leurs malheurs & les miens n'étoient pas finis ; & qu'il n'est point de lieu si éloigné où la fortune n'aille chercher ceux qu'elle a résolu de persécuter. Je m'endormis dans mes pensées ; mais mon sommeil ne fut pas long : sur le matin on vint m'avertir que l'Ambassadeur des Thessaliens demandoit à me parler. Je me mis en état de le recevoir ; & en l'abordant je ne pus m'empêcher de sourire. Il est aisé de juger, Seigneur, lui dis-je, qu'une affaire plus sérieuse que celle des Jeux occupe votre esprit, puisque vous trouvez dequoi vous entretenir de si grand matin. Il crut que je soupçonnois quelque chose de son dessein ; &

pour s'en aſſurer mieux, je vous entends, me dit-il : vous croyez que l'idée de quelque belle perſonne eſt l'affaire qui m'occupe ; mais vous vous trompez : je n'ai jamais eu pour les femmes que cette eſtime générale qui leur eſt dûe, & cette ſorte d'égards qu'on rend à leur beauté, ſans en être touché. Cela paſſe quelquefois les bornes de l'exacte vérité : mais on n'y regarde pas de ſi près ; & l'amour exceſſif que les femmes ont pour la flatterie nous diſpenſe de penſer pour elles tout ce qu'on leur dit d'obligeant, & d'avoir les ſentimens qu'on fait paroître. Il eſt inutile, lui répondis-je, de me faire un miſtére d'une choſe que j'aurois ſçûe par les ſecrets de l'Aſtrologie, quand les Dieux ne me l'auroient pas révelée. Vous aimez, Theagénes ; & votre cœur inſenſible juſques-ici aux traits de l'Amour, n'a pu ſe défendre contre les charmes de Chariclée. Mais il faut que vous m'avouiez le progrès & le déſordre que cette paſſion a fait dans votre cœur : un homme amoureux trouve toujours du ſoulagement à parler de ſon amour ; & quoique votre mal ſoit grand, peut-être que mon ſecours & mes conſeils ne vous ſeront pas inutiles.

Cette réponſe donna à Theagénes une ſi grande vénération & en même-tems une ſi

grande confiance pour moi, que je croyois qu'il m'alloit adorer. Je vois bien, me dit-il, mon cher pere, en embrassant mes genoux, que je ne me suis point trompé dans la haute idée que j'ai conçue de votre sagesse. Elle est plus grande encore que votre réputation ; & celui à qui les secrets des cœurs sont connus, ne doit rien ignorer. Ayant dit cela, il acheva de se découvrir à moi sur son amour naissant, en me conjurant les larmes aux yeux de lui aider, non pas à guérir de sa passion, car on n'en veut point guérir, mais à venir à bout de la résolution qu'il avoit prise d'épouser la Prêtresse, s'il pouvoit s'en faire aimer. Je sçais bien, me dit-il, que vous ne devez pas m'etre obligé de vous avoir confié la plus importante affaire de ma vie, puisque c'est dans un tems où j'ai besoin de votre secours ; mais je sçais bien aussi que j'aurois été indigne de votre estime & de votre amitié, si j'avois cherché ailleurs qu'auprès de vous la protection dont j'ai besoin.

Je crus devoir lui promettre tout ce qui dépendoit de moi. Outre que je m'y sentois porté naturellement, j'en avois reçu ordre des Dieux ; & je me fis une religion de mes soins & de mon zéle à le servir. Je l'avertis aussi de songer à se rendre digne de cette al-

liance par un attachement inviol[illegible] [illegible] mériter par un respect religieux [illegible] Dieux la protection qu'ils lui fai[illegible] rer. Je suis capable, me dit-il, de r[illegible]ance envers les Dieux & envers les [illegible]mes ; & vous pouvez m'imposer les conditions & les Loix qu'il vous plaira, comme à un fils qui se fera toujours un honneur de vous obéir & de vous plaire.

Dans ce tems-là on me vint avertir que le Grand Prêtre me prioit de l'aller trouver. Theagénes se retira ; & j'allai au Temple où je trouvai Charicles accablé de tristesse ; & chantant sur des sons lugubres une maniére d'oraison qu'il faisoit au Dieu Apollon. Dès qu'il me vit, il se mit à pleurer, & me dit d'un air fort touché, qu'il avoit été toute la nuit tourmenté de songes affreux ; & que pour comble de disgrace, on lui étoit venu dire à son lever que la maladie de sa fille avoit augmenté. Cela arrive d'autant plus mal-à-propos, me dit-il, qu'elle doit se trouver demain, selon les Loix du Pays, au lieu du Tournoi & des Jeux, pour donner de sa main les prix aux vainqueurs. Si vous n'avez pas pitié de l'état où je me trouve, mon cher ami, me dit-il, faites du moins quelque chose pour témoigner votre

reſpect aux Dieux, & conſervez par vos ſoins l'ordre des cérémonies qui leur ſont conſacrées. Je ſçais que vos connoiſſances ſont infinies, & que ſur le fait des charmes & des enſorcellemens vous avez plus de lumieres que perſonne. Délivrez ma fille du ſort qu'on lui a jetté, & ſoyez sûr qu'il n'eſt rien que je ne veuille faire, pour vous donner toutes les preuves d'une ſincére & reconnoiſſante amitié. Je le remerciai de ſes offres, & lui dis d'un air miſtérieux, que je me ſervois fort peu de ces ſortes de ſecrets, parce que je les croyois la plûpart vains & inutiles; mais que ce qu'il y avoit à faire étoit de paſſer à la chambre de la malade, & qu'on prendroit une réſolution ſur l'état où elle ſe trouveroit.

Nous y allâmes de ce pas; & m'étant approché de ſon lit, je fus ſurpris de la trouver ſi changée. Je jugeai du déſordre que l'amour avoit fait dans ſon cœur, par l'altération qu'il cauſoit ſur ſon viſage. Ce n'étoit plus ce teint de lis & de roſes qui le diſputoit aux plus vives couleurs; c'étoit une palleur mêlée de triſteſſe & d'inquiétude qui la rendoient méconnoiſſable. Ce feu qui ſortoit quelquefois de ſes yeux, & qui ſembloit devoir embraſer toute la terre, s'étoit amorti

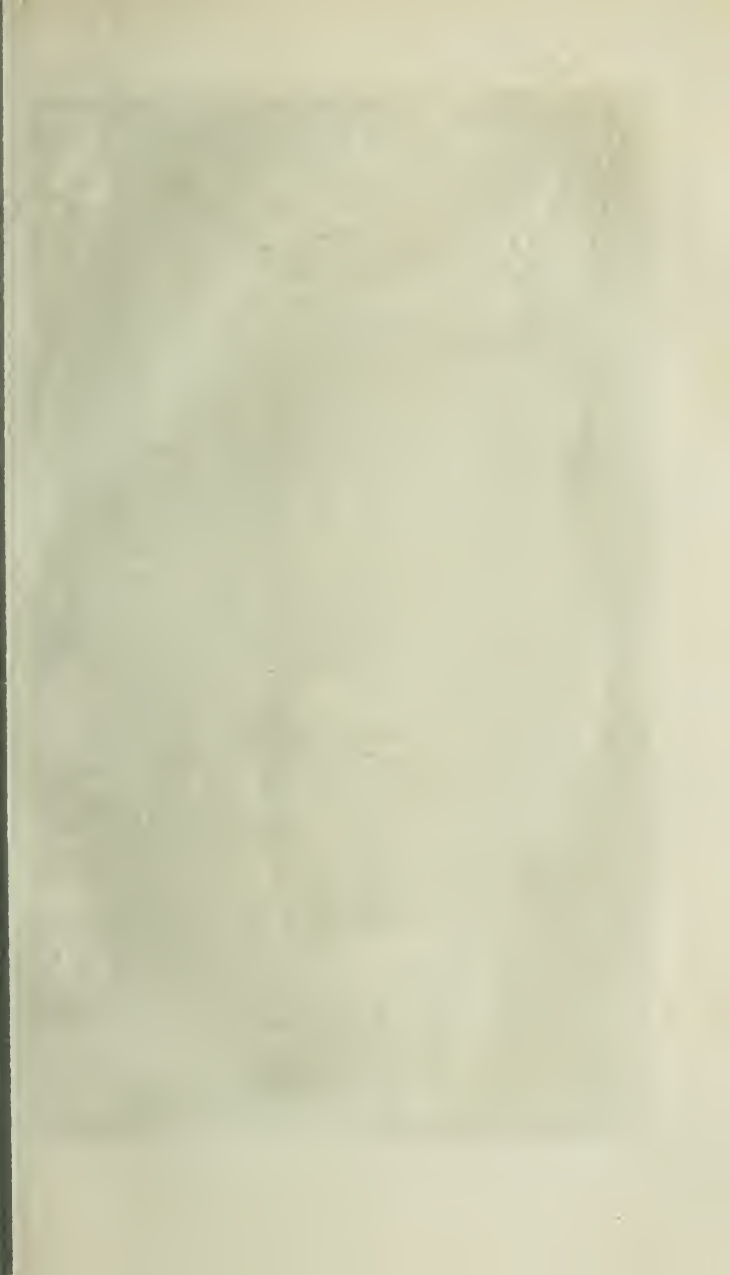
à un point, qu'il en paroiſſoit à peine quelque étincelle ; & quoiqu'elle eſſayât en nous voyant de rappeller ſes eſprits, elle ne put dérober à nos yeux le déſordre où l'amour l'avoit jettée. Son pere s'approcha d'elle, & la raſſurant avec toutes les careſſes qu'il eſt poſſible d'imaginer : ne me caches rien, mon enfant, lui diſoit-il, de l'état où tu te trouves ; je vois bien qu'on t'a donné un ſort malheureux, contre lequel tu ne ſçaurois réſiſter : mais eſpéres en la puiſſance des Dieux qui ont adreſſé ici ce ſage vieillard, (en me montrant à elle.) La ſcience céleſte du ſage Calaſiris ſera plus forte pour te guérir, que toutes les furies de l'enfer ne le feront pour te nuire.

Quand Chariclée entendit dire que ſa guériſon étoit poſſible, & qu'il n'y avoit point de danger pour elle de ſe confier à un Pretre de ma ſageſſe & de mon âge, elle en témoigna une joie qui éclata ſur ſon viſage,& qui réjouit beaucoup le bon Charicles ſon pere. Il crut que ma préſence avoit déja operé ſur l'ame de ſa fille ; & craignant d'être par la ſienne un obſtacle à ſa guériſon, il vouloit ſe retirer ſous prétexte de quelque affaire : mais je lui dis qu'il me falloit du tems pour préparer ce qui étoit néceſſaire au ſecret que

je voulois mettre en œuvre ; & qu'après cela il éprouveroit en cette occasion tout ce que pouvoient mon affection & mon zéle.

Fin du troisiéme Livre.









AMOURS DE THEAGENES ET CHARICLÉE.

HISTOIRE ETHIOPIQUE.

LIVRE QUATRIEME.

PENDANT qu'on ne s'occupoit à Delphes que de Jeux, de Festins, & de Courses, l'amour triomphoit dans le cœur de Theagénes, & combattoit dans celui de Chariclée. Ce fut aux yeux de la Gréce assemblée que ce

Dieu jaloux de sa gloire soûmit ces deux illustres amans ; & sa victoire fut si éclatante, qu'il n'en eut pas moins de joie que s'il eût triomphé d'Achille & de Diane elle-même.

Après qu'on eut fini les Jeux de la Lutte, de l'Escrime, & du Pugilat, les Amphictyons, qui sont des Juges députés de chaque Ville de la Gréce pour assigner le prix aux vainqueurs, ordonnérent au Heraut d'appeller les combattans : en même-tems parut la Prêtresse de Diane, tenant d'une main un flambeau, & de l'autre une palme. Elle vint apparemment pour ne rien changer aux cérémonies accoutumées, ou peut-être pour chercher dans les yeux du Thessalien un reméde au mal qu'ils avoient causé. Elle sembloit avoir repris ses graces ; & la présence de son bien-aimé la rendoit encore plus propre à plaire. Ceux qui ne l'avoient point encore vûe, en furent éblouis ; & ceux qui l'avoient déja vûe la trouverent plus charmante que jamais. Pour moi je crus voir le portrait de la fameuse Nitocris Reine de Memphis, sur laquelle les graces s'étudioient lorsqu'elles vouloient charmer les hommes. A peine fut-elle placée sur l'estrade qui lui étoit préparée, qu'on vit paroitre un jeune-

homme armé à la légére, qui s'étant avancé aux pieds de la Prêtreſſe, la ſalua avec beaucoup de graces, & lui demanda galamment la permiſſion de courir le prix qu'elle deſtinoit au vainqueur. L'ayant obtenue, il ſe rendit au bout de la carriere, où après avoir attendu quelque tems ſans qu'il parût d'adverſaire, il demandoit déja le prix, & ſe croyoit le vainqueur de la jeuneſſe d'Argos; quand Theagénes, qui ne s'étoit amuſé juſques-là qu'à conſidérer Chariclée, ayant cru remarquer ſur ſon viſage un dépit dont il ne devinoit pas la cauſe, entendit le Heraut, qui diſoit à haute voix : *s'il y a quelqu'un qui prétende au prix de la Prêtreſſe, qu'il ſe préſente.* A ces mots ſon courage ſe réveilla, & partant avec impétuoſité : A moi, s'écria-t'il, brave Combattant; c'eſt contre moi qu'il faut diſputer le prix de la Prêtreſſe. A peine avoit il achevé ces paroles, qu'il étoit déja au bout de la carriere. Tout le monde crut voir Achille, tel qu'Homere le repréſente, combattant ſur les bords du Scamandre, & attirant les vœux de tous les Spectateurs. Ormenus, c'étoit le nom du jeune Arcadien qui couroit avec Theagénes, ſe défendit avec tout le courage qu'on pouvoit attendre d'un brave homme; & quoi-

qu'il ne fût pas animé du même motif que son adversaire, il ne laissa pas de lui disputer long tems la victoire. Ils s'étoient déja attaqués trois fois sans pouvoir s'ébranler; mais à la quatriéme Theagénes fut si heureux, qu'ayant choqué Ormenus de ses armes & de son bras, il l'envoya rudement se mesurer sur la poussiere. Il s'éleva un bruit d'acclamation qui assignoit le prix au Thessalien. La premiére chose qu'il fit, fut de jetter les yeux sur Chariclée; & il l'a trouva si satisfaite de la gloire qu'il venoit d'acquérir, qu'il se sentit à ce qu'il ma dit depuis, animé d'un désir extraordinaire de la conserver. Il se tourna de tous côtés pour appeller au combat tout ce qu'il y avoit d'aspirans; mais la défaite d'Ormenus, qui passoit pour le plus adroit & le plus brave, les intimida si fort, qu'il ne s'en trouva pas un qui osât entrer en lice contre un adversaire aussi redoutable. Theagénes fut proclamé par le Heraut Victorieux aux Jeux Pythiens, & eut la gloire d'avoir remporté le premier prix. Il fut conduit aux pieds de la Prêtresse, qui lui dit d'une voix qui sembloit être faite pour le cœur plûtôt que pour l'oreille : *Seigneur, vous avez remporté plus d'une victoire en cette journée, & je vous prépare aussi plus d'un*

triomphe ; & en diſant cela, elle lui donna d'une main la palme du Vainqueur, & de l'autre la couronne qui lui avoit été ajugée par deſſus la palme. C'étoit tout l'honneur qu'on pouvoit lui faire ; & il le reçut avec des ſentimens & des tranſports, qui firent bien voir qu'un autre motif que celui de la gloire l'avoit attiré au combat. Après cette cérémonie la Prêtreſſe s'en retourna au Temple ; & l'Ambaſſadeur fut conduit chez lui par le peuple, chantant ſelon la coutume, des vers à la louange du Vainqueur, & faiſant des vœux en ſa faveur.

Cependant Chariclée étoit livrée à ſes reflexions. Elle paſſa le reſte du jour, & la nuit ſuivante, à combattre contre ſon tendre cœur : mais tous les efforts de ſa raiſon n'aboutirent qu'à la faire ſouffrir d'avantage ; & elle n'en aima pas moins. Le lendemain ſon pere étant allé chez elle d'aſſez bonne-heure, la trouva dans un accablement plus grand encore que celui où il l'avoit vûe deux jours auparavant : il ſe mit à pleurer au lieu de la conſoler ; & y étant arrivé un moment après, il me ſerra la main d'un air de confiance, en me diſant : ma chere fille eſt encore plus tourmentée que l'autrefois ; & ſi vous n'avez pitié de moi, je ſuis perdu. Je m'approchai

pour voir ce qui en étoit ; & je ne vis rien qui ne servît à me confirmer dans mes premiéres pensées. J'étois aussi sûr que Chariclée aimoit Theagénes, que je l'étois de la passion de Theagénes pour Chariclée. Je fis pourtant comme si j'eusse été là dessus dans une parfaite ignorance, & que j'eusse cherché à m'en instruire par les secrets de l'art Magique. Je commençai à disposer toutes choses, comme pour mettre quelque grand secret en usage ; j'arrangeois tout d'un air mistérieux & capable de frapper l'imagination. Je mis sur des charbons ardens de l'encens & des feuilles de laurier, en prononçant de tems en tems quelques paroles, & agitant diversement une branche de laurier que je tenois à la main, dont je touchois tantôt la tête, tantôt les pieds, & enfin le cœur de la malade, comme pour lui persuader que j'allois par cette cérémonie découvrir la cause de son mal. Mais je m'aperçus bientôt qu'elle n'en étoit pas la dupe, & qu'elle ne faisoit que rire de tout cet appareil : c'est pourquoi je résolus d'employer auprès d'elle la voie de la persuasion ; & comme elle avoit pour moi une sorte de confiance fondée sur l'estime qu'elle faisoit de ma probité & de mon sçavoir, elle se rendit plus facilement à mes

raiſons, & ne me déguiſa rien de tout le déſordre de ſon ame. Vous aimez, ma chere enfant, lui dis-je, & je vois aſſez par les ſecrets de mon art, & par les inſpirations du Dieu de la lumiere, que l'idée de Theagénes trouble le repos de votre cœur; mais confiez-vous en moi qui ſuis le meilleur de vos amis : je trouverai quelque reméde à votre mal, & il ne ſera plus ſi grand quand vous vous donnerez la liberté de vous en plaindre.

Comme Chariclée ne répondoit que par des ſoupirs, je continuai à lui parler, mêlant à tous mes diſcours des aſſurances de la guérir bientôt par la vertu infaillible de mon art. Mais, ſoit qu'elle y ajoutât peu de foi, ſoit qu'elle aimât peut-être aſſez ſon mal pour craindre d'en guérir, elle me demanda juſqu'au lendemain, dans le deſſein, diſoit-elle, de ſe préparer à me faire une confidence entiere de tous les ſecrets de ſon âme. Elle paſſa toute cette journée-là dans l'incertitude d'un eſprit embarraſſé qui trouve par tout des inconvéniens : il lui paroiſſoit honteux de ſe déclarer ſur une choſe qu'elle auroit voulu pouvoir ſe cacher à elle-même ; & elle craignoit d'irriter ſon mal en le cachant à la ſeule perſonne qui pouvoit y apporter du reméde.

Ce dernier ſentiment l'emporta ſur le premier. Elle ne m'eut pas plûtôt revû, qu'elle me dit, je ne ſçais, mon cher pere, [car vous méritez bien de porter ce nom par la tendreſſe paternelle que vous avez pour moi] Je ne ſçais pas, dit-elle, ſi la Déeſſe ne ſera pas offenſée de l'aveu que je vous fais de mon amour ; mais je ne ſçaurois m'empêcher de vous déclarer que j'ai conçu la plus forte inclination pour le Vainqueur des Jeux Pythiens. Depuis le jour que je le vis pour la premiere fois, j'ai reſſenti une inquiétude que rien ne peut diſſiper ; je ne m'occupe que de ſon ſouvenir, & ma mémoire trop fidéle me rappelle toutes ſes graces : je prens part malgré moi à la gloire qu'il s'eſt acquiſe ; & quand j'appelle à mon ſecours ma raiſon, mon honneur, & ma qualité de Prêtreſſe, je trouve encore tout cela trop foible contre ma paſſion : enfin je ne ſçaurois plus douter que je ne reſſente pour Theagénes ce que les Maîtres & les Livres diſent être de l'amour. Hélas, que je ſuis malheureuſe, continuoit-elle, s'il faut que la Déeſſe ſoit offenſée d'un penchant naturel, & qui eſt plus fort que moi ! Pourquoi les Dieux en nous attachant à leur culte, ne purifient-ils pas nos cœurs de toutes les affections qui peu-

vent leur déplaire ? Mais, mon chere pere, me disoit-elle, je me confie en votre prudence : faites ce que vous jugerez à propos ; employez tout votre pouvoir pour effacer de mon souvenir une image que je ne puis détruire, & que je voudrois éloigner : ou, si vous jugez mon mal sans reméde, aidez-moi à le supporter ; ce n'est que dans vos sages conseils que je veux chercher un soulagement à mes peines.

Dans ces entrefaites Chariclès, le Grand Prêtre, arriva avec un habile Médecin nommé Acestin, qui ayant sçu son inquiétude, étoit venu lui offrir ses services pour la guérison de sa fille. Ce Médecin s'approcha de la malade ; & après avoir cherché inutilement dans le poux & dans les yeux de cette fille des symptomes de fiévre, il dit que l'art de la Médecine ne pouvoit rien sur des maux de cette nature ; qu'il étoit aisé de juger à l'air languissant & à l'humeur inquiéte de la malade, que sa maladie ne pouvoit être que dans le cœur ; qu'enfin l'amour, qui étoit le premier mal des filles, étoit celui de Chariclée.

Après cette assurance, qui ne fâcha pas beaucoup le bon Chariclès, parce qu'il espéroit de profiter des dispositions où l'amour

avoit mis le cœur de ſa fille, pour la rendre ſenſible aux empreſſemens de ſon neveu, (mais les Dieux en avoient ordonné autrement) nous ſortîmes tous trois de la chambre de la belle; & quand Aceſtin ſe fut retiré: c'eſt à vous, me dit Charicles, & à l'efficace de vos remédes que je dois ce premier ſuccès; mais ne ſçauriez-vous point me dire de qui ma fille eſt amoureuſe: car vous ſçavez à qui je la deſtine, & je ne vous ai point fait myſtére de cette alliance. J'eſpére qu'elle ſera avantageuſe à tous les deux; & ſi Chariclée peut ſeule entre toutes les filles de la Gréce flatter l'ambition d'Alcaméne mon neveu, je ne vois auſſi que le neveu d'un Grand Prêtre, & un homme du mérite d'Alcaméne, qui ſoit digne de Chariclée. Je lui répondis que je n'avois rien découvert qui pût me faire connoître quel étoit l'objet de la paſſion de ſa fille, ni ſi Alcaméne y avoit part: mais que pour s'en éclaircir, il n'y avoit qu'à introduire le jeune homme dans la chambre de la malade; & qu'on jugeroit aiſément des ſentimens de ſon cœur par la maniere dont elle recevroit ſa viſite.

Ce parti ayant paru le meilleur à Charicles, il ne tarda pas à le prendre: mais ce fut avec ſi peu d'eſpérance pour les amours

du jeune neveu, & si peu de satisfaction pour le bon Oncle, qu'il ne put s'empêcher de m'en faire des plaintes. J'ai suivi votre conseil, me dit-il, quelque-tems après; mais helas, je ne sçai quel esprit malin posséde ma fille. A peine avons-nous été dans sa chambre Alcaméne & moi, qu'elle a jetté un grand cri comme si elle eût vû devant elle la tête de Meduse, ou quelque chose de plus horrible encore : elle est entrée dans une telle fureur, que je l'ai vûe prête à se porter aux dernieres extrémités; ce qui a fait que nous sommes sortis promptement, pour prévenir les suites funestes de son désespoir. Ne doutez pas, lui dis-je, qu'une puissance supérieure ne travaille secrétement dans l'esprit de votre fille; c'est le premier effet de cet art enchanteur, que j'ai mis en œuvre pour la rendre sensible aux impressions de l'amour. Mais je juge par l'état où vous me la dépeignez, qu'il y a quelque Magie cachée qui combat la mienne : il faut que vous me montriez cette ceinture qui fut exposée avec Chariclée, afin que j'examine si l'on n'y auroit point malicieusement tracé quelques caractéres Magiques, à dessein de lui faire passer sa vie dans un célibat forcé, en lui donnant de l'horreur pour

le mariage. Ce bon homme, que j'avois mis au point de tout croire, même les choses les plus incroyables, courut aussi-tôt chercher la ceinture. Quand il me l'eut remise entre les mains, je me retirai, en lui disant qu'il me falloit du tems & de la tranquillité pour examiner ces caractéres. Ils étoient de ceux qu'on nomme *Egyptiens Royaux*, c'est-à-dire tels qu'on s'en sert pour annoncer les volontés des Dieux & les ordres des Rois; caractéres dont il n'y a que les Sçavans du pays qui ayent une entiere intelligence. Voici en substance ce qu'ils contenoient.

» Je, Persine Reine des Ethiopiens, ai
» tracé de ma propre main sur cette ceinture
» le triste témoignage de ma vive douleur,
» comme le seul don que je puis faire à
» un enfant qui ne sçait pas comment elle au-
» ra nom, & qui est ma fille. Le Soleil
» m'est témoin, mon enfant, que je n'ai
» point eu envie de vous perdre; & que si
» je vous ai exposée au plus grand des ha-
» zards dès le premier instant de votre nais-
» sance, ce n'a été que pour vous dérober
» à la vûe du Roi Hydaspe votre pere, &
» nous soustraire vous & moi aux suites
» funestes d'un emportement qui étoit iné-
» vitable. Comme j'ignore ce que les Dieux
vous

» vous réservent, & à quelle fortune vous
» êtes destinée, je vous dois & l'histoire de
» votre naissance, & une justification en-
» tiere de la conduite que j'ai tenue à votre
» égard. Vos ancêtres sont entre les Dieux,
» le Soleil & Bacchus; & parmi les Demi-
» Dieux, Persée, Andromede, & Mem-
» non. Ce sont eux qui ont jetté les pre-
» miers fondemens du célebre palais qu'ha-
» bite le Roi d'Ethiopie, & qui l'ont enrichi
» des plus rares peintures. Un jour que j'é-
» tois accablée de l'excessive chaleur de
» l'été, je me jettai sur un lit de repos qui
» étoit vis-à-vis d'un grand tableau où étoit
» representée Andromede toute nuë, &
» telle que Persée la retira du rocher où
» elle avoit été exposée au monstre marin.
» Votre pere survint qui m'embrassa, & me
» connut dans le tems où j'avois l'imagina-
» tion remplie de l'idée d'Andromede. Je
» devins enceinte; & le Roi, qui depuis
» dix ans de mariage n'avoit pû avoir d'en-
» fans de moi, fit éclater sa joie d'une fa-
» çon, que ce n'étoit à la Cour & dans
» le Royaume que sacrifices & festins. Les
» Fêtes durerent jusques au tems de mon
» accouchement; mais enfin je vous mis
» au monde. Mais quelle fut ma surprise,

» quand je vous trouvai blanche, & parfaitement reſſemblante au portrait d'Andromede! J'appréhendai avec raiſon que cette couleur étrangere aux enfans d'Ethiopie ne fût ſuſpecte à mon mari, & ne lui donnât de violens ſoupçons de ma foi. Pour prévenir ce malheur, qui auroit entraîné votre perte & la mienne, je dis au Roi votre pere que vous étiez morte auſſi-tôt que vous aviez paru au monde : cependant je vous fis expoſer avec le plus de richeſſes que je pus ; & je vous enveloppai de cette ceinture, ſur laquelle j'ai écrit de mon ſang la pitoyable hiſtoire de votre origine. C'eſt à vous, ma chere fille, ſi toute-fois je puis encore m'appeller votre mere, à ſoûtenir par votre vertu la dignité de votre naiſſance; & par une conduite digne du ſang de tant de Héros, à faire rougir cette fortune ennemie qui vous a perſecutée dès le berceau. Entre toutes les bagues qui auront été expoſées avec vous, ſouvenez-vous de chercher un anneau que vous connoîtrez à ces marques, & que je vous recommande de conſerver ſoigneuſement toute votre vie, ſi les Parques prennent ſoin de vous filer des jours ; c'eſt celui

» que votre pere me donna quand il m'é-
» pousa. Vous y trouverez la devise du
» Roi gravée en dedans ; & j'y ai fait en-
» chasser une pierre appellée *Pantarbe*, qui
» a une vertu secréte pour préserver de
» bien de maux. Peut-être que ces avertisse-
» mens ne vous seront pas inutiles ; car en-
» fin nous ne connoissons point l'ordre des
» Destinées : mais si elles ont arrété votre
» perte, je prie du moins les Dieux de m'é-
» pargner une nouvelle qui mettroit le
» comble à ma douleur. »

Les paroles, Cnemon, ne sçauroient représenter l'étonnement où je fus, quand j'eus lû cette écriture. J'admirois en moi-même les vicissitudes & les révolutions de notre condition humaine, dont les Dieux semblent se jouer pour se donner un cruel spectacle. La douleur & la joie s'emparoient tour à tour de mon cœur ; & souvent j'avois peine à démêler quels sentimens y regnoient. Il me venoit dans l'esprit une si grande confusion de pensées, que j'étois prêt à prendre tous les partis sans en prendre jamais aucun. Dans cette agitation d'esprit mon cœur guida mes pas, & je me trouvai sans sçavoir comment dans l'appartement de la belle Prêtresse. L'entrée en étoit toujours ouverte

pour moi, & j'avois une liberté entiere de la voir à toute heure. Je la trouvai encore plus rêveuse & plus abbatue qu'elle ne m'avoit paru ; & me regardant d'un air languissant : Quel reméde apportez-vous à mes maux, me dit-elle, & que dois-je attendre de votre secours pour le repos de ma vie ? Espérez tout, ma fille, de la protection des Dieux, lui dis-je : vous leur devez plus que vous ne pensez ; & si vous connoissiez toute la gloire de votre origine & le mistére de votre naissance, vous seriez pénétrée de reconnoissance, & frappée d'étonnement. Je lui racontai ensuite ce que j'avois appris de son origine dans les caracteres qui étoient tracés sur sa ceinture, & qui ne laissoient aucun lieu de douter qu'elle ne fût née pour le Thrône. Si vous en pouviez douter encore, lui dis-je, je vais vous raconter des choses qui acheveront de vous en convaincre.

Peu de tems après que je fus arrivé en Ethiopie, je m'apperçus que ma réputation de sage m'avoit gagné la confiance de Persine votre mere. Elle n'avoit plus rien de secret pour Calasiris ; & un jour qu'elle m'avoüa l'inquiétude où elle étoit de votre sort, elle me dit qu'elle étoit résolue de vous faire chercher par-tout, & que si elle étoit assez heu-

reuſe pour vous retrouver, elle ſe ſentoit aſſez de courage pour avouer au Roi votre pere tout le miſtére de votre naiſſance : qu'elle ſe flattoit que le Roi ajoûteroit aſſez de foi à cette hiſtoire, pour n'entrer en aucun ſoupçon de ſa fidelité, dont il avoit des preuves confirmées par la ſuite des années : qu'elle ne pouvoit voir ſans regret ſa couronne prête à paſſer ſur la tête d'un étranger ; & qu'elle vouloit à quelque prix que ce fût vous établir dans tous les droits de votre naiſſance. Elle m'ajoûta qu'elle remettoit à mon zéle & à ma diligence le ſoin de découvrir dans quelle partie du monde le hazard vous avoit jettée ; & qu'enfin il falloit que je vous amenaſſe en Ethiopie, & que ce n'étoit que par-là que je pouvois lui faire voir que je n'étois pas indigne de la confidence qu'elle venoit de me faire.

Quelques jours après j'eus une viſion de qui j'appris que vous étiez vivante, & que votre fortune vous avoit conduite en Gréce. Je fis part à la Reine de cette nouvelle lumiére ; & elle m'exhorta fort à en profiter, & à mettre tout en œuvre pour vous déterrer. Il fallut partir pour lui obéïr. Elle me fit jurer par le Soleil, ſerment redoutable aux Ethiopiens, que je ne retournerois point en Egyp-

te ſans vous amener avec moi. Je partis donc pour Delphes , quoique j'euſſe d'autres raiſons de faire ce voyage; & les Dieux ont voulu que je vous y aye rencontrée. A préſent il faut obéïr à leur voix , & ſuivre l'ordre de votre deſtinée : ce n'eſt que par une réſolution héroïque & un courage digne de ceux qui vous ont donné le jour , que vous pouvez vous ſauver de l'alliance honteuſe que Charicles vous prépare , & remonter ſur le Thrône de vos ayeux. L'amour que vous avez pour l'illuſtre Theagénes n'eſt point indigne de votre rang ; ſi vous deſcendez des Dieux, il deſcend d'Achille. D'ailleurs il eſt prêt à vous ſuivre par-tout où l'ordre du Deſtin vous appellera. Enfin il ne dépend que de vous de vous dérober à une vie privée , & à une alliance honteuſe , pour vous conſerver tout à la fois, un trône & un amant,s'il eſt vrai qu'on doive ajoûter foi aux Oracles d'Apollon.

C'eſt ainſi que je lui parlois ; & cependant la joie & la pudeur combattoient dans ſon cœur avec une égale force. La mer eſt bien moins agitée par l'impétuoſité des vents , que ſon eſprit ne le fut alors par les différentes penſées que lui fourniſſoit ſon imagination. Et comme elle ne me répondoit point , je lui demandai ſi elle ne vouloit pas prendre une réſo-

lution conforme à ſon rang & à ſa naiſſance. Hélas! me dit-elle, quelle réſolution voulez-vous que je prenne; & qu'ai-je à oppoſer à la volonté des Dieux qui vous ont conduit ici pour me déclarer leurs volontés? Mais ne devroisje point lesconſulter moi-même pourleur faire voir mon obéïſſance, & leur rendre le reſpect que je leur dois? Et quelle autre réponſe, lui répondis-je, en pouvez-vous eſpérer qui ſoit plus claire que celle qui fut renduë par l'Oracle à l'occaſion des Jeux Pythiens, & des ſacrifices de Theagénes!

Celle de qui le nom par Charis *ſe commence*
Et finit en Cleos ; *& comme auſſi celui*
Duquel le nom ſignifie en ſubſtance
Né de Déeſſe, *en peu de jours d'ici*
Partiront de mon Temple ; & après longuement
Avoir erré ſur mer, finalement
En région du Soleil noire & teinte
Trouveront le loyer de leur vie très ſainte.

Que ſignifie, lui dis-je, ce *Charis* qui finit en *Cleos*, ſi ce n'eſt le nom que vous avez porté juſques ici? Et *celui dont le nom ſignifie né d'une Déeſſe* eſt-il autre choſe, que Theagénes dans ſa plus juſte étymologie?

Et le reste de l'Oracle, *partiront de mon Temple, & après avoir erré sur mer & sur terre, trouveront dans une région noire & teinte du Soleil le digne loyer de leur sainte vie* : cela a-t-il besoin d'explication ; & ne voyez-vous pas écrite dans cet Oracle la conduite que vous devez tenir ? L'amour seul, qui est si ingénieux, n'auroit-il pas dû vous inspirer ces heureuses applications ? Hélas ! mon cher pere, me dit-elle, l'amour est une chose si redoutable pour moi, que je n'ai cherché jusques ici qu'à le combattre : mais vous êtes le dépositaire de la science divine, & c'est sur vos lévres que je cherche l'intelligence des Oracles ; dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse, & je vous promets d'être toujours fidéle à vos volontés. Il faut, ma fille, lui dis-je, que vous fassiez semblant d'être contente de l'alliance qu'on vous propose avec Alcaméne. Mais comment, me dit-elle, pourrai-je faire paroître des sentimens aussi contraires à ma gloire & à mon amour ; & où les irai-je chercher si je ne les puis trouver ni dans mon esprit ni dans mon cœur ? Vous les feindrez, lui dis-je ; un mensonge excusable vous rendra dans cette occasion un secours, que nous ne pourrions tirer de la vérité. Ayez cette complaisance

pour vous-même, & repoſez-vous ſur moi du reſte.

Quand j'eus tiré parole d'elle qu'elle m'obéïroit, je ſortis de ſa chambre pour aller chercher le Grand Prêtre Charicles. Je n'eus pas de peine à le rencontrer; car ſon inquiétude le promenoit par-tout. Eh bien! lui dis-je, ſerez-vous toujours livré à la triſteſſe de vos réflexions; & la réſolution de votre fille, qui ſouhaite enfin d'être mariée, ne ſçauroit elle vous rendre cette tranquillité d'eſprit qui ſied ſi bien à un ſage? Vous ne ſçavez pas, me dit-il, le ſonge affreux que j'ai eu cette nuit: il m'a ſemblé qu'une aigle partant de la main d'Apollon eſt venûe fondre ſur moi, & m'a enlevé ma fille d'entre les bras, pour l'emporter dans une région obſcure & ténébreuſe où mes foibles yeux n'ont pû la ſuivre. Et c'eſt là, lui dis-je, ce qui vous afflige? En vérité, pour un Prêtre du plus intelligent de tous les Dieux, vous liſez bien mal dans l'avenir. Et que voulez-vous que j'y puiſſe voir, me dit-il tout en colére, que la mort infaillible de Chariclée? J'y vois toute autre choſe, lui répondis-je. Ce ſonge miſtérieux eſt le pronoſtic d'une nôce prochaine: l'aigle vous figure le mari qui doit épouſer votre fille; & comme elle eſt

partie de la main d'Apollon, vous pouvez conjecturer de là que ce ſera du conſentement de ce Dieu, puiſqu'il vous améne par la main celui qui doit étre votre gendre.

Nous ſommes aiſément la duppe de ce qui nous flatte. Le bon Prêtre, qui trouvoit quelque conſolation apparente dans cette interprétation, me fit encore mille remercimens ; & m'ayant demandé ce qu'il avoit à faire pour ſe conformer à la volonté des Dieux : Il faut, lui dis-je, envoyer à Chariclée de la part d'Alcaméne tout ce qui vous reſte des joyaux, robes de drap d'or, & autres bijoux précieux qui vous ont été remis en Egypte ; parce qu'elle ne manquera pas d'être éblouïe de l'éclat de ces préſens, & qu'il eſt rare que les femmes tiennent contre de telles amorces. Quand cela ſera fait, vous préparerez avec toute la diligence poſſible ce qui eſt néceſſaire à la ſolennité de la nôce, pour profiter des heureuſes diſpoſitions où j'ai mis votre fille, & ſaiſir un conſentement qui pourroit échapper à la force de mon art.

Charicles goûta ce conſeil, & courut promptement exécuter ce que je venois de lui dire, tant il avoit d'impatience de voir terminer ce mariage. Il n'étoit plus queſtion

que de voir Theagénes pour prendre avec lui de justes mesures ; & le hazard me l'amena. Dès que je me vis seul avec lui, je lui demandai où étoient les jeunes gens qu'il avoit amenés de Thessalie ; parce que nous en aurions bien-tôt besoin pour une expédition qui l'intéressoit, & dont je n'avois pas le tems de lui rendre compte. Il me dit qu'il les retenoit ici contre leur gré ; mais qu'il se promettoit de leur fidelité d'en tirer tout le secours dont nous aurions besoin : que cependant il alloit les avertir de se tenir prêts pour obéir à mes ordres. Ce fut là toute la conversation que nous eûmes ensemble, parce que je ne voulois pas qu'on remarquât une trop grande liaison entre nous deux. J'allai de ce pas au Temple consulter l'Oracle d'Apollon : mais il faut avoüer que les conceptions de l'intelligence divine sont infiniment plus promptes, que celles qui partent de l'entendement humain. J'étois à peine aux pieds de la statuë, qu'une voix soûterraine se fit entendre à moi, & me dit : *Hâtes-toi, homme de bien ; ces étrangers t'appellent.* C'étoient des Marchands qui faisoient un sacrifice à Hercule au son des fluttes & des hauts-bois. Je m'approchai d'eux, & ils m'inviterent aussi-tôt à prendre part à leur

festin. Je pris de l'encens dont j'encensai l'Autel, & offris un peu d'eau. Après cette action je m'assis comme eux sur des lits qui étoient faits de branches de Laurier & de Myrthe, & je mangeai des viandes dont j'ai coutume d'user. Sur la fin du repas je leur demandai le sujet qui les avoit amenés en ces lieux.

Ils me répondirent qu'ils étoient des Marchands Phéniciens de la ville de Tyr; qu'ils alloient à Carthage en Afrique; qu'ils avoient été poussés sur les côtes de la Grece, où ils attendoient les vents favorables pour faire voïle du côté de l'Afrique; que pendant cet intervalle ils avoient assisté aux Jeux Pythiens, & qu'un jeune homme de leur troupe avoit remporté le prix de la course, ce qui les obligeoit à offrir ce sacrifice pour rendre graces aux Dieux, & leur demander leur protection dans leur voyage, qui seroit au plus tard dans deux jours.

Je vis bien que les Dieux m'avoient ménagé cette occasion, & je ne songeai qu'à en profiter. Je priai les Phéniciens de me recevoir dans leur bord avec mon fils & ma fille, parce que j'avois des raisons qui m'appelloient en Afrique, en leur promettant de reconnoître comme je devois les services

que je recevrois d'eux. Ils me témoignerent qu'ils avoient une grande joye de m'aſſocier à leur voyage, & m'avertirent de me tenir prêt à partir le ſoir du ſur-lendemain ; car on fait, me dirent-ils, beaucoup de diligence pendant la nuit, à la faveur d'un petit vent qui s'éleve de terre, & qui enfle les voiles avec beaucoup de force, ſans exciter de grands flots ſur la mer. Nous nous engageames par ſerment à nous trouver tous à une certaine heure ſur le rivage ; & pendant qu'ils achevérent leurs cérémonies, j'allai chez Chariclée, que je trouvai agréablement occupée à examiner les pierreries & autres choſes précieuſes que ſon pere lui avoit envoyées. Je lui dis qu'elle ſe diſposât à partir dans deux jours, parce qu'il ſe préſentoit une occaſion favorable qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas laiſſer échapper. J'allai enſuite trouver Theagénes, à qui je donnai de plus amples inſtructions. Enſuite je me retirai chez moi, pour mettre mes affaires particulieres dans l'ordre qui convenoit aux circonſtances où je me trouvois.

Theagénes attendit la nuit du lendemain, ainſi que nous en étions convenus, pour exécuter le projet de l'enlevement. Depuis qu'il étoit à Delphes, il n'avoit point trouvé de

journées ſi longues. Enfin elle arriva cette nuit tant déſirée. Vers la minuit, que toute la ville étoit enſévelie dans un profond ſommeil, une troupe de jeunes Theſſaliens bien armés inveſtirent le logis de la belle Prêtreſſe, pendant que l'Ambaſſadeur & moi entrâmes dans ſa chambre. Quoiqu'elle fût avertie de notre réſolution, elle ne laiſſa pas d'être troublée de nous voir chez elle à une heure auſſi extraordinaire ; & regardant Theagénes d'un œil où l'effroi & la tendreſſe étoient confondus : Venez-vous, Seigneur, lui dit-elle, attenter à mes jours ; & eſt-ce pour me faire violence que vous paroiſſez ici armé ? Je voulois parler pour la raſſurer ; mais cet amant paſſionné ne m'en donna pas le tems : car s'étant jetté aux pieds de ſa maîtreſſe ; Non, dit-il, belle Chariclée, le Ciel m'eſt témoin que je ne veux point vous faire d'injure ; je cherche à vous ſauver de celle qu'on vous prépare, & vous mettre à couvert, par une prompte fuite, des peines qui vous attendent dans la maiſon d'Alcaméne. Chariclée frémit à ce mot de fuite ; & les préparations d'un enlevement auquel elle n'avoit pas eu le tems d'accoutumer ſes idées, ayant épouvanté ſa vertu, elle réſiſta à ce projet avec une force qu'on

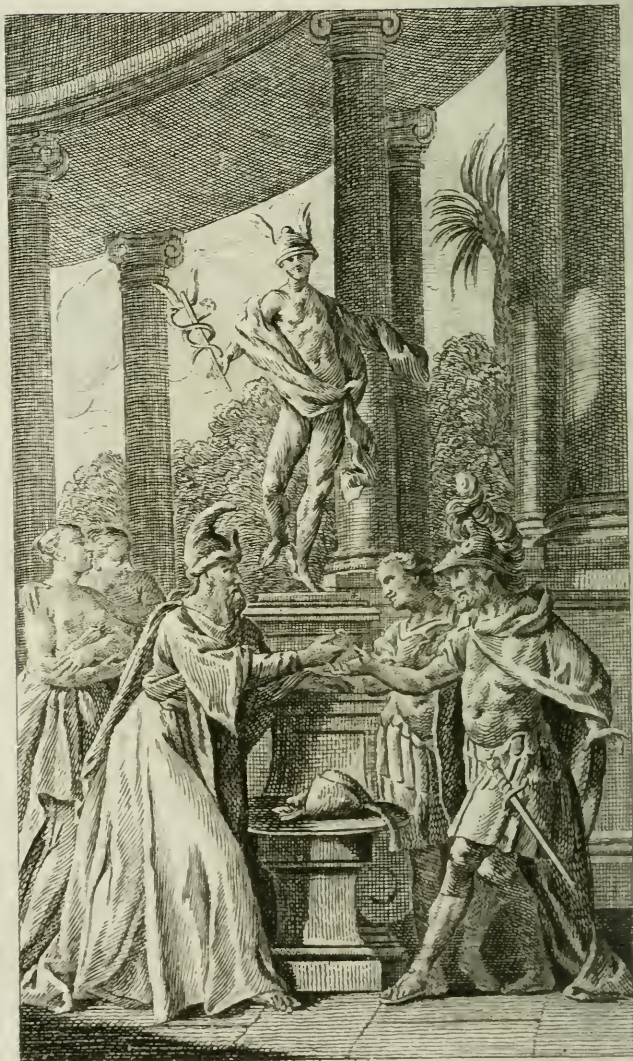
n'avoit point attendue ; & dit à l'Ambaſſadeur qu'elle étoit ſi fort offenſée de ſa propoſition, qu'elle regarderoit comme autant d'injures toutes les inſtances qu'il lui feroit là-deſſus, quand elle feroit aſſurée qu'elles viendroient de l'amour le plus ſincére. Tous les excès de l'amour, lui dis-je en ſoûriant, portent leurs excuſes avec eux ; & ce qui feroit un manque de reſpect dans un homme indifférent, eſt ſouvent un emportement loüable dans un homme bien amoureux. Ces paroles, que je prononçai d'un air d'aſſurance, calmérent un peu ſon premier feu ; & je vis ſur ſon viſage qu'elle n'étoit pas fâchée que j'eſſayaſſe de la raſſurer. Mais Theagénes ne s'en apperçut point, parce qu'il fut plus troublé de la réſolution de ſa maitreſſe, qu'elle ne l'avoit été elle-même de l'entrepriſe de ſon amant.

Comme il voyoit qu'elle ne répondoit point : Quoi ! belle Chariclée, lui dit-il, vous avez la force de m'interdire le ſeul moyen que je puiſſe avoir de vous ſauver des mains d'un homme que vous haïſſez ? Eſt-ce là la récompenſe de cet amour que j'ai conçu pour vous, & l'effet de cette tendreſſe que je crus trouver dans vos yeux & dans vos paroles, quand je reçus de vos mains

le prix du vainqueur ? Que j'étois insensé de croire que j'avois touché votre cœur : helas ! vous ne m'avez jamais aimé : vous m'avez trompé quand vous me l'avez laissé croire ; & c'étoit votre cruauté qui me donnoit cette assurance, & non pas votre amour. Eh bien, poursuivoit-il outré de désespoir, achevez cet hymen fatal que vous me défendez de rompre : donnez-vous à l'heureux Alcaméne malgré ce qu'on a fait espérer à mon amour, & ce que vous devez à la tendresse paternelle de Calasiris ; j'ai trop de respect pour tout ce qui part de vous, pour m'opposer à une alliance à laquelle vous donnez votre consentement : mais assurez-vous, cruelle, que l'amour vous demandera compte du sang que vous me forcez de répandre ; & que mon ombre errante & attachée sur vos pas, vous reprochera sans cesse d'avoir immolé le fidéle Theagénes au plus grand de vos ennemis.

Il prononça ces paroles avec tant de passion, que Chariclée en parut attendrie. Elle laissa couler des larmes de ses beaux yeux ; & poussa quelques soupirs, dont son amant sçut si bien profiter, qu'il obtint enfin la permission de l'enlever. Je vois bien, dit-elle d'un air languissant, qu'il me faut obéir aux

Dieux



Dieux dont vous êtes l'interpréte. C'eſt au Dieu de l'amour, lui répondis-je en riant ; que vous obéïſſez, & il doit avoir ſeul le mérite de votre ſacrifice : mais hâtez-vous de nous ſuivre, avant qu'on s'apperçoive de notre réſolution. Prenez ſeulement avec vous ce que vous avez de plus précieux, & ne perdez pas un tems qui n'eſt que trop court pour nous ſauver. En même tems Theagénes la faiſoit habiller ; en lui diſant, je vous arracherai malgré vous aux maux qui vous menacent : mais elle ne lui répondoit que par des pleurs & des ſoupirs, parlant tantôt de ſon pere à qui elle alloit donner une affliction mortelle, & tantôt du bruit que feroit ſon évaſion injurieuſe à ſa réputation. Mais la crainte de ſe voir livrée à un homme qu'elle haïſſoit, la confiance qu'elle avoit en moi, & plus que tout cela, les inſtances d'un amant qui n'étoit que trop aimable ; toutes ces conſidérations lui firent prendre la réſolution de ſe laiſſer conduire, après avoir exigé de Theagénes par les ſermens les plus ſacrés de n'entreprendre jamais rien ſur ſa perſonne, avant qu'ils euſſent noüé entre eux les liens ſacrés du mariage, & lui avoir fait promettre de ne lui témoigner jamais qu'une tendreſſe épurée de tout ce qui peut donner

atteinte à la verttu la plus auſtére. Il fallut qu'il jurât par Apollon Pythien, par Diane, par Venus même, & par tous les Amours. Ce fut avec ces précautions que nous ſortîmes tous trois de la Ville de Delphes, accompagnés d'une nombreuſe eſcorte de Theſſaliens qui nous conduiſirent juſques aux bords de la mer, où nous trouvâmes le vaiſſeau des Phéniciens prêt à mettre à la voile, & qui n'attendoit plus que nous pour lever l'ancre.

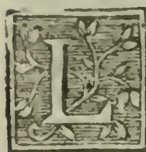




AMOURS DE THEAGENES ET CHARICLÉE.

HISTOIRE ETHIOPIQUE.

LIVRE CINQUIEME.



E bruit de notre évasion s'étoit répandu dans la ville ; & la renommée, toujours habile à publier les événemens, avoit annoncé la nouvelle de notre fuite en autant de maniéres qu'elle a de différentes

bouches. Un bruit confus d'armes & de cris faiſoit retentir les collines d'alentour, & avoit changé le profond repos de la nuit en un tumulte & une émotion générale. On entendoit de tems-en-tems prononcer le nom de Chariclée, & voilà tout ce que j'ai ſçû dans Delphes des ſuites de notre évaſion; car après avoir congedié les jeunes Theſſaliens qui nous avoient ſervi dans cette expédition, nous profitâmes de la fraîcheur du matin pour mettre à la voile. Nous laiſſâmes bientôt derriere nous le Golfe de Cirrha, le Mont Parnaſſe, les Promontoires d'Etolie & de Calydoine. Sur le ſoir nous vîmes la mer de Zante, & les Iſles aigües, ainſi nommées parce qu'elles s'élévent en forme de pyramides.

Calaſiris étoit en cet endroit de ſa narration, quand on vint lui annoncer le retour de Nauſicles, le maître du logis. L'impatience d'apprendre des nouvelles de ſes chers enfans, & le plaiſir de revoir ſon hôte chéri, l'engagérent à s'interrompre. Il ſe leva ſur le champ, & courut embraſſer Nauſicles, qui de ſon côté le ſalua fort reſpectueuſement, en lui diſant, avec un tranſport de joie qu'il avoit peine à contenir, J'ai recouvré ma Thiſbé beaucoup plus belle que je

ne l'avois perdue ; & les Dieux n'ont retardé mon bonheur que pour le rendre plus parfait. Mais avec qui étes-vous-là ? Avec un jeune Grec, lui répondit Calasiris. Nous parlerons de tout cela à loisir ; car je vois bien que vous avez besoin de repos. Je vous avoue, reprit Nausicles, que jamais je n'en eus tant de besoin qu'à présent, pour me remettre des fatigues & des chagrins qu'il m'a fallu essuyer pendant mon voyage. En disant ces mots, il les quitta, en recommandant à Calasiris de se réjouir avec son ami ; & il leur promit de leur montrer le lendemain cette esclave que les yeux seuls, disoit-il, pouvoient représenter à l'imagination, & qui étoit au-dessus de tout ce qu'il avoit pû leur en dire.

Le récit d'une histoire aussi longue que celle que venoit de faire le bon Calasiris, & la chaleur qui étoit excessive, l'ayant invité à prendre un peu de repos, le sommeil se glissa insensiblement dans ses yeux & l'assoupit. Cnemon, qui ne se sentoit pas disposé à suivre son exemple, se leva doucement, & se glissa auprès d'une chambre sécrete, où il entendoit un son de voix triste & lamentable qui excitoit sa curiosité. Comme il avoit l'imagination frappée du nom

de Thiſbé, il crut l'entendre ; & s'étant approché de la porte, il écouta cette fille qui ſe plaignoit. Malheureuſe que je ſuis ! diſoit-elle : je croyois avoir échappé à l'avidité des Pirates, & à la fureur des barbares ; mais ma cruelle deſtinée m'a envié juſqu'aux douceurs d'une vie errante. A peine ſuis-je ſortie de l'eſclavage, que je retombe en de nouveaux fers, privée de la ſeule conſolation que je trouvois dans le cœur de celui qui partageoit mes peines & me les rendoit ſupportables. Helas ! ſi je ſçavois au moins quel eſt ſon ſort : mais qu'apprendrois-je qu'un dur eſclavage, dont l'idée affreuſe augmenteroit encore la rigueur du mien. Ha ! que n'ai-je été cette Thiſbé dont vous avez pleuré la mort ; nous ſerions enſévelis dans le même tombeau, & nos cendres ſeroient heureuſement confondues : au lieu que je me vois contrainte d'achever ma vie déplorable dans cette nouvelle ſervitude, ſi l'on peut appeller vie un cours de larmes continuelles, & de regrets ſi ſenſibles, que la mort la plus cruelle ſeroit plus douce pour moi, que la vie que je meine depuis quelque-tems. Elle n'en dit pas davantage, parce que les larmes coulerent de ſes yeux en ſi grande abondance, qu'elles étoufferent

ſes plaintes : elle ſoupira pluſieurs fois & ſe tut ; mais il étoit aiſé de juger qu'elle ne ceſſoit de parler de ſes douleurs, que pour s'en affliger plus amérement. Cnemon jugea bien par tout ce diſcours que c'étoit Chariclée dont il avoit entendu la voix ; & il ne ſe trompoit pas.

Chariclée & Theagénes étant ſortis de la caverne pour ſe rendre au bourg de Chemmis, comme nous avons dit, étoient convenus enſemble par un ſecret preſſentiment de leurs nouveaux malheurs, de ſe retrouver à certaines marques qu'ils s'étoient données, au cas qu'une fortune contraire vint à les ſéparer. Ces marques étoient, que Theagénes écriroit le mot *Pythicus* ſur la porte des Temples, ſur les Statues, les Pyramides, ou autres monumens qu'il rencontreroit dans les lieux de ſon paſſage ; & que Chariclée de ſon côté, écriroit *Pythias eſt allé à main droite*, ou bien *à main gauche, en tel Bourg*, *en telle Ville*, &c. en marquant même le jour & l'heure. Après ces précautions, ils s'étoient mis en chemin, ſans ſe charger d'autres choſes que de celles qu'ils avoient apportées de Delphes.

Comme ils ſe diſpoſoient à paſſer le lac,

ils apperçurent une troupe de gens armés qui venoient à eux. La premiere pensée qui leur vint à l'esprit, fut de les éviter ; mais ils n'en eurent pas le tems : car comme ils se sauvoient pour regagner la caverne, ils furent enveloppés par un parti d'ennemis qui avoit pris terre par un autre côté de l'isle, & furent conduits aussi-tôt à Mitranes, Capitaine de cette troupe. Celui-ci parut fort content de cette prise; & considérant avec étonnement la singuliere beauté de ces deux jeunes gens, il ne pouvoit assez s'applaudir de cette heureuse rencontre : quand Nausicles qui s'en apperçut, & qui fut frappé aussi bien que lui de l'éclat de Chariclée, s'avisa de dire qu'elle étoit cette Thisbé qu'on lui avoit enlevée. Il courut à l'instant l'embrasser amoureusement, & lui dit à l'oreille en langage Grec, qu'elle feignît d'être Thisbé, & qu'elle en prit le nom si elle vouloit assurer sa liberté : puis il fit de grands remercimens à Mitranes, & éleva jusques aux cieux la force de son courage qui le guidoit dans toutes ses entreprises.

Ce Capitaine se feroit mieux accommodé de Chariclée, que des loüanges & des remercimens de Nausicles : mais il ne pou-

voit pas raisonnablement lui refuser cette fille, attendu qu'il ne s'étoit engagé dans cette expedition qu'à sa priere. De sorte qu'après avoir sçu d'elle-même qu'elle se nommoit Thisbé, & ne pouvant plus douter que ce ne fût-là l'esclave qu'ils étoient venus chercher, il la remit à Nausicles quoi qu'à regret, & se réserva Theagénes qu'il destina dès lors à servir à la table du Roi de Babylone : pour cet effet il l'envoya à Oroondates Lieutenant du Roi pour l'Egypte, & qui faisoit sa résidence à Memphis, avec des lettres qui étoient conçues en ces termes.

LE CAPITAINE MITRANES

AU SATRAPE OROONDATES,

SALUT.

» J'ai arrêté prisonnier un jeune hom-
» me Grec, que j'ai trouvé passant par le
» Gouvernement que tu m'as confié ; je te
» l'envoye, parce qu'il m'a paru digne de
» ne servir d'autre personne que celle du
» Grand Roi notre Dieu. Je crois te four-
» nir le moyen de faire à Notre commun

» Maître & Seigneur, un présent tel, que
» Sa Cour Royale n'en a point encore vû,
» & n'en verra peut-être point de semblable.

Cependant Calasiris & Cnemon, qui s'étoient fortifiés dans la pensée que Chariclée étoit l'esclave de Nausicles, le vinrent trouver le lendemain dès la pointe du jour, & lui demandérent avec empressement des nouvelles de son voyage. Celui-ci leur fit un ample détail de tout, & leur conta comment il avoit trompé le Capitaine Mitranes, pour lui enlever une jeune fille qu'ils avoient trouvée dans l'Isle, & dont l'extrême beauté le dédommageoit amplement de la perte de sa Thisbé. Il étoit si transporté de joie de cette acquisition, qu'il la fit venir à l'instant pour la leur faire voir. Elle parut d'abord les yeux baissés & le visage couvert d'un voile; mais son maître lui ayant dit qu'elle pouvoit se montrer avec assurance, elle leva doucement son voile, & elle vit & fut vûe de gens qu'elle s'attendoit le moins de rencontrer là. Sa joie éclata avec sa surprise; & comme s'ils eussent été tous frappés d'un même coup, ils commencérent tous trois à fondre en larmes & à pousser des cris, qui auroient attendri les cœurs les plus insensibles. On n'entendoit par-tout que, *ô mon pere! ô ma fille! ô*

ma chere Chariclée ! Nausicles s'apperçut trop tard de son imprudence, & jugea bien dès lors qu'il lui seroit difficile de refuser à son intime ami une fille qu'il reconnoissoit pour sa propre fille. Cependant, comme s'il n'eût rien compris à ces transports, il demanda au vieux Calasiris d'où il connoissoit cette esclave. D'où je la connois, mon cher Nausicles, lui répondit-il en l'embrassant ? hélas ! c'est ma fille, cette fille dont la perte me rendoit la vie insupportable, & dont je ne dois la découverte qu'à vos généreux soins : je prie les Dieux qu'ils vous envoient autant de biens que vous en méritez ; car il n'y a que les Dieux qui puissent payer le service que vous me rendez aujourd'hui. Puis adressant la parole à Chariclée : Qu'est devenu Theagénes, lui dit-il ; & quel barbare sort a séparé le frere d'avec la sœur ? A ce mot Chariclée jettant un profond soupir, hélas ! lui dit-elle, il a été emmené par celui qui m'a remise à Nausicles, & je ne sçais ni qui il est, ni où il va. Il n'y a que le généreux Nausicles, interrompit le veillard, qui puisse rendre le frere à la sœur & les enfans à leur pere. Mais comment voulez - vous, lui répondit Nausicles, arracher ce jeune homme des mains de Mitranes ? La fortune avare nous a

interdit l'unique moyen de fléchir l'avidité du Capitaine Perſien. A ce diſcours Chariclée s'étant approchée de Calaſiris, lui dit à l'oreille qu'elle avoit encore toutes les pierreries qu'elle avoit apportées de Delphes. Mais le ſage vieillard, pour ne donner à ſon hôte aucun ſoupçon de ces richeſſes, lui répondit d'un ton de Philoſophe que l'homme vertueux & ſage n'étoit jamais indigent, parce que les Dieux toujours équitables ſçavoient proportionner les biens à ſes beſoins : dites nous ſeulement, ajoûta-t'il, où eſt ce Mitranes qui a emmené Theagénes ; & je me flatte de trouver bientôt tout l'or & l'argent dont nous aurons beſoin, pour vaincre la cupidité de cet avare Capitaine.

Nauſicles l'entendant parler de la ſorte, ſe prit à rire ; & prenant la parole : Il ſemble, lui dit-il, que vous n'ayez qu'à ſouhaiter pour devenir riche ; mais avant que de ſonger à une entrepriſe qui eſt abſolument au-deſſus de vos forces, cherchez dans les reſſources de votre ſageſſe dequoi me dédommager, moi, des frais immenſes que j'ai faits pour vous recouvrer Chariclée : en attendant, je vais par un ſacrifice rendre graces aux Dieux du thréſor ineſtimable qu'ils m'ont mis entre les mains. Vous pourrez y aſſiſter, ſi vous le

trouvez bon, & demander autant de richesses que vous en aurez besoin : il les quitta là-dessus, pour aller au Temple de Mercure disposer son sacrifice.

Calasiris & Cnemon s'y rendirent un moment après ; & Chariclée y alla accompagnée de la fille de Nausicles & des autres femmes de la maison. Sur la fin de la cérémonie, Calasiris s'approcha pour consulter les entrailles des victimes qu'on avoit immolées : il observoit tout en homme du métier, & faisoit voir par les altérations de son visage, que les Dieux lui découvroient dans l'avenir bien des événemens mêlés de joie & de tristesse. Puis jettant ses deux mains sur l'autel, où le feu du sacrifice étoit encore allumé, il fit semblant de tirer du brasier un des anneaux Royaux qu'il avoit pris à Charicles, & qui étoit d'un prix infini. Voilà, dit-il d'un air inspiré, ce que les Dieux m'ont envoyé pour la rançon de ma fille ; & en disant cela, il présenta cet anneau à Nausicles. Le cercle en étoit d'ambre ; & dans le chaton étoit enchassée une ametiste Ethiopique des plus brillantes, de la grosseur de l'œil d'une jeune fille, & incomparablement plus belle que celles qui viennent d'Espagne & d'Angleterre. En un mot, cette pierre a la rare

vertu de celle des Indes, qui préservent de l'ivresse les personnes qui les portent.

Sur cette pierre, la plus belle qu'on eût encore vue, il y avoit une magnifique gravure dans laquelle on voyoit représenté au naturel un petit berger, qui du haut d'un rocher gardoit ses moutons & jouoit de la flute. Il sembloit que ces innocens animaux touchés de la douceur de cet instrument, marquoient en paissant la mesure des airs qu'ils entendoient. Ils paroissoient tous revêtus d'une toison d'or : non que l'art leur eût donné cette grace, mais pour la couleur vive & de feu que jettoit l'ametiste. En un autre endroit on voyoit de tendres agneaux qui sembloient bondir sur l'herbe naissante & courir en troupe ; d'autres qui tournoient autour du Berger, & se réjouissoient à la flamme qui sortoit de la pierre, comme si c'eût été aux rayons du Soleil. Enfin on en voyoit d'autres qu'on eût dit prêts à sauter d'un côté de l'ametiste à l'autre ; mais que l'art de l'ouvrier y retenoit, pour conserver aux yeux l'agrément d'un innocent spectacle.

Tel étoit l'anneau que Calasiris présenta à Nausicles. Celui-ci, tout étonné de voir une chose d'aussi grand prix entre les mains de celui qu'il croyoit le plus pauvre de tous

les hommes, fut quelque tems à la considérer. Ensuite il dit au vieillard, qu'il n'avoit pas bien jugé de ses intentions, s'il avoit cru qu'il eût dessein de lui faire acheter sa fille; qu'il se proposoit de la lui rendre généreusement, & de s'en faire un mérite auprès de lui. Mais que puisque Mercure, Dieu des richesses, lui envoyoit cette pierre précieuse, capable d'enrichir un homme dans une condition privée, il l'acceptoit volontiers, & la recevoit avec toute la reconnoissance qu'on doit à un Dieu bien-faisant. Il le pria ensuite de se trouver avec Cnemon & Chariclée au repas qu'il devoit donner dans le Temple, où tout ce qu'il y avoit d'hommes & de femmes assemblés pour le sacrifice devoient assister. Ce fut le soir que se fit ce repas, & il fut des plus somptueux. On but diverses santés selon la coutume; les hommes chanterent les louanges de Bacchus, & les femmes danſérent au son d'un hymne en l'honneur de Cerès. Comme la compagnie s'échauffoit à force de boire, & que chacun se réjouissoit, les uns d'une façon, les autres d'une autre; Nausicles présentant une coupe pleine d'eau pure à Calasiris, lui dit, je bois à vous, mon pere, de cette eau toute pure comme vous l'aimez; ce sont des Nimphes

chastes qui n'ont point de commerce avec Bacchus, & qui sont véritablement vierges. Mais, continua-t'il, est-ce que la joie de ce jour ne vous engagera point à nous raconter l'histoire de vos avantures ? Vous sçavez qu'il y a assez long-tems que je vous en presse ; & vous ne sçauriez me le refuser, sans me donner des marques d'une défiance que je ne vous pardonnerois pas si vous en étiez capable. Calasiris jugeant bien qu'il ne feroit qu'augmenter la curiosité de son hôte, s'il la combattoit plus long-tems, ne se défendit pas d'avantage ; & après quelques momens de silence, comme pour rappeller ses forces, il prit la parole, & repassa sommairement & le plus succinctement qu'il lui fut possible, ce qu'il avoit déja dit à Cnemon, en passant légérement sur des circonstances qu'il n'étoit pas à propos de divulguer. Quand il fut revenu à cet endroit de son histoire où son récit avoit été interrompu, il demanda un moment de repos, pendant lequel Nausicles & Cnemon s'entretinrent agréablement de diverses réflexions, que les avantures qu'ils venoient d'entendre leur donnoient occasion de faire : puis le bon vieillard reprit son discours en ces termes.

Quand nous eûmes fait une journée de

chemin,

chemin, à l'aide d'un vent favorable qui pouſſoit notre vaiſſeau Phénicien, nous entrâmes dans le détroit de Calydoine, où nous eûmes beaucoup à ſouffrir de la tempête que les vents excitent en tout tems ſur cette mer. En cet endroit Cnemon interrompit encore le fil de la narration de Calaſiris, pour le prier de lui dire pourquoi la mer eſt toujours agitée dans ce détroit. Cette mer qu'on nomme *Jonienne*, lui dit-il, eſt voiſine de la mer Egée, avec les eaux de laquelle elle méle les ſiennes par le détroit du Peloponéſe, qui ſemble être placé là par une attention particuliere de la providence, pour préſerver les terres voiſines d'une inondation générale. Ce confluent des deux mers, qui ſe trouvent plus preſſées dans ce détroit que dans tout le reſte du golfe, forme une eſpéce de conflit qui tient leurs eaux dans une agitation continuelle, & leur imprime un mouvement ſemblable au flus & reflus qu'on voit régner dans l'Océan : ce qui, joint à quantité de petites Iſles qui ſe trouvent dans le voiſinage, ne permet pas aux voyageurs de jouir jamais ſur cette mer des douceurs d'une tranquille navigation Après cette petite digreſſion, le ſage vieillard reprit ainſi le fil de ſon hiſtoire.

Quand nous eûmes paſſé ce détroit, il nous

ſembla voir de loin le Promontoire de *Zante*, qui nous paroiſſoit en éloignement comme un gros nuage en l'air. Nous n'arrivâmes que le lendemain dans cette Iſle, où les Phéniciens furent d'avis de paſſer quelque tems, autant pour l'utilité de leur commerce, que pour y attendre une ſaiſon plus propre à la navigation : chacun chercha à ſe loger dans la Ville, ou ſur le port. Pour moi je cherchai auſſi un logement, où je puſſe demeurer commodément & paiſiblement avec mon fils & ma fille. Je demandai au premier Pécheur que je rencontrai, ſi je ne pourrois point trouver ſur le port un logis pour trois perſonnes. Il me répondit que ce n'étoit que d'avant hier, que ſa barque étoit tombée dans cet écueil, & qu'il avoit beaucoup de peine à l'en retirer. Ce n'eſt pas, lui dis-je, ce que je veux ſçavoir de vous ; mais s'il n'y a pas ici quelque maiſon où je puiſſe loger avec ma famille. Non aſſurément, me répondit le bon vieillard, ce n'eſt pas moi qui ai engagé ma barque contre ces rochers; à Dieu ne plaiſe que Tyrrhenus faſſe une ſi lourde faute : c'eſt celle de mes enfans, qui ne connoiſſant pas les endroits où il y a des rochers cachés ſous les eaux, ſont allés imprudemment jetter leurs rets en lieu où il ne falloit pas.

Ces réponses m'ayant fait juger que le Pêcheur étoit sourd, je pris un ton plus haut ; & pour lors le bon homme, confus d'avoir si mal répondu à un étranger, me demanda mille fois excuse, & m'offrit une partie de sa maison, que j'acceptai volontiers, l'autre étant occupée par ses deux enfans avec leur nourrice.

Nous passâmes là le reste de l'hiver, vivant tous en commun du poisson que prenoit Tyrrhenus, & de ce que je faisois acheter dans la ville. Pendant le jour nous nous entretenions de choses indifférentes, ou bien nous nous promenions le long de la mer, où nous avions un plaisir charmant à voir pêcher Tyrrhenus, l'homme du monde le plus accoutumé à cet exercice, & qui l'entendoit le mieux. Le soir nous ne nous quittions, que pour prendre du repos. Cette vie tranquille & retirée avoit pour moi un grand attrait, & je sentois que j'y aurois passé avec plaisir le reste de mes jours : mais il n'étoit pas possible que le malheur ne suivît par-tout les malheureux ; & la beauté de Chariclée nous auroit attiré des persécutions jusques dans les déserts de l'Arabie.

Un jeune marchand de la troupe des Tyriens devint éperduement amoureux de ma

fille ; & n'étant pas d'un caractére à ſoutenir le perſonnage d'un amant déclaré, il commença ſa recherche par la demande de celle qu'il aimoit. Pour me faire valoir ſa propoſition, tantôt il m'alléguoit la force de ſon courage, qui lui avoit fait remporter un prix aux Jeux Pythiens ; & tantôt il me parloit de ſes richeſſes, qui effectivement n'étoient pas mépriſables. Je tâchai d'abord de m'en défendre ſous des prétextes honnêtes : je lui dis que ma fille n'étoit pas digne d'un Vainqueur aux Jeux Pythiens ; qu'elle n'avoit ni aſſez de mérite ni aſſez de fortune pour répondre à la ſienne ; qu'une beauté aſſez ordinaire étoit toute la dot dont les Dieux l'avoient avantagée ; & que ſes parens auroient ſujet de ſe plaindre d'une alliance où il y avoit tant de diſproportion ; que d'ailleurs Chariclée étoit mon unique ſecours, & que je ne pouvois me réſoudre à la voir éloigner de moi, & à perdre le ſeul bien qui me reſtoit. Toutes ces difficultés ne faiſoient qu'irriter ſa paſſion ; & en homme qui eſt véritablement amoureux, il n'y trouvoit rien lui-même de difficile : il m'offroit de m'emmener avec lui, ou de s'établir dans quelque ville du monde qui ſeroit le plus de mon goût ; & quelque choſe que je puſſe lui objecter, il

trouvoit par-tout des réponſes qui me paroiſſoient ſans replique. De ſorte que je me vis contraint de l'amuſer ſous de belles promeſſes, & de lui laiſſer eſpérer que je lui donnerois ma fille quand nous ſerions arrivés à Carthage.

Pendant que le jeune Phénicien s'obſtinoit à troubler le repos de ma ſolitude, la fortune me préparoit de nouvelles perſécutions. Un jour mon hôte m'ayant tiré à l'écart, m'avertit qu'un Corſaire nommé *Trachinus*, qui étoit devenu la terreur des marchands par les priſes qu'il avoit faites, rodoit autour de l'Iſle pour enlever les Phéniciens & la jeune fille qui étoit avec eux. Tyrrhenus avoit appris ce deſſein du Corſaire même, par l'habitude qu'il avoit contractée avec lui par ſon métier de Pêcheur; parce qu'il leur fourniſſoit ſouvent du poiſſon, & qu'ils le payoient plus graſſement que d'autres. Il ajouta que je ne devois pas mépriſer cet avis; qu'il avoit vû plus d'une fois ces Pirates faire des deſcentes dans le Port, & piller les maiſons; & que ce n'étoit que par l'intelligence ſecrette qu'il entretenoit avec eux, qu'il étoit venu à bout de préſerver juſques-là ſa famille & ſes petits biens des entrepriſes de ces voleurs: qu'enfin il n'y avoit pas d'autre moyen pour

ſe mettre à l'abri de leur ſurpriſe, que de prendre un logement dans la ville qui étoit bien fortifiée, ou de partir de nuit & de ſe ſauver dans une autre Iſle.

Je fis part de cet avis au jeune Phénicien; & lui faiſant entrevoir ſon intérêt propre dans celui de Chariclée, je n'eus pas de peine à en obtenir ce que je ſouhaitois. Comme il étoit le maître du vaiſſeau, il m'offrit de mettre à la voile quand je voudrois, & de paſſer dans un autre Port pour y attendre un vent favorable. Je lui dis qu'il ſeroit à propos de partir la nuit prochaine, pour ôter au Corſaire juſqu'au moindre ſoupçon de notre départ: il me le promit, & cependant il alla donner ſes ordres, pour partir le plus promptement & le plus ſecrettement qu'il ſeroit poſſible. Pour moi j'allai ſur l'heure porter cette nouvelle à mes enfans; & après un léger ſoupé où nous bûmes à la ſanté de notre hôte, nous nous retirâmes pour prendre quelque repos. J'avois déja goûté les douceurs du premier ſommeil, quand il m'apparut en ſonge un vieillard ſec & défait; il montroit une cuiſſe nerveuſe qui faiſoit voir combien il avoit été vigoureux dans ſa jeuneſſe, & en trainoit une autre languiſſante dont il paroiſſoit être incommodé. Il alloit & revenoit en rêvant profondément,

comme un homme qui médite quelques projets fins & étudiés. Un moment après il s'approcha de moi ; & me regardant avec un fouris malin : Vous êtes, me dit-il, le feul qui ayez méprifé la gloire d'Ulyffe, jufqu'à paffer dans le voifinage d'Itaque, fans daigner entrer dans mon Temple. Je vous en ferai repentir ; & dans peu de tems : je veux bien même vous avertir que vous tomberez bientôt en des mains ennemies par mer & par terre, où vous aurez d'étranges calamités à effuyer. Mais prenez foin de la belle Chariclée, à qui le Deftin réferve un fort digne de fa vertu ; & dites lui que Penelope s'intéreffe à fa gloire, & la falue.

Je me réveillai à ces dernieres paroles ; & fans rien faire connoître du trouble où elles m'avoient jetté, j'allai avertir mes enfans de fe lever & de fe difpofer à partir. J'embraffai mille fois mon hôte, & lui fis tous les remercimens que la reconnoiffance me put infpirer ; à quoi j'ajoutai une fomme d'argent que je le priai d'accepter, tant pour les bons fervices qu'il nous avoit rendus, que pour un voyage que je le priai de faire en mon nom à Itaque, pour appaifer par un facrifice l'ombre plaintive d'Ulyffe qui m'avoit apparu. Il me le promit, & nous fouhaita toute forte

de bonheur, en nous acompagnant jusques au vaisseau. Dès que nous y fûmes arrivés le Capitaine ordonna de lever l'ancre, contre l'opinion des matelots qui nous menaçoient d'une tempête, & qui ne céderent qu'à l'autorité absolue de leur Capitaine

A peine fûmes-nous en pleine mer, que nous entendîmes le bruit confus d'un vent qui s'élevoit, & qui nous apporta avec lui un orage si violent & une si grande tempête, que nous nous vîmes cent fois prèts à périr. Nous comprîmes trop tard, & quand il n'en étoit plus tems, la faute que nous avions faite. Heureusement elle n'eut pas d'autres suites, & nous en fûmes quittes pour la peur : la tempête s'appaisa, & le calme revint peu à peu sur la mer & dans les esprits. Mais comme notre vaisseau étoit démâté, & que nous avions même perdu un timon, nous fûmes contraints de relâcher dans l'Isle de Candie, autant pour radouber notre vaisseau fracassé, que pour nous remettre des travaux d'une cruelle navigation. Au bout de quelques jours nous nous remîmes en mer. Le doux zéphir, avant-coureur du printems, commençoit déja à se faire sentir, & nous avions tout à espérer de la belle saison. Cependant le Corsaire Trachin, qui avoit été informé

de notre départ & de notre route, nous ſuivit à force de voiles, & nous joignit près de l'Iſle de Créte. Auſſi-tôt que nous nous en apperçûmes, nous cherchâmes à l'éviter ; mais il n'en étoit plus tems, & tous nos efforts furent inutiles. Il montoit un vaiſſeau plus petit que le nôtre, & par conſequent plus léger & meilleur voilier. Il avoit le vent favorable, & il fut ſur nous preſque auſſi-tôt que nous nous en fûmes apperçûs. A la portée de la voix il nous exhorta à nous rendre de bonne guerre, en nous promettant de ne nous faire aucun mal ; enſuite il s'approcha de nous, & tourna autour de notre vaiſſeau, comme s'il eût voulu en faire le ſiége ou le prendre par capitulation. Tant qu'il n'employa que les paroles & les promeſſes, les marchands Phéniciens furent ſourds à ſa voix; & ſe faiſant un courage de la timidité apparente de leurs ennemis, ils paroiſſoient diſpoſés à ſe défendre juſques à les défier même avec des paroles injurieuſes. Mais quand ils virent les Corſaires ſauter dans leur bord, & ſe faire un paſſage en expédiant à grands coups de poignards ceux qui vouloient réſiſter ; toute leur fauſſe bravoure ſe démentit : ils ſe jetterent aux pieds des vainqueurs, en leur demandant la vie avec des priéres & des

ſupplications qui témoignoient toute leur foibleſſe.

Trachin ayant paſſé ſur le vaiſſeau, fit ceſſer le combat & le pillage; & ſe ſaiſit lui-même de Chariclée qu'il trouva auſſi belle qu'affligée. Il fit tout ce qu'il put pour la conſoler; & il lui auroit adouci par ſes reſpects & ſes promeſſes la rigueur de la ſervitude, ſi quelque choſe pouvoit rendre ſupportable la vûe d'un maître odieux & d'un ennemi. Non-ſeulement il la raſſura contre la crainte de la mort & les rigueurs de l'eſclavage; mais il lui promit encore de faire la même grace à tous ceux pour qui elle s'intéreſſeroit. Elle demanda d'abord la conſervation de ſon pere & de ſon frere; & n'eut pas de peine à l'obtenir. Theagénes étoit jeune & d'une grande eſpérance. Pour moi j'étois le pere de Chariclée; & cette recommandation étoit aſſez forte dans l'eſprit de l'amoureux Corſaire, pour devoir en attendre toute ſorte de bons traitemens. On fit donc ſortir du vaiſſeau tout ce qu'il y avoit de Phéniciens échappés au combat; & on les embarqua ſur un petit navire à la merci des vents. Pour nous, nous reſtâmes ſeuls avec toutes les apparences de la liberté, dans le ſein de la plus affreuſe ſervitude.

Le Soleil étoit couché ; & ſes rayons affoiblis ne répandoient plus qu'une lumiere incertaine , qui combattoit contre les premieres ténébres de la nuit. L'influence maligne de la Lune qui étoit nouvelle , jointe à l'inconſtance naturelle de cette premiere ſaiſon , excitérent en peu de tems une tempéte preſque ſemblable à celle que nous avions déja eſſuyée. D'abord nous entendimes le bruit ſourd & éloigné d'une tempête qui ſe formoit ; & qui ayant tout ſubitement ſoûlevé la mer , nous jetta bien-tôt dans le dernier trouble. Ce qui augmentoit notre frayeur , & rendoit le péril plus évident , étoit le peu d'habileté de ces Corſaires , qui ignoroient totalement la manœuvre d'un grand vaiſſeau. Ils faiſoient tous dans cette occaſion , la fonction de matelots , & entreprenoient témérairement la premiere partie de la manœuvre que le hazard leur préſentoit : les uns lâchoient les voiles confuſément ; les autres diſtribuoient entr'eux les cordages mal-à-propos ; un autre régiſſoit la proue , d'autres la poupe & le timon, & tous ſans l'avoir jamais eſſayé. Nous nous défendîmes pourtant contre la tempête , tant que les derniers rayons du Soleil nous laiſſerent quelque lumiere : mais quand l'obſcurité de la nuit eut dérobé le

Ciel à nos yeux,& que nous fûmes envelopés dans de profondes ténébres, nous perdîmes toute eſpérance de ſalut ; & chacun s'abandonnant à ſon déſeſpoir, nous attendions la mort de moment en moment. On n'entendoit que cris & lamentations qui effrayoient les plus intrépides. Alors je compris par expérience ce que j'avois oui dire à des ſages, qu'il eſt plus aiſé d'aller chercher la mort, que d'en ſoûtenir les approches. Tous ces Corſaires abbattus pleuroient comme des femmes, & perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner la manœuvre, ni pour travailler. Comme on s'aviſe de tout dans ces occaſions, il y en eut qui eſſayérent de ſauter dans le brigantin : mais Trachin qui s'en apperçut fit couper la corde ; & notre vaiſſeau déchargé de cette ſeconde tempête qu'il trainoit après lui, ſe trouva moins tourmenté qu'auparavant : il nous ſembla même que la mer s'appaiſoit un peu; & ſoit que le danger fût moins grand, ou que nous y fuſſions accoutumés, chacun reprit ſes premieres fonctions, & l'on commença à manœuvrer avec plus de ſuccès que la premiere fois. L'on jetta dans la mer beaucoup de marchandiſes qui ſurchargeoient le vaiſſeau ; on baiſſa les voiles ; on rama vi-

goureusement ; enfin après avoir passé le reste de la nuit & le jour du lendemain jusqu'au soir dans les travaux de cette navigation, nous fûmes poussés par un coup de vent sur les côtes d'Egypte, à une des embouchures du Nil qu'on appelle *Heraclée*.

Les Corsaires descendirent aussi-tôt à terre, pour se rassûrer contre la crainte du naufrage, & se remettre des fatigues qu'ils avoient souffertes pendant la tempête. Trachin fit distribuer du vin de Tyr à tout son monde ; puis il envoya dans les bourgs voisins chercher des animaux pour les immoler au Dieu Neptune, & à l'appetit désordonné de son équipage. Pendant qu'on allumoit un grand feu, & qu'on faisoit les préparatifs necessaires en pareille occasion, Trachin m'ayant fait appeller, me communiqua le dessein où il étoit d'épouser ma fille, de quitter le métier de Pirate, & de s'établir en Egypte. Il ajoûta, que le festin du sacrifice seroit en même tems celui de sa nôce ; & qu'il me communiquoit tout cela, non pas pour me demander mon consentement sur une chose qu'il avoit résolue & dont il étoit le maitre, mais seulement pour garder les régles d'une certaine bienséance, & pour me donner le tems de disposer ma fille à ne pas refuser sa main à

ſon Vainqueur. Je lui répondis que je me ſentois trop honoré de cette alliance, pour ne pas lui en faire mes remercimens ; & que je ne doutois pas que Chariclée ne répondit comme elle le devoit à l'honneur qu'il vouloit lui faire : mais, Seigneur, ajoûtai-je, puiſque vous avez réſolu de célébrer ce ſoir la cérémonie de votre mariage, il faut bien que votre épouſe ait un lieu ſecret où elle puiſſe ſe revêtir en liberté de ſes plus riches habits : je ne vois que le navire qui ſoit propre à lui ſervir de chambre nuptiale ; & ſi vous avez la bonté de défendre à vos ſujets l'entrée du vaiſſeau, ma fille pourra s'en ſervir, pour ſe diſpoſer à paroître ce ſoir dans un habillement convenable à l'épouſe de Trachin.

Le Corſaire, charmé de m'entendre parler de la ſorte, donna ſur le champ des ordres conformes à la demande que je venois de lui faire. On tira du vaiſſeau des tables, des tapis, des coupes, & force linge travaillé avec beaucoup d'art à Tyr & à Seide : puis chacun ſe chargea confuſément & ſans ordre de tous les meubles & utenſiles néceſſaires à un feſtin ; après quoi on laiſſa Chariclée ſeule & dans une entiere liberté. J'arrivai dans ce moment ; & ayant trouvé

cette pauvre fille fort affligée & fondant en larmes, je lui demandai ſi elle pleuroit ſes malheurs préſens, ou ſi elle en prévoyoit de plus triſtes à l'avenir. Et que peut-il m'arriver de plus affligeant, mon pere, me dit-elle, que de tomber entre les mains des voleurs, & de perdre ma liberté ! Vous ne connoiſſez pas encore tous vos malheurs, lui répondis-je : Trachin eſt éperduëment amoureux de vous ; ſon amour violent ne ſouffre point de délais, & il veut dès ce ſoir vous épouſer. A ces mots elle fit un cri horrible, & ſe jettant à mes genoux, elle me conjuroit au nom de tous les Dieux de prévenir par quelque ſecret de ma ſageſſe le plus grand malheur qui pût lui arriver, ou qu'elle s'alloit ôter la vie de ſes propres mains. Je lui dis tout ce que je pûs pour la raſſurer ; & elle me promit de faire tout ce que je voudrois, pourvû que je ne l'abandonnaſſe pas à la réſolution du Tiran. Il faut, ma fille, lui dis-je, que vous ne témoigniez aucune répugnance pour ce qu'on vous propoſe, & que vous vous revêtiez de vos plus beaux habits, comme pour faire plus d'honneur à la cérémonie qui ſe prépare : pendant cela je prendrai le ſoin de ſemer dans les eſprits de ces Brigands des ſentimens de jalouſie, & de les armer les

uns contre les autres pour leur propre perte. L'Amour qui a renversé des états entiers, fera peut-être en votre faveur plus que vous n'osez espérer : ou si ce Dieu refuse de seconder mes efforts, nous pourrons chercher dans une mort glorieuse la protection que nous n'aurons pû trouver ailleurs. J'allai de ce pas trouver Pelore, celui qui après Trachin tenoit le premier rang dans cette République de Pirates. Je le rencontrai sur le port où il se promenoit seul; & feignant de me promener avec lui, & de m'entretenir de choses indifférentes, je lui dis que j'avois une affaire de la derniere conséquence à lui communiquer, & qui demandoit autant de secret que de résolution. Il m'assura de l'un & de l'autre, & je lui parlai en ces termes. Ma fille a appris, Seigneur, avec beaucoup de douleur, la résolution que Trachin a prise de l'épouser ce soir : elle voit avec une répugnance extrême les préparatifs qu'on fait pour sa nôce prochaine; elle m'a assuré que ce jour seroit le dernier de sa vie, & qu'elle chercheroit à se délivrer par sa propre défaite des poursuites injustes du Tiran, si elle ne se flattoit pas que Pelore la lui arracheroit des mains. Elle vous aime, Seigneur, autant qu'elle le hait; & ne doutez pas qu'elle

qu'elle ne ſoit réſolue à s'ôter la vie, plûtôt que de la paſſer avec un homme qu'elle ne peut aimer.

Les ruſes ſont permiſes en amour comme en guerre ; & je me ſervis fort utilement de celle-ci. Pelore me répondit, que je ne pouvois lui donner une nouvelle qui lui fût plus agréable que celle que je lui annonçois: qu'il y avoit long-tems qu'il bruloit des mêmes feux que Chariclée, & qu'il cherchoit l'occaſion de la poſſéder: que c'étoit dans cette intention qu'il étoit ſauté le premier dans notre vaiſſeau, & qu'il s'étoit acquis par là un droit inconteſtable ſur cette belle Eſclave : qu'à la vérité il avoit compté ce droit pour rien, tant qu'il n'avoit pas pû raiſonnablement ſe flatter d'avoir touché le cœur de ma fille ; & qu'il avoit plûtôt ſongé à devenir ſa conquête, qu'à la conquérir elle-même : mais que puiſque je l'aſſurois de ſa tendreſſe & de ſa préférence, je pouvois l'aſſurer de ſa part de tout ſon attachement ; & qu'elle trouveroit dans Pelore, non ſeulement un cœur reconnoiſſant & digne de ſa paſſion, mais aſſez intrépide & aſſez généreux pour ne pas craindre la colere de Trachin, quand il s'agiroit de lui diſputer Chariclée.

Cependant toutes choſes ſe diſpoſoient avec beaucoup de précipitation pour la Nôce prochaine. On avoit déja immolé pluſieurs victimes à Neptune, & dreſſé pluſieurs Tables ſur le rivage. Un moment après on ſervit les chairs des victimes, qui firent un repas plus abondant que délicat. Le vin y couloit en abondance : & quand je me fus apperçu qu'ils en avoient tous pris une aſſez bonne proviſion, je dis tout bas à Pelore (car je m'étois aſſis à table à côté de lui exprès) Avez vous vu Chariclée dans ſes plus beaux habits & ſa plus grande parure ? Si vous la voyiez, vous croiriez que c'eſt Diane elle-méme avec toute ſa majeſté. Ce diſcours lui donna envie de ſe lever de table ſous quelque prétexte ; & étant entré dans le vaiſſeau, il fut ébloui de l'éclat & des charmes de cette belle fille, & tout tranſporté d'amour & de dépit, il revint s'aſſeoir auprès de moi. A peine avoit-il repris ſa place, qu'il commença à parler du partage des priſes. Il dit que c'étoit à lui de choiſir entre tous les lots qui ſeroient faits, ſelon la Loi établie entre eux, qui donnoit ce privilége à celui qui étoit ſauté le premier dans le vaiſſeau ; & qu'il déclaroit par avance, que ſe déſiſtant de tous les droits qu'il pouvoit

avoir aux marchandiſes priſes ſur les Phéniciens, il choiſiſſoit la belle Priſonniere, ſon pere, & ſon frere.

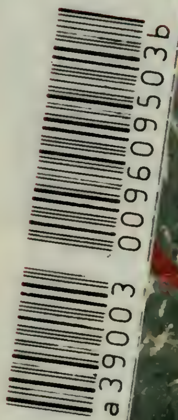
Le Capitaine lui répondit, qu'il avoit déja fait ce choix aux mêmes conditions ; & qu'il avoit aſſez fait entendre que ſon deſſein étoit d'épouſer la Priſonniere. Pelore jura par les Dieux qu'il ne ſouffriroit point une pareille injuſtice ; & Trachin ſe ſentant offenſé de cette hardieſſe, lui jetta au viſage une coupe qu'il tenoit. Son ennemi irrité de cet affront, traverſa la table, & enfonça ſon poignard dans le ſein du Capitaine, qui en fut renverſé, & tomba mort. Ce fut là comme le ſignal du combat : chacun courut aux armes, les uns pour vanger leur chef, les autres pour défendre Pelore ; & Theagénes, armé de tout ce qui ſe trouva ſous ſa main, frappoit indifféremment ſur l'un & l'autre parti. Chariclée qui fut avertie par le bruit de tout ce déſordre, ne contribua pas peu à l'augmenter par les fléches qu'elle lançoit du vaiſſeau, & qu'elle dirigeoit à la lueur d'un grand feu ſi adroitement, qu'elle choiſiſſoit dans la mêlée, ſans manquer jamais ſon coup. Ces Barbares croyoient que ces fléches leur tomboient du Ciel, & que les Dieux prenoient part à leur querelle. Enfin leur

combat fut tellement opiniâtré, qu'il ne resta de cette troupe que le seul Pelore, qui se défendoit généreusement contre Theagénes : encore étoient-ils tous deux blessés en plus d'un endroit. Chariclée qui s'en apperçut sortit du navire, pour donner par sa présence un nouveau courage à son frere : en effet dès qu'il la vit, il redoubla ses efforts ; & quoiqu'il eût déja perdu beaucoup de sang, & qu'il fût extrêmement affoibli, il mit en fuite son adversaire, après lui avoir coupé le bras dont il se défendoit, & vint tomber aux pieds de sa sœur tout couvert de sang, si foible, qu'il sembloit plutôt venir expirer à ses pieds, que partager avec elle les fruits de sa victoire.

Pour moi, que mon grand âge rendoit inutile à ce combat, je m'étois retiré sur une colline d'où j'observois tout ce qui se passoit. Quand le jour fut venu, je vis Theagénes étendu comme une homme mort aux pieds de Chariclée, qui essayoit de le rappeller à la vie : mais il ne me fut jamais possible de leur donner le secours dont ils avoient besoin, tant les malheurs nous suivoient de près. Car comme je descendois de la colline pour les joindre, je vis une troupe de Pirates, qui après avoir pillé le vaisseau, emmené-

rent mes enfans avec eux. En vain je me mis en devoir de courir après eux : je les ſuivis de loin en pleurant leur deſtinée & la mienne ; & je les perdis de vue bien-tôt après. Enfin la bonté des Dieux, plus grande que la malice de nos ennemis, m'a conduit chez vous, Nauſicles, pour me faire retrouver ma fille, & me donner l'eſpérance de revoir bien-tôt mon fils, ſans que j'y aye contribué que par mes ſoupirs & par mes larmes. En finiſſant ces paroles, Calaſiris ſe mit à pleurer : Nauſicles & Cnemon, qui ſe ſentoient attendris, ne purent auſſi retenir leur larmes. Nauſicles prenant alors la parole, dit au vieillard, vous n'avez plus, mon pere, aucun ſujet de vous affliger ; la fortune vous ſera déſormais auſſi favorable qu'elle vous a été contraire. Jouiſſez de la vue de votre fille, & de l'eſpérance de revoir votre fils. Nous irons demain dès la pointe du jour chercher cet aimable jeune homme, qui doit rendre à votre cœur toute ſa joie. Cependant remercions les Dieux, & faiſons leur des effuſions en maniere d'actions de graces. Ils verſerent du vin & de l'huile ; & puis chacun ſe retira pour prendre un peu de repos.

Fin du premier Tome.


a39003 009609503b

